LA PORTE

Dominique Pâques

Un livre à méditer...
Un livre à m'éditer !!!

© dominique.paques@gmail.com
30 janvier 2010

Photo de couverture :
"Schizophrénie mnémonique"
Dominique Pâques

Acte 1

Chapitre I

Charles

L'appareil pendait à son cou, dos ouvert, laissant entrevoir la bobine dont l'amorce était tirée de dix bons centimètres. Trop ! Il avait déjà perdu au moins cinq photos. Mais sa position instable ne lui permettait pas de manœuvrer correctement la pellicule afin de l'introduire dans la fente de la bobine réceptrice. La tension nerveuse montait en lui le long de son échine d'autant que, sous la branche sur laquelle il était inconfortablement assis, les premiers individus du groupe arrivaient et s'éloignaient déjà.

En voulant se relever pour assurer mieux son équilibre et libérer ses mains, il heurta le dos de l'appareil qui se referma. Le moteur s'enclencha. Vingt autres photos venaient d'être gaspillées. Comme au ralenti, le dos se rouvrit. La pellicule entortillée en jaillit, tel un diablotin de sa boîte magique. Un instant, il contempla le désastre, essayant d'évaluer le nombre de photos épargnées par la lumière. Au mieux, cinq ou six. D'un geste rageur, il arracha la pellicule. Tout le

groupe était maintenant passé : son reportage était foutu. Il restait là, tiraillant la pellicule de son bras levé.

La lumière se fit. Aveuglante.

— Qu'est-ce qu'il y a ?
— Trop tard ; ils sont partis !
— Qui ça ?
— Ben…
— Et arrête de tirer sur cette cordelette comme si tu voulais l'arracher. Allons, éteins.

Charles relâcha la tension sur la cordelette puis lui redonna une brève impulsion. L'obscurité revint. Au matin, il lui faudra vérifier son appareil photo !

Le reste de la nuit fut moins agité, mais il ressentit par moment la présence d'individus s'éloignant sous ses pieds qui pendaient de la branche sur laquelle il siégeait, son appareil photo ouvert sur les genoux. Son dos le faisait souffrir et il se tortillait sur sa branche pour alléger la souffrance.

Un rayon de soleil le débusqua en position fœtale et traçant diagonale dans le lit. Malgré les paupières fermées, une lumière rosâtre parvint au cerveau encore enserré dans les brumes matinales. De faibles sons assourdis sourdaient de la salle de bains.

Jamie était déjà en pleine activité. Elle débordait d'énergie le matin, mais s'endormait facilement le soir venu. Lui devait lutter chaque matin pour rassembler quelques maigres parcelles d'énergie afin de pouvoir se mettre en mouvement.

Mais en douceur, progressivement, afin que cette lourdeur dans la tête ne se transforme en migraine pour toute la matinée. Enfin ce qu'il en restait !

Charles se tourna, s'étira de tout son long, encore axé sur la diagonale. Une ombre traversa le voile rosé des paupières, irradiant un parfum léger mais capiteux jusqu'à ses fosses nasales. Une lourdeur plastique vint appesantir son corps encore engourdi par la nuit. Jamie lui offrait ses rondeurs veloutées juste sous le menton, gorge contre sa gorge.

— Allez, pacha, debout !
— Mmmh...

Sous le léger tissu en dentelle des sous-vêtements, Charles percevait la douceur de la chair. Lentement, Jamie se frottait contre son corps, augmentant l'effet de chaleur. Les sens à présent en éveil, Charles se fit plus entreprenant, ondulant du bassin à la rencontre de Jamie. Celle-ci infiltra une main agile et malicieuse entre eux, tâta le résultat de sa manœuvre.

— Tu vois : tu te lèves ! Allez, je file ! J'ai du travail.

La tension de Charles se mua en frustration, maugréant à l'encontre de sa compagne.

— Mmmmmh !
— Articule, je ne t'entends pas bien. À tout à l'heure !

Charles s'effondra, l'œil maintenant ouvert, baigné du rayon de soleil qui s'infiltrait dans le nid duveteux que venait de quitter Jamie.

Chapitre II

Jamie

Elle affichait un sourire étincelant de malice. Elle adorait émoustiller Charles de la sorte, lui qui était toujours partant pour la bagatelle. Elle aussi était fort portée sur la chose, mais, en plus, la réponse physiologique de son compagnon nourrissait sa coquetterie : elle plaisait toujours ! C'était peut-être cela qu'elle appréciait le plus chez Charles : elle sentait qu'elle lui plaisait.

Non qu'il lui fît des discours enflammés ; il ne disait jamais ces choses-là. Il n'accordait tout simplement aucune importance aux apparences ; ni dans sa tenue, ni dans les objets en sa possession, d'ailleurs peu nombreux.

Il vivait ainsi, sans se tracasser, comme il le sentait, et les sentiments qu'il éprouvait pour elle, il les exprimait plus dans le non-verbal que dans l'ostentation oratoire. Elle l'aimait ainsi, tout bourru qu'il fût, et elle adorait le taquiner de ses espiègleries.

Elle, elle était plus coquette. Mais d'une coquetterie discrète, juste pour rehausser finement sa féminité déjà épanouie. Déjà ou encore, pensa-t-elle, car on ne mène pas à bien trois maternités sans risquer quelque dommage pour l'apparence physique. Bien sûr, les hanches s'étaient arrondies et un petit bedon ornait son ventre ; mais sa sensualité toute féminine était encore intacte, voire même plus forte, plus chaude, plus flamboyante d'arrogance.

D'ailleurs, le regard des autres mâles corroborait celui de Charles. Elle aimait les sentir se retourner dans son dos, qu'elle soit accompagnée ou non. C'était un plaisir simple, sans arrière-pensée de rendre Charles jaloux, d'autant que celui-ci en retirait également une certaine fierté.

Avec ses odeurs toutes fraîches de printemps légèrement précoce, ce matin la rendait particulièrement belle, rayonnante icône d'une peinture dédiée au renouveau printanier.

Elle fut bientôt en vue du village où s'insinuaient, là aussi, les bienfaits du renouveau. Les gosses piaillaient entre les demeures. Les femmes se pomponnaient avant d'aller à leurs occupations, tandis que les hommes mettaient à profit ce regain d'énergie pour entamer d'audacieux projets.

Elle aussi se sentait pleine d'énergie positive, les sens en éveil. Elle se réjouissait réellement de se replonger dans son travail après ces quelques jours de relâche passés en famille.

Bien sûr, ces précieux instants de leur vie quotidienne étaient privilégiés ; vivre ensemble, manger ensemble, échanger des idées, des émotions. Bien sûr, elle y accordait

énormément d'importance ; mais ses travaux d'anthropologie représentaient plus qu'une simple occupation d'utilité publique, plus qu'un passe-temps ou une activité lucrative. Cela émoustillait son esprit, stimulait son intelligence. Parfois, elle se disait qu'elle devenait droguée de l'intellect.

Les journées à venir s'annonçaient particulièrement excitantes. Jamie préparait une communication de ses travaux devant le Grand Conseil, en présence d'autres anthropologues. En particulier ceux de la ligue Chimpanzé qui n'allaient pas manquer de les interpeller, eux, de la ligue Bonobo, quant à une éventuelle intervention contre cette race néfaste qui commençait, vraiment, au propre comme au figuré, à polluer le monde entier.

À savoir l'Humain.

Chapitre III

Exposé

Il promettait d'être important, ce Grand Conseil ; elle le sentait. Elle le sentait parce qu'elle était en continuelle observation de ce parasite humain, vrai cancer de la Terre.

Cet Humain qui se croit seulement en 1996 alors que le monde intelligent se dirige vers son 201ème millénaire ! Quel poids symbolique un tel chiffre : deux cent mille ans de Civilisation. Celle qui a vu le jour au sein de ces deux souches d'intelligence apparues simultanément, chez les Chimpanzés et chez nous, les Bonobos.

Ce n'est que des millénaires plus tard qu'est apparu cet avatar d'intelligence nommé Humanité.

Leur étroitesse d'esprit, leur autosuffisance, ont instauré comme début du monde la naissance de ce qu'ils considèrent comme un prophète, un dieu même. Ainsi donc, les humains pensent bientôt atteindre leur 21ème siècle ; 1996 après J-C !

Ah ce J-C : elle connaît quelques dirigeants de pays humains, et pas des plus petits, qui seraient rouges de honte s'ils savaient qu'ils mènent des guerres aussi idiotes que meurtrières au seul nom d'un bonobo !

Car leur J-C, apparu il y a à peine deux mille ans, s'appelait en fait Jean-Claude, un illuminé un peu naïf, certes, mais un bonobo. Il était persuadé de réussir à civiliser les hommes ! Ils l'ont cloué sur une croix, ces barbares. Ensuite, ils ont repris son message, notre philosophie : l'Amour en tant que lien social. Et ils en ont fait des "religions", chaque sous-race de bâtards sa "religion".

Car tous ces parasites ne sont pas éclos en même temps, au même endroit. Cette race n'est pas pure, homogène. Elle porte en elle la semence de sa perte : la haine de la différence. Cette race n'a pas d'identité, n'a pas su s'en créer une. Pour eux, la différence est une menace, à éliminer. Et pour justifier cela, ils inventent des dieux, uniques ou pluriels.

Bizarrement, après la crucifixion de Jean-Claude, cet événement symbolique est devenu mode que différentes peuplades ou sectes ont voulu s'approprier. Résultat, deux mille ans de guerres religieuses qu'ils appellent "civilisation" et qui, actuellement, risquent de dégénérer en holocauste, en destruction planétaire, tout cela au nom de Jean-Claude récupéré par Yahvé, Dieu ou Allah ! Ce serait risible si ce n'était si lamentable !

Et il y a eu d'autres "civilisations" avant celle-ci, la pire de toutes. Il y a eu les Grecs, les Étrusques, les Égyptiens, les Sumériens. Mais jamais, l'Humain n'a su se prendre en char-

ge. Chaque fois, une poignée d'individus plus forts, plus riches, plus remplis de haine, édictaient leurs lois, souvent prétendues divines, mais dont le seul objectif était de protéger les richesses et d'asservir les faibles.

Voilà le portrait que voulait retracer Jamie de la "civilisation" humaine pour l'ouverture de ce Grand Conseil de 199.996.

Chapitre IV

Cafet

— Un, deux, trois… quatre… cinq… … cinq… un, deux, trois, quatre… quatre… quatre… pffft !
— Plus vite ; tu dois compter plus vite pour qu'un chiffre te rappelle le suivant tout de suite. Avec les doigts tu y arrives. Et sans les doigts aussi. Il faut répéter souvent si tu veux y arriver. Tu veux essayer encore ?
— Oui, veux compter.
— Allez Victor.
— Un, deux, trois, quatre…
— Non Alain, on ne lave pas la salade à l'eau chaude et encore moins avec du savon ! Ce n'est pourtant pas la première fois…
— Cinq, six, sept…
— Denis, ton doigt dans ton nez ! Et va te laver les mains avant de ralécher ton doigt ! Oui Alain : tu es fatigué ? Tu ne te sens pas bien parce que tu vas rentrer au home ?
— Huit, neuf, dix ! !

— Super, Victor. Bernadette, non. Pas aux toilettes maintenant : la camionnette va arriver. Pour tes règles, c'est avec l'éducatrice du home qu'il faut voir cela. C'est urgent ? Non, alors tu peux attendre d'arriver au home.
— Un, deux, trois… trois… trois… un, deux…
— Bon Victor, c'est très bien, mais je pense que tu es un peu fatigué maintenant. On reprendra demain, ok ?
— Oui Vyves.
— Yves. Y-ves. Respire à fond puis tu lâches l'air : Y-ves.
— Hmmffft… … … Vy-ves
— … C'est mieux. C'est presque ça ! Allez, la camionnette est là. Salut les gars. À demain.
— Falut, Vyves !
— …

Le calme, le silence… Yves s'est assis dans cette cafétéria qu'il gère en compagnie d'une dizaine d'adultes handicapés mentaux. Un travail sans filet, dur, contraignant, mais tellement dans la philosophie bonobo : « La différence est une richesse, pas un danger ».

Une infrastructure et des produits obtenus grâce à un appel aux dons, une petite entreprise autonome vivant en autosubsistance, un léger bénéfice couvrant le salaire de psychologue d'Yves et des travailleurs handicapés : une recette toute simple, mais efficace.

Sur le plan éducatif, des réunions de "proximité" se tenaient régulièrement suivant les disponibilités des intervenants : travailleurs sociaux, famille, handicapés eux-mêmes.

Ce type de service était légèrement rémunéré par la famille ou le tuteur légal de la personne handicapée, suivant des barèmes bien déterminés tenant compte des revenus du travail de la personne. Le système ne tournait pas trop mal et procurait, de cette manière, une activité ainsi que des revenus valorisants pour Yves.

Pourtant, il se sentait quelque peu marginal dans cette structure où le tissu social lui-même intégrait et prenait en charge les individus le plus en difficulté. Ainsi, ceux qu'Yves encadrait à la cafétéria exerçaient d'autres activités lucratives, ludiques ou culturelles dans des milieux non spécifiquement protégés. Le rôle d'Yves tenait donc plus de l'exception réservée aux cas les plus complexes. Et loin de le valoriser lui-même en tant qu'expert, ce rôle lui laissait un goût de trop peu.

Car si ce projet de cafétéria représentait un excellent outil tant sur le plan pédagogique que relationnel, Yves rêvait de quelque chose d'autre, sans pouvoir vraiment préciser quoi. Il rêvait d'aller encore plus loin avec ces adultes handicapés, se diriger vers la création, vers une démarche plus artistique peut-être, ou de s'orienter vers un outil d'expression qui utiliserait un autre média que la parole, souvent inaccessible en raison du handicap mental.

Il avait bien une piste, encore au stade expérimental, mais qui semblait fonctionner. Il traduisait en idéogrammes les concepts quotidiens les plus courants : objets, portraits, actions ou idées abstraites simples. Cela mettait le langage

oral et écrit à portée du handicap mental et les personnes concernées y montraient un réel intérêt.

La tâche était ardue, car il était question de travailler sur les représentations mentales, ce qui demandait une recherche pluridisciplinaire bien plus conséquente. Yves avait essayé de partager son enthousiasme pour ce projet, mais il en avait retiré peu d'échos. Et il se sentait seul, comme dans la vie privée.

Yves Darbo, fils de Charles Darwin et Jamie Bohorn. Comme il était de coutume, à la naissance d'Yves, l'aîné, les parents avaient choisi un nouveau nom de famille : ainsi, on ne privilégie ni le nom du père, ni celui de la mère. Charles et Jamie, comme c'est souvent le cas, avaient contracté leurs deux patronymes pour former Dar-Bo.

Cette coutume, cette loi d'ailleurs, avaient comme autre caractéristique de créer une identité totalement neuve pour les enfants. Mais cela pouvait aussi déraciner l'enfant : était-ce cela que ressentait Yves ? Ou alors, au lendemain de ses vingt ans, ressent-il un peu plus le poids de l'expérience, de la maturité, alors qu'il n'a pas encore trouvé l'âme sœur à un âge où chacun a généralement déjà compagne et enfants ?

Car Yves est rentré tôt dans sa passion, en fait peu après la naissance de son frère, cinq ans après lui. Assez vite, il a remarqué que François était différent, qu'il s'intéressait à d'autres choses que lui et ses semblables. Il a beaucoup observé, puis beaucoup questionné et c'est lui-même qui, à l'âge prévu de onze ans, a choisi son mentor, son précepteur Spinna-

ker, le grand spécialiste, voire inventeur, de la thérapie comportementale. Et à seize ans, après seulement cinq années de compagnonnage traditionnel, il a initié ce projet de cafétéria dans lequel il baigne depuis quatre ans déjà.

Aujourd'hui, il se sent un peu seul. Envies d'échanges sur son métier, sur son expérience, mais aussi sur sa vie, ses aspirations. Il faudra qu'il en parle à Spinnaker. En attendant, il s'offrirait bien un verre à la terrasse du Flore d'où on peut observer les passants ou les autres consommateurs. Une bière, puis une deuxième, puis une troisième. Quelques parlottes avec de vagues connaissances, le plus souvent du même milieu professionnel. Une tournée, puis deux, puis trois. De nouveau seul !

— Gérard, le dernier puis je me casse !

Celui de trop, sans doute. La vue un peu trouble, le geste lent, peu assuré. Mais dégagé, là-haut, sur son nuage...
Loin des soucis...

Chapitre V

Yves

— Rentré tard, hier soir ?
— Hmmff…
— Tu as autant de vocabulaire que ton père, le matin !
— Je suis allé boire un verre, au Flore.
— Ton quartier général ! Et tu y as rencontré des gens ?
— Bof, des travailleurs sociaux, comme d'habitude.

Pas envie d'assumer la conversation, alors il essaie de lancer sa mère sur la voie du monologue.

— À propos, chez les humains, ils gèrent comment la question du handicap mental ?
— On dirait que c'est comme pour tout le reste. Le handicap mental fait peur. Quoi de plus normal, si j'ose dire. Nous le savons, et toi en particulier. Ne viens pas me dire que tu n'as jamais eu peur !
— Les premières fois, j'ai été terrorisé ! Et pourtant, Spinnaker m'y avait préparé. Mais lorsque l'on voit pour la première fois des comportements qui sont en

dehors de la rationalité, de la volonté, de ce qui peut être en lien avec l'intelligence, alors on a peur. Peur de la portion d'animalité qui nous constitue et que l'on ne pourra peut-être pas dominer, sinon par la force, par la violence.

— Les humains, eux, taisent, cachent, dévient, enferment. Ils n'ont pas confiance en la Nature puisqu'elle produit des différences qui leur font peur. Alors, ils s'en remettent au Surnaturel.

Ils ont inventé Dieu, principe du Bien tout-puissant ; mais, le moins que l'on puisse dire, c'est que leur humanité n'en va pas mieux pour la cause. Déjà, ils n'arrivent pas à se mettre d'accord sur l'identité de leur Dieu : chacun revendique le sien. Ensuite, pour expliquer la guerre, le meurtre, le vol, le viol, ils ont inventé l'Antidieu : le Diable, principe du Mal tout-puissant.

Anthropologiquement, on peut résumer la philosophie humaine par l'énoncé dialectique : « Le Bien, c'est nous et notre Dieu ; le Mal, c'est le Diable et vous ». Le handicap est une manifestation du Mal ; il est punition de Dieu. On ne s'étonne, dès lors pas, d'observer que ce sont les gens du culte qui sont à l'origine de la prise en charge de l'"anormalité" : je suis convaincue qu'il s'agit du combat du Bien contre le Mal qui se joue là.

— M'enfin, il ne s'agit que de différence !

— Oui, Yves, mais tu oublies que tu regardes cela avec les yeux de ta culture. Et dans notre culture, la différence est richesse, même si parfois elle est douloureuse.

— Cela doit être mortel de travailler dans un tel état d'esprit !
— Pour toi, ce le serait sûrement ! Mais il m'a semblé que cela ne leur posait pas trop de difficultés, d'autant que c'est plus reposant de travailler ainsi. Il suffit de contenir le Mal, de l'occulter. Le travail que tu réalises, que toute notre société a pris en charge, cela est bien plus exigeant. Accepter la différence, essayer de la comprendre et voir ce que l'on peut modifier dans le contexte afin de permettre à cette différence d'exister.
— Oui, 'man, mais j'agis aussi sur les comportements des gens !
— Bien sûr, mais dans quel but ? Celui de les aider à réaliser des apprentissages ou celui de gommer la différence ?
— La distinction est mince !
— Mais elle réside bien là : dans le sens que l'on donne aux actes et non dans les règles qui régissent ces actes. Tu travailles, non pas pour la Société, mais pour les Individus. Et c'est pour cela qu'il est important que ton salaire ne provienne pas de la Société, mais bien des Individus qui nécessitent tes services, même si cela se fait au travers des bénéfices de ces activités que vous exercez ensemble. Même si ces activités existent grâce à des dons provenant d'autres Individus de cette Société. Encore une fois, le sens est plus fort que la règle.
— C'est bien, ce que tu dis. Et les humains ?
— Chez eux, c'est l'État qui gère tout, enfin tout ce que rejette l'Économie. Mais ça, c'est une autre question ! En général, le travailleur social est, directement ou indirectement, payé par l'État. Ainsi, il est le plus sou-

vent acteur de contrôle social plutôt que ressource pour la marginalité, l'exclusion.

— Notre optique est diamétralement opposée, mais bien plus exigeante ; je comprends un peu mieux ma fatigue à la fin de ma journée de travail.

— Surtout quand tu vas titiller la chopine après !

— Ben oui, mais ça me fait un bien fou ; tu comprends. J'ai besoin de décompresser.

— D'accord, mais faudrait pas que cela devienne régulier. Parfois, tu m'inquiètes.

— N'exagère pas. Allez, je file. À ce soir !

Chapitre VI

Heureux événement

Jamie se préparait à passer sa journée à la maison. Elle pourrait ainsi travailler sur sa communication pour le Grand Conseil tout en restant à proximité de François. À quinze ans, celui-ci aurait pu en être à la fin de son Compagnonnage. Mais François était différent. Différent de Yves, différent des autres enfants, simplement différent…

Jamie l'avait remarqué dans les secondes qui avaient suivi la naissance. Elle s'attendait à l'entendre pleurer, hurler : elle l'a entendu gazouiller. Il ne lançait pas ses membres en tous sens autour de lui : il tortillait ses doigts au-dessus de son visage presque détendu. Seule transparaissait une légère mimique soucieuse. François n'était pas venu au monde : c'était le monde qui était venu à lui.

Pour Jamie, cet événement était particulier, certes, mais elle n'en était pas perturbée outre mesure. François était différent, ce qui dans la culture Bonobo signifiait motif de

curiosité, voire source d'apprentissages et donc d'enrichissement intellectuel.

Jamie avait frissonné en pensant à ce qu'un tel événement signifiait chez les humains. D'abord la crainte, le rejet et le dégoût d'un être incompréhensible, ensuite la culpabilisation, surtout dans le chef de la mère : « Quel péché ai-je commis pour être punie par Dieu de la sorte ? Comment être une bonne mère envers un enfant haï » ? Ces questions ne se posaient pas à Jamie et à Charles. La Nature était responsable de cet événement ; c'est la Nature qui déciderait des suites.

Le Conseil d'Éthique fut réuni dans les minutes qui suivirent. L'enfant fut placé sur le ventre de sa mère et livré à lui-même. Jamie, Charles, le corps médical et le Conseil d'Éthique, tous attendirent que l'enfant s'exprime. Celui-ci, gazouillant, tortillant ses doigts, ne semblait pas appartenir au même monde. Personne ne faisait un geste pour intervenir. C'était l'enfant qui devait décider de son devenir. Le Conseil d'Éthique était là dans le seul but de garantir ce processus.

Et puis, après de longues minutes de gazouillis, l'enfant est apparu plus soucieux. Par courtes et pénibles reptations, il s'est dirigé vers le sein maternel gonflé de lait. À tâtons, il a dirigé sa bouche vers ce tétin source de vie et s'est mis à téter. Du coup, les seins de Jamie se gonflèrent encore un peu plus, non plus de lait, mais d'amour pour ce fils qui venait de naître à l'instant, là, sous les yeux de tous, et de fierté d'être mère pour la deuxième fois.

Charles ne pouvait détacher son regard de ce spectacle émouvant et des seins de sa compagne qui le troublaient au plus haut point. Quelques gouttes de sueur se mirent à perler sur son front plissé d'émotion. Ses mains cherchèrent réconfort et trouvèrent le bord d'une civière voisine sur laquelle il s'appuya lentement.

— Votre fils est né, Jamie et Charles. Vous pouvez à présent lui donner un nom et l'aimer. Toutes nos félicitations.

Jamie essuya une larme de joie tandis que Charles s'effondrait sur la civière, faisant naître des sourires amusés sur les visages des infirmières et même des membres du Conseil.

— Il s'appelle François. François Darbo.
— Bienvenue chez les Bonobos, François !

François gazouillait et tortillait les doigts. Il avait quinze ans, aujourd'hui.

Chapitre VII

François

Pour François, pas de Compagnonnage, pas même de classe Exploratoire, pas de Mentor ni même de Guide. Quand ils ont vu que François s'attachait aux pas d'Yves et que celui-ci l'acceptait sous son aile, Jamie et Charles ont décidé de laisser, une fois de plus, faire la Nature, avec l'approbation du Conseil d'Éthique. C'est ainsi que François n'a pas été confié à un Guide qui l'aurait aiguillé dans sa classe Exploratoire ; c'est Yves qui s'est vu confier cette tâche ou, plutôt, le substitut de cette tâche.

Jamie le regardait maintenant, entre deux pages de son dossier. En fait, il était fort autonome pour les gestes de la vie quotidienne qu'il avait calqués sur ceux de son frère aîné. Il pouvait ainsi rester seul de longs moments, comme hier, lorsqu'elle s'était rendue au village.

— Salut Jamie. Comment va François ? Il n'est pas avec toi ?
— Il préfère rester seul à la maison.

Hilde, l'épicière, l'avait apostrophée, rigolarde comme à son habitude.

— Qu'est-ce qu'il peut bien faire seul, ainsi, pendant tout ce temps ? Il devrait venir au village, rencontrer les jeunes de son âge, comme mes deux filles. Elles l'aiment bien votre François !
— Je crois qu'il préfère s'occuper différemment. Rêver, gazouiller comme il le fait depuis sa naissance. Il n'y a qu'avec Yves qu'il communique un peu plus.
— S'il est heureux comme ça…
— Il en a l'air. Un rien lui occupe l'esprit ; un papillon, un souffle de vent, un rayon de soleil…

Jamie avait lâchement profité du chahut causé par les filles de l'épicière pour s'éclipser. Elles avaient toiletté le chat persan qui n'appréciait guère ses nouvelles tresses et se contorsionnait pour essayer de les défaire de leur nœud papillon rose, pourtant si seyant aux yeux des gamines.

Le tapage avait attiré l'épicière à l'intérieur, permettant ainsi à Jamie de s'éclipser. Tout compte fait, François était bien plus paisible et plus facile à vivre que les deux filles de l'épicière !

De retour à la maison, une fois ses courses faites, elle avait retrouvé son fils en train de réaliser un puzzle ; un de ceux que Charles avait un jour débutés en triant les coins, les bords, les couleurs, les formes. Un puzzle représentant une ballerine, assez sensuelle, et qui n'avait jamais dépassé le stade d'ébauche.

François l'avait trouvé, et l'avait mis en image en commençant par les yeux, les mains, la bouche, les seins ; ensuite des liens s'étaient créés entre ces différents éléments et la ballerine était née. D'abord assez rapidement, au grand étonnement de sa mère, puis le rythme s'était ralenti pour s'immobiliser bientôt. Les coins et les bords retrouvèrent leur place dans la boîte avec le reste du décor tandis que la ballerine était complète.

Jamie voulut l'inciter à poursuivre, mais se remémorant Charles occupé à trier les pièces sans aller plus loin, elle décida d'un sourire que François n'était pas moins méritant que son père !

Quant à François, il cheminait déjà dans une autre aventure : il avait trouvé du chocolat dans un des sacs à provisions de sa mère. Jamie haussa les épaules et se replongea dans ses occupations. D'abord, planquer le reste de chocolat pour éviter une émeute le soir.

« Maman, y a François qui a encore mangé tout le chocolat ! »

Et éviter de devoir essayer de réprimander celui-ci, tout à son gazouillis, les coins des lèvres, maculées des traces de l'objet du délit, relevés en sourire de défi.

Chapitre VIII

Brigitte

— Salut, 'man, salut François !
— Attention François, la tempête arrive.
— 'man !!!

François rigola ou, du moins, émit un gazouillis plus chantant que les autres. Jamie se dit que, décidément, ils se liguaient tous contre elle. Physiquement, Brigitte ressemblait fort à sa mère. Trop même aux yeux de Jamie : elle n'avait que treize ans et son corps affirmait déjà toute la volupté de son propre corps à elle.

Jamie se défendait pourtant de toute jalousie envers sa fille ; elle estimait juste que son développement physique était un rien précoce par rapport à sa maturation psychologique. Du moins, c'est ce qu'elle s'efforçait de penser.

Il était vrai que Brigitte semblait plus insouciante, plus vaporeuse. Et Jamie n'était pas sûre que cela changerait avec l'âge. En fait, ce trait de caractère la rapprochait de son père. Charles était un doux rêveur, un idéaliste, un nomade.

Brigitte aussi était un peu nomade, surtout avec les garçons. La culture et l'éthique bonobo étaient, certes, larges à ce sujet, loin des pseudomorales humaines, Jamie ne pouvait s'empêcher d'être impressionnée par le nombre de conquêtes que sa fille pouvait arborer sur le fuselage de sa jeunesse.

— 'man, tu sais qui j'ai vu ?
— Euh, Fred, Pierre, Greg, Yvon, Jacques... ?
— 'man !
— Pardon, non je ne sais pas.
— Agnès et Sonja.
— ??
— Agnès et Sonja, les filles de l'épicerie.
— Ah oui, celles qui ont toiletté leur chat cet après-midi ?
— La pauvre bête ne voulait plus redescendre de la cheminée. Elles l'ont traumatisée, ces deux pestes !
— Brigitte, allons ! Elles n'ont pas l'air si méchantes que cela. D'ailleurs, il paraît qu'elles aiment bien François et qu'elles demandent à le voir.
— Le pauvre ! Tu le vois déjà subir le même traitement que ce malheureux chat ?
— Des jeux d'enfants !
— Des enfants ! Elles ont mon âge, maman !
— C'est vrai que tu joues à d'autres jeux, toi, et pas spécialement avec des chats.
— Maman !!!
— D'accord... Tu parlais de ces deux filles, Agnès et Sonja ?
— Elles m'ont dit que tu étais passée, hier, au magasin. Elles croyaient que tu étais ma sœur !

— Ben, c'est plutôt un compliment pour moi !
— Sauf qu'elles ont rajouté « En beaucoup plus mûre ».
— Oh, les petites…
— Ah, tu vois ! De vraies saintes-nitouches.

Un gazouillis teinté de moquerie s'échappa de la pièce voisine à la cuisine. François s'y était réfugié, fuyant le dialogue à bâtons rompus entre les deux femmes ; on peut être différent et ressembler, malgré tout, aux autres mâles !

— François !

François ne réagit pas ; la différence n'a pas que ses inconvénients !

— Où est-il passé, celui-là ?
— Je viens de le voir dans le salon, en venant ici. Il démontait un puzzle.
— J'allais le lui demander. Parfois, je me demande s'il ne comprend pas plus que ce qu'il veut bien laisser paraître !
— Tu fais des progrès, 'man !

Chapitre IX

Rapports de force

Sur la table, maintenant dégagée, du salon, François disposait les assiettes et les couverts pour le repas du soir. C'était une de ses tâches attitrées et il s'y employait le plus souvent de bon cœur. Pendant ce temps, Jamie terminait de cuisiner.

— Qu'est-ce que tu prépares ?
— Spaghettis à l'anguille.
— Mmh, je peux goûter ?
— Au repas, en même temps que tout le monde.
— Allez…
— Non ! Et hors de ma cuisine !
— Comment veux-tu que j'apprenne si…
— Ok, demain, c'est toi qui cuisines, puisque tu insistes. Contente ?
— C'est pas le tour de papa, demain ?
— Ça devrait, mais il rentrera sûrement tard de son reportage. Il sera certainement à court d'idées pour préparer

le repas et je pense qu'il ne contestera pas des masses si tu prends un peu sa place.

— Chez les humains, ils répartissent aussi les tâches comme chez nous ? Tu parles de cela dans ton rapport pour le Conseil ?

— Quand ces comportements de coopération se présentent, ce sont des exceptions. La règle générale est la loi de la force. Le plus fort fait faire par les autres ce qu'il n'a pas envie de faire lui-même.

Toutes ces petites tâches domestiques sont donc dévolues aux femmes tandis que les hommes se réservent les tâches plus valorisantes parce que reposant sur la force, la puissance : la chasse, la guerre, l'exercice du pouvoir, l'économie. Tout est hiérarchisé selon la force, rapports sexuels y compris.

— La notion de bien-être n'intervient pas ?

— Le bien-être, individuel ou collectif, n'est pas une valeur prioritaire. Il semble que la préoccupation première soit le dépassement de l'autre. C'est ce que nous appelons une culture de concurrence à l'inverse de la nôtre qui est une culture de coopération.

La seule richesse que les humains trouvent chez l'autre, c'est la possibilité de le surpasser, voire l'écraser, l'anéantir, ce qui donne le droit de le dépouiller. Les semblants de règles qu'ils ont mis en place ne font que légaliser cette loi du plus fort. Leurs lois ne protègent pas les hommes, car seuls quelques hommes font ces lois. Ils craignent tellement de ne plus être les plus forts qu'ils en deviennent malades au point de ne même plus discerner leur propre intérêt.

En se coupant des autres, ils se coupent d'une multitude de ressources. Ils préfèrent vivre mal seuls que vivre bien à plusieurs. L'humanité souffre de paranoïa aiguë. Ils transforment l'Autre en esclave et en même temps redoutent au plus haut point cet esclave.

— Et pourquoi notre espèce ne tombe-t-elle pas dans cette même maladie ?

— Difficile à dire, ma fille ! En fait, nos lois ont toujours été édictées par la communauté pour nous protéger des individualités plus puissantes. C'est culturel : un des crimes les plus sévèrement punis est l'abus de pouvoir. Il mène presque toujours à l'ostracisme ; aucun individu, aussi fort soit-il, n'est rien sans la communauté.

Une autre hypothèse serait historique. L'avènement de l'espèce humaine se serait produit en différents lieux et différents temps. Les rapports de force seraient nés avant la prise de conscience d'une globalité humaine et la loi du plus fort serait donc logique et inévitable dans le cas de l'espèce humaine.

C'est pourquoi la Ligue Chimpanzé prêche son anéantissement total jusqu'à l'éradication. Pour eux, il n'y a aucun espoir à investir dans cette espèce humaine. Elle est une erreur de la Nature.

— Et toi, maman, qu'en penses-tu ?

— Je pense que rien n'est simple. À commencer par la culture Chimpanzé qui n'a, peut-être, pas toujours été culture coopérative. Certaines légendes parlent de positions concurrentielles qui auraient débouché sur des

querelles et même des conflits. Mais si cela a existé, c'est du passé.

— Mais cela voudrait dire que même les humains…

— Voilà la grande question posée du déterminisme. L'espèce humaine est-elle réellement vouée à la loi du plus fort ? Peuvent-ils changer ? Pouvons-nous les aider à changer ? Et si le changement est possible, peut-il survenir avant la destruction totale de la Terre ? Rien n'est moins sûr.

— Que vas-tu défendre devant le Conseil, alors ?

— En bref, que notre lien social est basé non pas sur la morale, ou des morales, mais sur une position éthique globale : refuser la concurrence pour vivre la coopération. Or, éliminer l'espèce humaine signifierait vouloir sauver notre futur en condamnant notre passé. N'est-ce pas du suicide ? Pouvons-nous renier notre culture afin de la sauver ? Ne serions-nous pas pires, alors, que ceux dont nous voulons nous protéger ?

— Alors ?

— Alors… Croire que cela est possible même si cela est impossible. Croire en la Nature…

— Croire en un Dieu ?

— Je ne sais pas ! Je ne sais pas…

Chapitre X

Reportage

La nervosité rendait ses gestes imprécis, précipités. La pellicule refusait obstinément de s'introduire dans la fente de la bobine réceptrice, et surtout d'y rester. D'un coup, son malaise s'accentua sans bien savoir pourquoi. Des images lui vinrent à l'esprit : une branche, de la pellicule entortillée, des gens qui couraient en contrebas.

Son rêve ! Son rêve de l'autre nuit effleurait la fine membrane filtrante qui sépare le conscient de l'inconscient. Totalement déstabilisant en plein jour ; se retrouver en plein reportage dans un rêve éveillé ! Charles se concentra sur le dos de son appareil : enclencher cette pellicule rebelle, refermer et photographier. Et se détacher de cette impression presque palpable de "déjà-vu".

Les trous du ruban de cellulose s'emboîtèrent soudain sur la roue dentée. Fébrilement, il fit tourner la bobine réceptrice, ce qui tendit le film. Après avoir refermé le dos, il actionna le levier d'armement. La bobine débitrice tournait :

le film était donc bien accroché. Du coup, les images de son rêve s'estompèrent et il réintégra l'ambiance explosive du stade.

Il visa un supporter en train de cracher des insanités vers l'arbitre, le teint rubicond, la lèvre inférieure et le menton maculés de bave et de mousse de bière. Le 400 mm était imparable : clac, dans la boîte. Puis, rien !

Charles attendait, survolant le temps suspendu. Le moteur ne réarmait pas : impossible de doubler le cliché. Un juron, retenu dans un chuchotement rageur, se dessina sur sa bouche, mais le moteur ne voulait résolument rien entendre. Inclinant le boîtier, il aperçut ce qu'il redoutait : une petite lampe rouge faiblement allumée. Batterie morte !

Évidemment ; il avait oublié de recharger son jeu de piles ! Si Jamie avait été là, elle n'aurait pas manqué de le titiller sur sa distraction légendaire. Partir en reportage sans recharger ses accus : quelle maladresse ! Va falloir se passer de moteur, mais c'est pas commode au 400 mm.

Le match tenait ses promesses, surtout dans les gradins. C'était un derby, comme ils disent : deux équipes d'une même ville. Avec une haine d'autant plus farouche et aveugle qu'elle opposait des voisins, des collègues ou des copains de virée, qui dans d'autres circonstances pouvaient fort bien être réunis dans d'autres causes, par exemple pour exprimer leur haine de ceux de la ville d'à côté !

Vraiment, l'être humain était indécrottable. Pas compliqué de boucler un reportage sur un sujet pareil. La haine

était à fleur de peau. Une moitié de stade venait de hurler sa colère pour une faute commise. Coup de sifflet de l'arbitre : l'autre moitié du stade se déchaîne. Comment peuvent-ils se mettre dans des états pareils pour quelque chose d'aussi futile et qui ne les concerne, en fait, pas directement ? Les phénomènes de masse sont souvent, chez eux, totalement incompréhensibles.

Les couleurs s'agitent, se déchaînent, s'entrecroisent. Puis une troisième couleur s'insinue, par vagues : la charge de la police, tout aussi violente, transpirant presque autant de haine. La messe est à son apogée : c'est la communion. Charles mitraille le plus qu'il peut, sans moteur. Une dernière bobine. Démonter le 400 mm, trop puissant. Plus besoin de rapprochement, l'action est autour de lui.

Le grand-angle l'englobe, l'immerge au centre du sujet. Charles continue à mitrailler. De quel côté le coup va-t-il venir ? Ce n'est ni plus ni moins dangereux d'être sans couleur. C'est juste un peu plus incertain : on peut être la cible de n'importe qui, même de la police ! Sur cette réflexion mi-figue, mi-raisin, il décide de lever le camp. Trop dangereux pour son matériel, et puis, la moisson est bonne. Ce reportage va bien illustrer le rapport de Jamie.

C'est elle qui lui a obtenu cette commande. Pas évident, quand il s'agit de s'immerger dans le monde humain. Le Conseil des Affaire Extérieures est très sévère et limite les contacts au strict nécessaire. Jamie jouit d'une sérieuse notoriété en tant qu'anthropologue, mais aussi en tant que femme. Elle exerce une forte influence dans la communau-

té. Parfois, Charles se demande ce qui a bien pu la pousser à s'intéresser à lui. Sûrement son sex-appeal !

Chapitre XI

À table !

— Alors, ce reportage ?
— Des fous ! À faire peur.
— Tu as eu peur ?
— Pas eu le temps : j'étais préoccupé par mon moteur qui m'a lâché.
— Aurais-tu oublié de recharger tes accus ?
— Ben non !
— C'est vrai, mon amour : un professionnel n'oublie pas ce genre de chose.
— Voilà !
— Par contre, il peut lui arriver d'oublier que c'est son tour de préparer le repas.
— C'était mon tour ?
— Tracasse pas, va. Ta fille t'a sauvé la mise.
— Brigitte ?
— Si tu as d'autres filles, préviens-moi tout de suite !

Un bruit de casseroles révéla la présence active de la petite dernière dans la cuisine.

— Tout se passe bien, Brigitte ?
— Ça baigne, 'man. J'ai la situation en main !
— C'est bien. Ne la lâche pas !

Charles n'en revenait pas. Il était plus habitué à voir sa fille avec des garçons qu'avec des casseroles.

— Serais-je en train d'assister à la naissance d'une vocation culinaire ?
— Peut-être, mon petit papa. T'es pas contre ?!
— Non, juste un peu surpris. Et puis fier que tu me remplaces ce soir. Que nous mijotes-tu de bon ?
— Oiseaux sans tête et carottes à la mamy. C'est François qui a demandé ça.
— Celui-là, il perd pas le nord ! Comment il a réussi à te le communiquer ?
— Il a imité un lapin volant.
— ???
— Ben oui : lapin pour carottes, volant pour oiseau. Logique...
— C'est une logique.

Jamie trouvait cela fort plaisant.

— Aurais-tu une logique plus opérationnelle ?

Charles quitta le salon en haussant les épaules. Il préférait aller ranger son matériel. Et puis mettre charger ses batteries ! Il passa devant la chambre de François. Deux pieds prolongeant deux tibias dépassaient le haut d'un fauteuil.

— Yoga, François ?

Quinze ans ! Et toujours dans un autre monde. Seul Yves parvenait à communiquer quelque peu avec lui. Quant à Brigitte et sa communication gestuelle, cela lui paraissait plus de l'arnaque. Pourtant, François ne semblait pas malheureux. Simplement ailleurs. Pour l'instant, il observait le ciel à travers sa main enroulée en cylindre en direction de la fenêtre. Peut-être faisait-il des photos ? Il lui semblait entendre des bruits de moteur.

— Mais, il se paie ma tête ?!

Enfin au calme, dans son labo, son refuge. Vite mettre les treize bobines au développement, avant le dîner. Il pourrait ainsi les visionner le soir. C'est rassurant, ce labo, comme un utérus. Dans la pénombre, bien au chaud, tout à portée de main. Les odeurs lui sont familières : les papiers, les produits de développement.

Quelques images pendent encore aux cordes à linge : du sable vierge, ourlé d'une frange mousseuse contrastant sur la profondeur du bleu limpide avec un petit rocher ocre qui rejette la chaleur du soleil déclinant. Son esprit vagabonde, hypnotisé par le spectacle des embruns sans cesse renouvelé.

— À table !

D'un coup, le paysage se fissure, se pixelise en puzzle désarticulé.

— Mmhh !!

François le précède, empressé, vers le salon.

— Ça sent bon.
— C'EST bon !

Brigitte trône, tablier noué autour de la taille, écumoire à la main. Pas la moindre trace de doute ; aussi sûre d'elle que sa mère ! Et aussi jolie. Jamie sourit avec empathie. François piaffe, les couverts en main.

Chapitre XII

Déprime

Le blanc peut être une couleur déprimante, surtout pour ceux qui ont pour but, pour tâche, de remplir des pages blanches avec des morceaux de leur esprit, de leur âme. Un bord inférieur, deux côtés, un bord supérieur. L'esprit de Jamie tournait en rond dans ce quadrilatère monochrome, monotone. Elle avait vu les premiers tirages des photos de Charles. Du bon boulot. Trop bon, même.

Comment encore donner une chance à cette espèce humaine dont le visage n'était que haine ? Elle aurait aimé trouver une argumentation à décharge, mais la feuille restait blanche. N'était-ce pas induit par ce reportage, ou par elle-même ? La culture Bonobo les empêchait-elle de percevoir le positif dans la culture humaine ?

Non. Décidément, trop de questions ricochaient dans sa tête pour que Jamie puisse dépasser cette blancheur nihiliste et la remplir autrement qu'avec des points d'interrogation. Les questions tournoyaient en une spirale lancinante qui

l'entraînait vers les profondeurs obscures d'une déprime envahissante. Jamie s'observait, fascinée par ce trou noir du psychisme qui l'attirait presque magnétiquement, planant en apesanteur vers le maelström qui allait l'engloutir et la désintégrer en antiparticules métaphysiques.

— 'man ! 'man... Ouh là là ! Tu m'as l'air bien loin !
— J'essaie d'écrire mon rapport, mais je suis dans un passage à vide. Je ne sais plus que dire... Et, pire, je ne sais plus quel objectif poursuivre, en disant quelque chose !
— Ouh là là !!
— Merci de tes encouragements !
— Tu veux que je t'encourage ?
— Ben...
— Alors je t'encourage à laisser tomber tout ça, à sortir et profiter du soleil et des p'tits zosieaux, et puis de regarder tous ces beaux mecs qui passent dans la rue !
— Les mecs, évidemment !
— Ose dire que toutes ces belles petites fesses rondes qui déambulent avec arrogance dans la rue, ça ne t'émoustille pas. Ose dire que tu n'aimes pas tous ces regards mâles qui se posent sur toi et te déshabillent sans pudeur. Ce n'est pas toi qui répètes à l'envi que la sexualité est partie intégrante de la culture Bonobo ? Toi qui fustiges l'humain dans son puritanisme aussi exacerbé que ridicule ?
— En tant qu'anthropologue, oui.
— Et l'anthropologie participante ?

— C'est ça, joue sur les mots ! Mais tu ne vas pas me faire croire que toutes tes conquêtes n'ont qu'un but anthropologique.
— Oh... qui sait ?
— Voilà ma fille scientifique du sexe !
— Du sexe ou de la sexualité ? N'établis-tu pas une distinction sémantique entre ces deux mots ?
— Oui, bien sûr.
— Raconte...
— La sexualité est quotidienne, de tous les instants car immanente, inscrite dans l'être. Les Bonobos n'ont aucune difficulté à assumer une identité mâle ou femelle, et certaines encore moins que d'autres.
— Maman !
— Si on refoule sa sexualité, au nom de principes moraux quelconques ou de pseudo rationalismes à tendance totalitaire, on est, alors, plus dans une dynamique de sexe, en tant qu'exutoire de nos pulsions libidinales refoulées. C'est le puritanisme humain avec son double culpabilisme : on culpabilise en raison des "mauvaises pensées", que l'on refoule aussitôt, puis on culpabilise parce que l'on ne peut résister à la pression de ces pulsions refoulées très puissantes car immanentes.
— Sexe et sexualité, c'est la même dialectique que pornographie et érotisme ?
— C'est dans le même ordre d'idées. L'érotisme est une des expressions de la sexualité, au même titre que l'amitié homme-femme ou une relation de travail entre personnes de sexes opposés. La pornographie est l'expression explosive des pulsions libidinales, ou plutôt libidineuses suite au refoulement de cette sexualité

qui ne peut s'épanouir dans la complicité ou le jeu relationnel. De la même manière que tout comportement que l'on s'interdit peut en devenir obsessionnel et compulsif.

— Mais comment est-il possible de se trouver en présence de deux cultures aussi opposées pour des êtres si proches biologiquement que les Hommes et les Bonobos ?

— Difficile de comparer parce que nous ne connaissons pas l'histoire des origines des Bonobos qui remonte à la Jurassique Crise, c'est-à-dire à deux cent mille ans, alors que les Bonobos ont vu la naissance de l'homme, entre cinq mille et dix mille ans plus tard. Mais l'homme est né dans des lieux différents et à des moments différents empêchant une culture humaine globale de se développer. L'homme est souvent devenu son propre ennemi et cela s'est inscrit dans sa culture : l'Autre, différent, est source de crainte.

— Mais quel rapport avec la sexualité ?

— Le point commun entre les Bonobos, les Chimpanzés et les Hommes est la bipédie. Or le passage à la bipédie a eu des conséquences énormes et fondamentales pour les trois espèces. La position quadrupède plaçait les organes sexuels féminins au niveau de la vue et de l'odorat du mâle. Celui-ci n'avait, dès lors, aucune hésitation possible sur la bonne volonté de la femelle à s'accoupler. À l'opposé, le sexe masculin était moins exposé à la vue d'autrui.

La bipédie a inversé les situations. Dans cette position, les organes féminins sont moins visibles, et plus éloignés des organes de l'odorat. Le mâle va donc perdre les repères de réceptivité de la femelle. Probablement

va-t-il simultanément perdre un peu de son odorat. Par contre, debout, ses organes sont exposés à l'évaluation sociale. La bipédie déplace ainsi la femelle vers le secret et le mâle vers le public.

La relation mâle-femelle évolue également. En position quadrupède, l'accouplement s'opérait debout, dans la même attitude que l'opposition. Le refus de la femelle s'exprimait par l'action de s'asseoir. Par la suite, l'accouplement s'opère couché. Le mâle doit donc tenter d'obtenir que la femelle se mette en position basse.

Si on combine ce fait avec le précédent, à savoir la perte des repères de la réceptivité féminine, on comprend aisément que la bipédie ait augmenté très fortement la probabilité d'une volonté de domination masculine. D'autant plus que, parallèlement, le sexe du mâle est passé dans le domaine public. Une absence d'érection peut signifier la perte de puissance comme le signifie si bien le terme d'"impuissance".

Socialement, le mâle est ainsi confiné dans un rôle, un statut de domination avec la double angoisse de ne pas savoir si la femelle le désire et celle de ne pas pouvoir assurer l'acte d'accouplement. L'humain n'a pas encore su dépasser cette double angoisse : le rapport de force et donc la violence se sont installés dans leur couple.

— Mais chez les Bonobos, cela se passe autrement, et heureusement. Comment avons-nous évité ce piège ?

— De nouveau, c'est la différence de philosophie qui a joué. Chez l'humain, cette perte de repères a éloigné

l'homme de la femme en renforçant la différence et, par là même, leur crainte réciproque. L'accouplement est alors régi par les pulsions avec tous les phénomènes dont nous venons de parler : moralisation, refoulement, explosion et culpabilisme. La philosophie Bonobo évite la moralisation et toutes ses conséquences. Elle prend la question plus à la base : réduire l'angoisse. Pour cela, éclairer la différence à la lueur positivante.

— Comment cela ?

— Nous savons, nous Bonobos, parce que nous avons pu l'observer passer à la bipédie, que l'humain mâle a perdu les repères de la réceptivité féminine. Mais nous, femmes Bonobos, donnons d'autres signes non plus olfactifs ou visuels, mais comportementaux.

— Ça, je crois que je comprends...

— Rassure-toi, tu n'as absolument rien à craindre sur ce sujet ! Ces comportements sont codés et donc totalement compréhensibles pour les hommes. Et tu remarqueras qu'ils sont respectés puisque l'angoisse a disparu.

— Et la peur de ne pas assurer ?

— Très réduite. On n'est plus dans la pulsion qui mène au sexe, mais dans la sexualité où chaque individu assume sa part de masculinité et de féminité. Cette sexualité se situe dans le jeu relationnel où presque tout est permis, sauf la domination.

— Eh bien, tu m'en apprends des choses. C'est fabuleux. Merci ma petite maman !

— C'est moi qui dois te remercier : maintenant, je sais de quoi je vais parler au Grand Conseil.

Acte 2

Chapitre XIII

Qui ?

Le soleil la pénétrait par tous les pores de la peau. Jamie avait l'impression qu'une énergie nouvelle s'accumulait dans les moindres recoins de son corps. Une énergie qui ruisselait de la surface vers l'intérieur, des membres vers le centre.

Ce début de printemps était fabuleux, bienvenu aussi après un hiver maussade. Pas froid, mais gris ; un hiver d'éclipse douloureuse à faire envier ceux qui hibernent. Maintenant la lumière était de retour, et avec elle chaleur et goût de vivre.

Bizarre ce blocage devant la page vide, ce petit moment de déprime, toutes ces questions, ces doutes ! Une chose la tracassait plus que toute autre : les reproches qu'elle adressait à sa fille pour son attitude envers les garçons.

Pourtant, Brigitte ne naviguait pas hors culture Bonobo ; elle était même plutôt bien ancrée dedans. Alors, pourquoi Jamie la houspillait-elle de la sorte ? Que craignait-elle pour sa fille ? Se laissait-elle contaminer par le culpabilisme hu-

main ? Heureusement, le printemps l'aidait à chasser de son esprit ces désagréables zones d'obscurité.

François aussi accaparait le printemps. Il avançait les yeux fermés, cou tendu et bras écartés, la tête rejetée en arrière comme un cormoran ouvert sur l'immensité de l'espace afin de mieux capter les émissions solaires. L'astre de vie était juste face à eux, entamant sa descente vers les ténèbres.

François et Jamie revenaient du village : un rituel de promenade qui avait pour prétexte de s'approvisionner en chocolat. En fait, une tentative de pousser insensiblement François vers le contexte social. En remontant la route principale, ils étaient passés devant l'épicerie d'où retentissaient les voix espiègles et turbulentes de Sonja et Agnès.

C'est là que François s'était transformé en capteur solaire et était passé devant le magasin les yeux clos et les bras ouverts. Les deux petites pestes avaient déboulé hors du magasin pour piler net sur le trottoir, devant ce cortège qui ne pouvait qu'imposer respect et silence, cette procession au dieu soleil. L'ombre de François s'allongeait, démesurée sur cette longue ligne droite, laissant sur le bitume les stigmates d'une croix à la puissante symbolique.

D'un œil amusé, Jamie avait observé les deux statues clouées par l'étonnement sur la devanture du magasin. Puis, la procession avait cheminé, s'éloignant du petit village en direction des collines. À l'endroit où la petite route bifurque à droite pour redescendre vers les falaises et la plage en passant devant la propriété des Darbo, c'est là que François avait continué tout droit, empruntant un petit chemin de

chèvres. Jamie l'avait laissé faire : il semblait suivre le soleil, droit devant lui.

Ils arrivèrent bientôt à un petit lac qu'alimentait une chute d'eau. François suivit le chemin caillouteux qui longeait le lac pour arriver tout près de la cascade : une nappe d'eau verticale, presque lisse, déroulait son miroir depuis le bord d'une faille rocheuse, garnie, sur toute la hauteur de sa paroi, d'une couche de glace laissée là par l'hiver et qui perdurerait probablement jusqu'à l'été.

Jamie s'était arrêtée, fascinée par ce spectacle grandiose des particules de lumières ricochant inlassablement dans cette galerie de glaces. Le grondement de la cataracte était d'une telle puissance qu'il forçait à crier pour se faire entendre. Et puis, ce miroir d'eau soutenu en transparence par celui de la glace : François s'était arrêté face à son image, les bras toujours écartés ondulant dans les reflets argentés.

Le soleil atteignait maintenant le haut de la roche, boule de feu s'éteignant dans l'onde rougie. La silhouette de François se détachait sur cette immense sphère incandescente qui semblait s'abîmer au ralenti, là où la nappe d'eau basculait vers le lac.

L'instant était magique, chargé d'émotions abyssales. Jamie se rapprocha de son fils, se colla dans son dos et passa ses bras sous les siens, toujours à l'horizontale. Elle joignit ses mains sur la poitrine de François qui respirait lentement, profondément.

“Vois-moi… Sens-moi… Touche-moi… Entends-moi… ”

Avait-elle entendu ces mots, les avait-elle imaginés ou perçus différemment ? Elle ne le saurait probablement jamais. Mais ils étaient parvenus à sa conscience au moment où elle enserrait son fils devant ce miroir d’eau où venait s’engloutir le disque solaire.

Le tableau féerique disparut pour laisser la place à la pénombre. François avait abaissé les bras et se retournait. Il nicha son visage au creux de l’épaule de sa mère et pleura, chaudement.

Chapitre XIV

Contact

L'espace d'un instant, les larmes de Jamie s'étaient mêlées à celles de François. Cela l'avait profondément bouleversée, mais la réaction de François fut encore plus inattendue. Du doigt, il suivit le tracé des larmes sur la joue de sa mère, rejoignant sur son propre visage l'empreinte humide de ses larmes à lui. Ses gazouillis couvrirent bientôt le vrombissement de la chute d'eau. François laissait exploser son bonheur.

Ils redescendirent vers la maison en riant et en criant comme de jeunes chiens. Jamie avait pris son fils par la taille et, à son grand étonnement, elle avait senti une main se poser sur sa hanche. Le contact se maintenait, pensa-t-elle, et un contact physique, ce qui était loin d'avoir été le cas jusqu'à ce jour.

D'anciennes images lui revinrent à l'esprit dans un cortège de sonorités, d'odeurs et de sensations diverses. C'était en fin septembre, l'année où, logiquement, François aurait dû

commencer la classe Exploratoire chez un Guide. Les autres enfants de son âge en étaient encore à la recherche d'un Guide ou avaient déjà commencé leur classe. François était toujours dans son monde parallèle, mais Jamie s'agrippait encore au mince espoir que sa voie suive celle des autres, même un peu décalée.

Afin de garder le contact avec ceux de son âge, elle en avait invité quelques-uns pour un après-midi sur la petite plage, entre les falaises où mène le chemin sinueux qui passe devant leur maison aux boiseries bleu de Provence. Ce jour-là, l'été semblait vouloir s'attarder, mais l'automne insinuait déjà son vent plus soutenu faisant voler le sable en blizzard qui mordait les jambes. Ce qui n'empêchait pas les enfants de courir en tous sens et de se baigner dans la petite crique perdue au milieu des falaises ocre.

Jamie les surveillait, à l'abri dans un creux de rochers façonné par les tourbillons de l'eau et tapissé d'une litière de sable fin tiédi par le soleil. Une odeur particulière y flottait, mélange du sable chauffé, de crème solaire et du goudron couvrant le bois de l'escalier facilitant l'accès à la petite plage.

Ces odeurs, ces sensations de tiédeur du sable fin, François y semblait perméable tandis que le vent, les mouvements et les bruits paraissaient rebondir sur sa carapace. Ses menottes gigotaient en tous sens et remplissaient en entier l'espace aérien de cette cuvette rocheuse alors que ses gazouillis en emplissaient l'éther.

Jamie était comme hypnotisée par ce spectacle, communication codifiée dont elle ne connaissait pas la clé. Peu à peu, le grondement sourd et continu des vagues roulant sur les fonds rocheux couvrit la scène, envahissant la crique entière. Légèrement angoissée par cette sensation, Jamie avait décidé qu'il était plus sage de rentrer afin d'éviter la fraîcheur du soir qui approchait.

Aujourd'hui, dans cette fraîcheur vespérale printanière, François gambadait, s'égosillait, les cheveux dans le vent, reniflant les embruns que celui-ci emportait en brouillard aérien jusqu'à eux. Ils arrivaient à la maison d'où filtraient de larges rayons jaunes de lumière, découpés par les croisillons des fenêtres. Et la main de François enserrait sa hanche à elle, Jamie, sa mère !

Chapitre XV

Préretraite

Leur retour au bercail ne passa pas inaperçu sans, pour autant, paraître déplacé, car l'ambiance était à la détente. Du labo, on entendait siffloter Charles tandis que Brigitte et Yves faisaient chorus, l'une en rangeant la maison et l'autre en préparant le repas du soir. Un vent de tendre sédition parfumait l'atmosphère.

François se hâta de dresser la table que Brigitte agrémenta de quelques branches de mimosas tandis que Jamie fermait les volets de bois bleu. Yves arriva avec le repas, le visage fier.

— L'osso-buco est servi !

Une série de grommellements gourmands, scandés par des raclements de chaises, fut la seule réponse audible.

— J'en rêvais depuis pas mal de temps ; et les pâtes… ?
— Faites main !

— Chérie, nous allons bientôt pouvoir prendre notre pension.
— Ben, puisque tu en parles, c'est ce que je pense faire bientôt.
— Ouh, le vieux ; mon frère pensionné !

Yves trônait, visiblement satisfait de son effet d'annonce. Jamie attendait, curieuse d'apprendre la suite. Charles paraissait plus inquiet.

— C'est quoi ce plan ? Tu vas prendre des vacances ?
— Ni des vacances, ni un délire. J'ai pris la décision de me présenter devant le Conseil du Travail afin de leur soumettre mon plan de fin de carrière.
— Fin de carrière ! Tu n'es pas un peu trop jeune pour cela ? Et puis, tu ne vas pas rester sans rien faire ?
— Non, rassure-toi. Je compte m'inscrire dans le cadre strictement légal et les coutumes Bonobos. Je veux juste réorienter ma vie active et non pas y mettre fin, comme cela se pratique chez les humains, si j'ai bien compris ce que vous m'en avez appris.

Jamie ne put résister à un petit rappel sur la question.

— Il est très difficile de comparer notre culture à celle des humains. Il existe, chez eux, une complète confusion entre travail et emploi. Comme pour le reste, leurs relations sont presque exclusivement basées sur des positions de domination. Ainsi, une minorité de dominants utilise le plus grand nombre afin d'effectuer les tâches qu'ils refusent de s'attribuer.

C'est ce qu'ils appellent l'emploi. Dans cette dynamique, les dominés sont dépouillés du bénéfice de leur travail, mais aussi du statut social que le travail procure. C'est ainsi que la plupart des gens ne sont plus que ouvriers ou employés : de simples exécutants qui louent leur force de travail, qui se louent. Pas boulangers, pas mécaniciens, pas psychologues, mais exécutants.

— C'est terrible de s'attacher soi-même à un maître, volontairement !

— Oui, mais tout cela est enrobé, enjolivé. Car ce comportement est encouragé chez les humains : l'emploi est glorifié comme une valeur sûre de moralité. C'est ainsi que ces exécutants sont liés à un employeur par ce qu'ils nomment erronément "Contrat de Travail" alors qu'il s'agit en réalité d'un Contrat d'Emploi.

L'important n'est pas la tâche à réaliser, mais bien l'employabilité qui se traduit en respect des horaires et des règlements, autrement dit la soumission à l'autorité. Chez nous, ce type de contrat ne peut exister puisque toute relation de domination est proscrite ; par contre, il nous est loisible de monnayer des tâches ou des produits.

Chez les humains, la pension pérennise la rémunération en autorisant la sortie de l'emploi ; chez nous, elle signifie réorientation vers un travail d'intérêt collectif. C'est une bourse d'étude et d'enseignement, en général réservée aux fins de carrières. C'est bien de cela que tu nous parles ?

— C'est tout à fait cela. Je veux arrêter de travailler sur le terrain, comme actuellement à la Cafet.
— À vingt ans ?! Tu ne trouves pas que c'est fort précoce, à un âge où certains débutent à peine ? Arrêter de travailler alors que certains le font toute leur vie !
— Tu as raison, 'pa. Je n'oublie pas que c'est inscrit dans notre Contrat Social : la participation incontournable de l'individu à la communauté se traduit par autant d'apports que de rapports, autant de dons que de profits. Rassure-toi : je n'envisage pas d'exploiter la Communauté par mon inactivité.
— J'éprouve simplement le désir de réorienter ma participation. Quatre ans après avoir lancé ce projet de cafétéria, je ressens des manques, des lacunes. Même les enseignements de Spinnaker me paraissent trop courts, alors qu'il est probablement le meilleur.
— J'entrevois des ouvertures, des terrains inexplorés ; chez les handicapés mentaux, chez les autres et chez moi également. J'ai l'impression d'avoir touché quelque chose d'essentiel dans la pensée, dans la communication. Quelque chose de primal, comme une pensée non verbale ; avec ses codes, ses structures, ses particularismes.
— Comme le lapin volant de François ?
— Oui, sœurette, comme le lapin volant, mais peut-être en plus complexe !

Toute la famille s'intéressait maintenant aux propos d'Yves. Charles avait dépassé l'aspect culpabilisme, si présent chez l'humain et particulièrement chez les dominants qui

l'utilisent afin de justifier l'obligation de travail imposée aux plus faibles.

Jamie prêtait à ce discours un intérêt d'ordre scientifique et, sans rien dire, laissait transparaître une grande fierté pour son fils. Brigitte rigolait, mais sans moquerie, tandis que François avait cessé ses gazouillis pour afficher la prestance d'un auditeur attentif. Encouragé par cet auditoire gagné à sa cause, Yves persévéra.

— Ce que je voudrais, c'est sortir de la production immédiate, me libérer du temps pour prendre du recul, conceptualiser. Établir des liens avec l'Art, sa symbolique et ses règles ; comme ce peintre humain, Da Vinci, qui avait travaillé sur le nombre d'or dans la peinture et dans la nature : parfois, l'humain peut aussi engendrer de bonnes choses. Justement, ce qui différencie cette culture humaine et la nôtre, pourrait-il reposer sur des différences dans le non-verbal ?

  Retrouver la pensée non verbale permettrait peut-être de mettre en lumière et expliquer certaines erreurs dans des enchaînements logiques, ces maillons structurels peu connus, mais composant la base des cultures. Comment transformer l'image de l'Autre, de négative à positive ? Comment exprimer les émotions, les angoisses, et les sublimer dans l'Art ?

  Il existe d'immenses étendues non explorées ! Je pense avoir une chance de persuader le Conseil du Travail du bien-fondé de cette demande. Si je mène à bien ces travaux, cela peut être un apport considérable à notre communauté.

Un bref moment de silence fut ponctué par les applaudissements et les gazouillis de François. Sur le visage de Jamie, une pointe de fierté ; sur celui de Brigitte, de l'admiration et chez Charles, de l'approbation.

— Cela se défend. C'est en tout cas bien inscrit dans le respect des lois de la communauté. Reste à voir l'avis du Conseil, car ce serait une fameuse exception, une toute grande première. Qu'en penses-tu Jamie.
— Pas un seul instant d'hésitation ! Tu ne te rends pas compte : un fils qui veut se lancer dans l'herméneutique ? C'est une très grande fierté ! Nous devons le soutenir à fond : il le mérite rien que d'y avoir pensé.
— C'est quoi l'herméneutique ?
— Bonne question Brigitte ! C'est le fait d'interpréter des signes comme éléments symboliques d'une culture. N'est-ce pas, mon amour ?
— Bien sûr ! Tout le monde sait ça.
— T'en sais des choses, 'pa ! Et toi Yves, t'as trouvé ça dans le fond d'une bière ?
— … … !!!
— Allons, allons ! Pour une fois que des mots un peu recherchés sont prononcés à cette table, ne gâchez pas mon bonheur.

Jamie resta quelques instants songeuse, se demandant où son fils avait pu aller chercher cela ; à moins que dans le fond d'une…

Chapitre XVI

Symphonie

Un claquement sec, quoiqu'assourdi, venait de retentir. Charles se dit que, dans le noir, il ne réussirait sûrement pas à refermer le dos de son appareil photo ; mais il n'osait tirer sur la cordelette de peur que la lumière mette en fuite les derniers humains qui passaient sous la branche où il était juché.

Un souffle de vent faillit lui faire perdre l'équilibre. Il voulut se retenir à la grille qui séparait les gradins du terrain, mais sa main ne put qu'accrocher les négatifs en cellulose pendant à la corde à linge. Cela acheva de le déséquilibrer. Il tomba lourdement pendant de longues secondes, entraînant dans sa glissade à travers le vide une foultitude de piles rechargeables qui s'écrasèrent, en staccato réverbérant, sur l'immensité du néant.

L'horreur de cette vision sonorisée le contracta brutalement en position assise, les sens aux aguets. Il ne rêvait pas

puisqu'il pensait. Mais il n'était pas plus dans la réalité. L'angoisse s'insinuait peu à peu.

Ça y est ! Il rêvait qu'il pensait qu'il ne rêvait pas. C'était la raison pour laquelle il ne pouvait mettre la main sur ses piles qui avaient produit ce bruit saccadé. Et donc, il ne pouvait avoir entendu ce bruit.

Tac-Tac-Tac-Tac

Charles fut propulsé en arrière par l'impact du bruit. De grosses gouttes se mirent à perler sur son front. C'était impossible. Le bruit n'existait pas et donc il n'avait pu l'entendre, puisqu'il rêvait qu'il pensait qu'il ne rêvait pas. Cette dissonance le plongeait dans une torpeur sans issue. Catalepsie.

Tac-Tac-Tac-Tac-Tac

Cette fois, il avait entendu : pas de doute possible. Et s'il avait entendu, c'est qu'il ne rêvait pas. Et s'il ne rêvait pas, c'est qu'il ne pensait pas qu'il ne rêvait pas. Et s'il ne pensait pas qu'il ne rêvait pas, c'est qu'il pensait qu'il rêvait.

Cela le rassura et il se détendit, souriant dans le noir. Il avait cru, un moment, perdre la raison ! Finalement, sa puissance de raisonnement avait, une fois de plus, repris le dessus. Il dominait aisément la situation.

Fièrement, il prit la décision d'effectuer un tour d'inspection. De longs mugissements plaintifs caressaient le cocon douillet de la maison, ponctués par moments de petits

chuintements très proches et à d'autres de longs crachotements beaucoup plus lointains. Il lui fallut plusieurs secondes d'errance dans cette symphonie éolienne avant de pouvoir en distinguer les tonalités du vent, de la respiration de Jamie et des embruns dans les calanques qui séparent la maison de la plage.

Quant au staccato, il provenait des charnières des volets mal graissées et se ponctuait d'un claquement sec et sourd lorsqu'un volet heurtait le mur. En pleine confiance et assez fier de n'avoir, à aucun instant, cédé à la peur, il entama la tournée des fenêtres afin de vérifier et, éventuellement, verrouiller les volets.

Ceci fait, retrouvant la pureté de cette symphonie nocturne, tout en murmures, il parcourut la demeure suivant un itinéraire qui l'amena devant la porte de chacun des occupants du foyer. Tout était calme. Charles ressentit l'importance et la fierté d'un veilleur qui apaise la ville par ses rondes nocturnes. Dormez braves gens.

C'est en patriarche qu'il regagna sa chambre. Tout en jetant un regard chargé de bienveillance vers Jamie, il se glissa délicatement à ses côtés, prenant soin de ne pas la réveiller. Il se dit qu'elle avait de la chance de trouver en lui un mari d'une telle qualité !

Tout de suite, il sentit la chaleur qui irradiait du corps presque nu, alangui à côté du sien. Indépendante de sa volonté, sa main s'insinua sous la fine dentelle de la courte nuisette pour se lover sur un mamelon rebondi et ferme.

Enhardi par ce contact, il passa son autre bras sous la nuque gracile. Sa main gauche vint ainsi emprisonner le sein gauche de Jamie dont la poitrine montait et descendait au rythme de la respiration. Charles respirait en phase avec elle ; avec ses paumes, il soupesait la plénitude des mamelons généreux tandis qu'il titillait, entre pouce et index, les tétins charnus en voie d'érection.

C'était plus fort que lui : il ne pouvait rester ainsi à côté d'elle sans lui chipoter les tétons. Mais elle aimait cela et il le savait. Alors, pourquoi s'en priver ? Cela le tranquillisait, l'apaisait. Il aurait pu continuer ainsi jusqu'à s'endormir.

Mais le corps de Jamie n'en avait pas décidé de même. Par d'imperceptibles reptations, il avait effectué une légère rotation, offrant le dos de trois quarts et s'emboîtant dans les bras de Charles, comblé. Son érection à lui se développait hardiment, si près de la cuisse de sa compagne qu'il en ressentait la chaleur irradiante.

Le désir de s'endormir, qu'il avait ressenti en lui titillant les seins, s'envolait à tire-d'aile. Il approchait la béatitude, l'extase angélique, quand, impromptu, les doigts de Jamie se refermèrent délicatement, emprisonnant comme dans un doux velours ses testicules, tandis que son poignet venait se poser avec légèreté sur le membre tendu.

D'un coup, Charles fut au bord de la rupture, inspirant profondément et soufflant comme pour éloigner la douleur d'une contraction. Il se sentait comme un collégien dont une icône aurait pris le sexe dans sa main pour lui faire découvrir les délices du plaisir de chair.

Surtout se maîtriser, se contenir, éviter le déshonneur même si le sang tape dans les veines, animant sa verge de spasmes réguliers. La main de Jamie ne bougeait toujours pas, ferme et englobante. De longues secondes s'égrenèrent, rythmées par les battements du cœur de Charles aux abois, redoutant un hallali prématuré. Mais la tension s'estompa, sans toutefois retomber.

De cette victoire sur ses pulsions, Charles s'enhardit. Sa main droite s'aventura plus bas, s'insinuant dans l'intimité féminine, chaude, déjà humide et accueillante. Un nouvel électrochoc pour Charles, comme à chaque fois qu'il ressentait du désir chez sa compagne ; cela l'affolait. Une femme d'une telle beauté et telle qualité que Jamie le désirait, lui, Charles.

Nouvelle immobilisation, contrôle de la respiration, maîtrise des battements cardiaques et diminution de la pression : il l'avait encore échappé belle ! Du bout du majeur, il reprit ses caresses autour de cette petite proéminence charnue qui semblait réclamer des soins tout particuliers.

Alors, imperceptiblement au début, le bassin de Jamie se mit à onduler, anticipant la caresse. Ce plaisir naissant vint doucement occulter celui de Charles, près de son apogée depuis plusieurs minutes, déjà. Il se concentra sur la maturation de cette onde de désir qui, à présent, s'infiltrait entre ses doigts, cette onde de choc qui parcourait sa main, son bras, son corps tout entier et s'emballait le long de son propre désir.

Puis, subitement, Jamie bascula sur lui, le chevauchant les bras tendus contre ses épaules, maintenant ses seins lourds en apesanteur au-dessus du visage de Charles tout en continuant ses ondulations. Elle remplaçait ainsi les doigts de Charles par son sexe, toujours tendu jusqu'à lui faire mal, pour une caresse brûlante de douceur, tandis que ses tétons titillaient les lèvres du mâle terrassé.

Alors, il se lâcha, malaxant et tétant goulûment cette poitrine affolante tandis qu'il laissait échapper de petits gémissements, signe d'un abandon tout proche.

— Laisse aller…

Et elle bascula son bassin pour l'engouffrer tout entier, au plus profond de son désir. Il sentit le doux fourreau se resserrer autour de lui en plusieurs spasmes qui résonnèrent chez lui, amplifiés à un point tel que sa jouissance lui arracha un cri de douleur, répercuté en écho chez sa partenaire.

Il demeurèrent ainsi, immobiles de longues secondes, chaque mouvement même infime leur infligeant des sensations extrêmes, entre plaisir extatique et douleur. Puis, lentement, ils s'effondrèrent, Jamie boulant en sens inverse, le long de Charles qui déposa, en offrande, sa tête entre les seins accueillants.

Tac-tac-tac-tac

Charles entama un sursaut aussitôt interrompu par Jamie qui lui maintint la tête au creux de sa poitrine bienveillante.

— N'aie pas peur, c'est le volet de la chambre de François. Le verrou est cassé : je le ressouderai demain.

Charles, rasséréné, s'endormit dans un léger bruit de succion. Le flot d'adrénaline avait déserté ses vaisseaux. Le sien avait sombré.

Chapitre XVII

Première rencontre

Le volet ne claquait plus : le vent était tombé et avait chassé les derniers nuages vers l'intérieur des terres. La lune déposait sa poudre d'argent sur les calanques et aux alentours de la maison, se mêlant à la rosée qui, à l'approche du lever du soleil, garnissait de grelots l'herbe tendre printanière.

Dans la chambre, Jamie pouvait voir le disque sélène s'inscrire presque entier dans la circonférence de l'œil-de-bœuf percé près du faîte du toit. Par ce tunnel connecté au cosmos, la lumière se déversait jusque dans la chambre, imprégnant le visage de Charles et soulignant sa sérénité. Sérénité, sélénité. Oui, Charles était bien lunaire, lunatique.

Bizarre que ce soit ce trait qui l'ait attirée plutôt qu'un autre. Il n'était pas tout à fait le prototype masculin grand-beau-et-fort tant apprécié, tout particulièrement chez les humains. Sa taille n'imposait pas le respect, sa beauté n'inspirait pas l'admiration et sa force ne suscitait pas la

soumission. Ce qui émanait de lui était plutôt de l'ordre de la tendresse, de la gentillesse. Il pouvait occasionnellement se montrer plus incisif, dur parfois même, mais on sentait alors qu'il ne s'aimait pas dans ce rôle. Un doux rêveur, même pas un idéaliste convaincu et militant. Tout simplement rêveur.

C'est ainsi qu'elle l'avait rencontré ; elle avait seize ans et lui dix-huit. Elle terminait son compagnonnage assez en avance ; lui, calmement, dans les temps. Ce jour-là, ils assistaient tous deux à une conférence de philosophie. Cette matière est la base, le fondement de l'enseignement chez les Bonobos. Se retrouvaient, donc, à ces conférences les étudiants de multiples sections : notamment l'anthropologie pour Jamie et le journalisme pour Charles.

Celui-ci y assistait dans un rôle double : assister à la conférence, mais aussi couvrir l'événement pour le journal des étudiants. Au début, il était fort concentré sur son sujet, enfin sur les différents intervenants. Par la suite, il était toujours concentré, mais le sujet était différent. En prenant des vues de l'auditoire, il avait aperçu Jamie et, insensiblement, ses prises de vues s'étaient centrées progressivement sur elle.

Elle avait repéré assez vite ce manège et s'était prise au jeu, plutôt flattée, en gratifiant chaque cliché d'une mimique de plus en plus hors du contexte philosophique. Elle avait bien ri lorsqu'elle avait vu les photos dans le journal. Par contre, l'aspect philosophique était moins prégnant. Et c'était dommage, car la conférence avait été fort riche.

Elle mettait en scène philosophie et sociologie, surtout dans leur rapport épistémologique : comment ces deux sciences se sont-elles construites et quelles influences, quelles interactions se sont développées ? Bien évidemment, ce qui avait le plus intéressé Jamie c'était le parallèle qui avait été opéré avec les humains. Chez eux, après une période riche en auteurs bien ancrés dans la philosophie, celle-ci a nettement perdu de sa prépondérance à la naissance de cette nouvelle science, la sociologie.

Celle-ci a marqué, chez les humains, l'arrivée au pouvoir du Système en tant qu'entité représentative du lien social. Simultanément, ils ont quitté l'autorité divine du Prince pour s'en remettre à une autre loi absolue : celle de la Rationalité Économique. Les Chiffres ont remplacé les Idées. Et la sociologie humaine a souvent tenté d'expliquer les rapports sociaux à la lumière des rôles et des statuts conférés par l'Économie.

Ce qui est intéressant d'observer est que cette sociologie est elle-même le produit d'une culture humaine définie par les jeux de domination. Elle porte en elle les gênes de sa perversité, puisque science d'une intelligentsia dominante. Le risque est omniprésent de s'orienter vers une justification de cette domination du système économique, déjà dominant ; ce qui est pure tautologie, définition redondante et donc nullement scientifique.

Seule la philosophie permettrait une prise de recul nécessaire, mais cette science est presque tombée en désuétude, en

confidentialité, au point de ne plus figurer dans les programmes d'enseignement, si ce n'est à titre de spécialisation.

Ces deux tendances, rapportait un anthropologue, avait amené un intellectuel comme Touraine qui se définissait en tant que sociologue, à se réorienter vers la philosophie politique et à invoquer le retour à l'Acteur, au Sujet.

Question grave, passionnante et complexe s'il en est, mais qui ne pouvait prétendre à ramener un lunatique comme Charles à une autre réalité que les beaux yeux de Jamie. Et pourtant, celle-ci devait bien avouer qu'elle s'était bien amusée de ces facéties mutuelles qui allaient s'étaler, quelques jours plus tard, dans un petit journal estudiantin.

Bien sûr, elle s'était empressée d'aller l'acheter et elle n'avait pas été déçue. Non seulement elle y apparaissait sur plusieurs photos publiées, mais, en plus, elle avait trouvé la signature du photographe et même une adresse où le contacter en tant que membre de l'équipe rédactionnelle.

Avec un aplomb très bonobo, elle lui écrivit, désireuse de voir les autres photos, celles qui n'avaient pas été publiées. Elle l'attendait donc, à la terrasse du Flore, déjà rendez-vous des étudiants à cette époque, profitant de l'arrivée du soleil d'été et du spectacle des pigeons grappillant ci et là quelques cacahuètes, négligemment lancées en offrande par des tablées estudiantines prêtes au chahut.

Charles était arrivé, nonchalant, comme détaché du monde. Il s'était arrêté derrière un parasol situé juste entre eux, avait jeté un regard circulaire puis s'était assis à une table,

quelques mètres devant elle, de dos, probablement sûr qu'elle n'était pas encore arrivée.

Elle l'observa ainsi quelques minutes, amusée de la circonstance. Il regardait le ciel, les nuages, les goélands qui jouaient au cerf-volant contre le vent, indifférent au monde qui l'entourait. C'est là qu'elle ressentit pour la première fois envers lui ce sentiment d'amusement mêlé au désir de le protéger, ce garçon hors de la norme, à mille lieues de l'étalon grand-beau-et-fort. Et, en même temps, déjà conquise.

Aujourd'hui, c'était toujours le même amusement, mêlé au même désir de le protéger, vingt-quatre ans et trois enfants plus tard. Elle vint se blottir contre lui, les seins contre son dos, épousant ses formes comme deux petites cuillers partageant le même rayon de lune.

Elle s'endormit.

Chapitre XVIII

Latéralité

Tac-tac-tac

Jamie tendit l'oreille : pas le moindre souffle de vent. En tout cas, pas suffisamment fort pour faire claquer le volet. François ? Quelques minutes passèrent, muettes. Des bruits de casseroles !

Elle enfila une chemise de nuit et ses pantoufles, discrètement, évitant de réveiller son prince au bois dormant. Celui-ci grommela, tâtant du bras les draps près de lui sans trouver Jamie, puis, comme pour s'imprégner de son parfum, enfouit sa tête dans l'oreiller encore chaud du parfum féminin, le corps en diagonale.

Dans le jardin, le soleil encore rougeâtre commençait à évaporer les gouttes de rosée posées en chapelet sur les brins d'herbe. Par la porte ouverte, la chambre de François déversait dans la maison un flot d'air frais : il n'était plus dans son lit et avait ouvert ses volets. À côté, la chambre de Brigitte

était vide également. De plus en plus intriguée, Jamie parvint à la cuisine.

Trônant à table, un bol au creux des mains, du cacao jusqu'aux oreilles et sur le front, François souriait aux anges. Brigitte, à l'évier, rinçait la vaisselle.

— En voilà deux bien matinaux !
— Salut, 'man !
— Bonjour. Et toi François, que fais-tu là ?
— Il a senti que je préparais du cacao, alors il est venu déjeuner avec moi.
— Ça ne m'étonne pas : il détecterait du chocolat à des kilomètres ! Hein François ?

Éclats de rire de l'intéressé sans trace apparente de la moindre culpabilité !

— Et toi, Brigitte, un rencard matinal ?
— Je te l'avais dit, maman ; tu as oublié ?
— Euh, rafraîchis-moi la mémoire ?...
— Maman... ! C'est la répétition pour le spectacle de la fête du Printemps. C'est un jour important pour moi.
— Et c'est aujourd'hui ?
— Oui, c'est aujourd'hui et tu avais oublié ; pas comme François.
— Comment ça, pas comme François ?
— François veut venir avec moi ; regarde, il est habillé, prêt à partir.
— Que ferait-il à ta répétition ?
— Ah mais, il adore venir me voir chanter et danser. C'est mon premier fan !

— Tu veux aller avec ta sœur, François ?

D'après les gesticulations, on pouvait assez facilement imaginer ses intentions.

— Et toi, tu es d'accord qu'il t'accompagne ?
— Quand il vient me voir chanter dans ma chambre, il ne bouge pas. Il gazouille, il se dandine, hein François ?

Pas besoin de mots pour compléter le non-verbal : François était habillé, prêt à sortir et à suivre sa petite sœur. Jamie n'en était pas moins perplexe en les regardant tous deux partir vers le village. Mais l'éducation, c'est aussi savoir prendre et laisser prendre des risques. Le chemin vers l'autonomie passe par ce genre d'épreuve. Cela angoisse avant, fait peur pendant, mais quel bonheur après !

Et puis cela fait plaisir de voir François se connecter timidement au monde qui l'entoure : la communication non verbale avec Yves, le soleil avec elle, la musique avec sa sœur... Bizarre, par ailleurs, ces préoccupations nouvelles. François semble vouloir mettre le nez à la fenêtre de sa bulle, mais pas comme tout le monde. Il se positionne uniquement dans un monde de sensations.

« Vois-moi... sens-moi... touche-moi... entends-moi... »

Le message prend tout son sens. Serait-il possible que François ne fonctionne que par son cerveau droit ? L'intuition absolue, le signifié à l'état pur, tandis que la porte du

monde des signifiants verbaux est scellée ; le centre du langage se situant dans le cerveau gauche.

Voilà qui éclaire d'un jour nouveau les comportements de François et qui, de plus, semble renforcer les hypothèses d'Yves. Un langage non verbal qui se situerait ailleurs, dans le cerveau droit ?

Jamie se piquait au jeu, ressentait le besoin d'en parler. Hélas, la porte fermée de son aîné semblait porter la mention "Ne pas déranger". Elle regagna la chambre et s'allongea sans ménagement aux côtés de son prince, toujours dormant, lui palpa une épaule.

— Charlou !
— Grrmmmph...

Soulevant une paupière afin de rechercher quelque trace de vie, elle ne put découvrir qu'un écran éteint avec l'inscription "Interlude". Dépitée, résignée, elle attrapa, au hasard sur sa table de nuit, un bouquin pour se changer les idées ; un certain Werber qui parle des anges, un truc bizarre, probablement n'importe quoi !

Chapitre XIX

Avant-goût de printemps

Le printemps s'insinuait dans toute la maison, comblant les vides laissés par ses occupants. À part Charles réfugié dans son labo, dernier rempart au renouveau, ils étaient tous sortis : Yves à la cafet, Brigitte et François à la répétition et Jamie dans le jardin où elle occupait ses mains tandis que son esprit continuait d'errer dans les méandres d'un rapport qu'elle devrait bientôt finaliser pour le transmettre au Grand Conseil.

Une question, récurrente jusqu'à obsession, lui taraudait l'esprit : jusqu'où laisser faire l'humain ? On ne pouvait le laisser continuer à détruire cette Terre, source de vie pour tant d'espèces, à seule fin de satisfaire ses délires mégalomanes de compétition économique, ses besoins compulsifs de domination. Comment arrêter le massacre ? Il en allait de la survie du peuple Bonobo lui-même, du peuple Chimpanzé, mais aussi de toutes les espèces non pensantes.

En attendant de trouver, sinon des solutions, des ébauches de réponse, Jamie se forçait à concentrer son action sur les petits travaux de jardinage : contenir les plantes les plus vigoureuses et les empêcher de coloniser celles plus délicates, sans pour autant en arriver à transformer en horribles pelouses ce que les humains appellent “mauvaises herbes”. Car leur irrépressible besoin de domination était si puissant qu'ils ont classifié les animaux en “nuisibles” ou “domestiques”, et même tentent d'éradiquer les “mauvaises herbes” pour imposer la pelouse régulièrement tondue, botaniquement correcte, voire la pelouse synthétique ou même le béton !

Et voilà : elle en est revenue à la question humaine ! Décidément, il devient impératif qu'elle se change les idées avant que cela tourne à l'obsession, au Trouble Obsessionnel Compulsif. Penser au printemps, mais pas aux “mauvaises herbes” ; rien qu'au printemps. La fête du printemps, la répétition de sa fille. Et François, que nous fait-il cet artiste-là ? Pourvu qu'il n'ait pas perturbé la répétition de Brigitte. Et pourquoi pas aller jeter un œil ? Elle pourrait toujours aller faire une course et profiter de l'occasion pour s'intéresser aux activités et aux passions de sa fille.

En fait, elle ne savait pas grand-chose des projets de Brigitte. Elle-même n'en parlait pas beaucoup. Elle avait suivi la Classe Observatoire sans faire de vague, terminant seulement l'année dernière, à ses douze ans. Avec son Guide, presque par défaut, elle avait choisi la chanson. Elle avait toujours aimé chanter et danser en jouant la vedette, et , avec son Guide, elle avait rencontré une chanteuse de caba-

ret qui lui avait proposé d'être son Mentor pour le Compagnonnage.

Et ce jour d'hui était pour Jamie la première occasion de voir ce que faisait sa fille ; elle ne regretta pas d'être venue. Brigitte était sur scène, mais sans jouer la star comme dans certaines émissions à la limite du débile où certains tentaient d'imiter pâlement ce que d'autres avaient déjà produit avant et, souvent, avec bien plus de talent. Brigitte vivait ce qu'elle faisait, au milieu d'autres filles et garçons avec qui elle tentait de mettre en scène ce spectacle. Ceux-là ne s'impliquaient que pour cette fête du printemps alors qu'elle, elle apprenait son Art et se permettait même de glisser quelques conseils aux autres.

Jamie fut très agréablement surprise de cette métamorphose de sa fille. Plus elle l'observait, plus elle constatait l'ampleur et la profondeur du changement. Quelqu'un d'autre gardait son regard tourné vers Brigitte ; François n'avait même pas remarqué l'entrée de sa mère dans la salle. Il était dans les gradins, les yeux rivés sur sa sœur, assis confortablement dans son fauteuil avec à sa gauche Agnès et Sonja à sa droite, ou l'inverse, Jamie n'en était plus sûre. Mais calmes, chacune la tête sur une épaule de François qui trônait comme... comme un pacha... comme son père ! Du jamais vu !

La scène s'était vidée pour une pause et Brigitte s'était dirigée vers sa mère qu'elle venait d'apercevoir.

— Sympa d'être venue voir ce que je fais. Qu'en penses-tu ?

— Dis-moi d'abord : François…
— Oh, François ! Il s'est assis, a regardé et écouté, parfois applaudi. Après leur passage sur scène — elles font un numéro de deux gamines insupportables : du sur mesure — les chipies sont allées vers lui. Elles ont parlé, François a gazouillé comme à son habitude, puis elles se sont assises et voilà : monsieur joue au séducteur !
— Incroyable !
— Le plus incroyable, c'est que ces deux pestes semblent aux petits soins avec lui. On dirait qu'il les a hypnotisées.
— Et toi, ça semble te plaire ce que tu fais, et tu le fais bien.
— Ça me plaît, mais c'est dur. Myriam n'est pas aussi olé olé qu'elle en a l'air : elle est très exigeante. Elle veut que je produise ce que je présente. Pas question que je reproduise, que j'imite. Elle me pousse à apprendre la musique, l'écriture et la chorégraphie, en plus du chant et de la danse. Elle dit que si mon chemin est de chanter et danser, j'ai la responsabilité d'enrichir la communauté par mes créations, bien plus que simplement la divertir.

J'avais pas vu cela ainsi, mais je pense qu'elle a entièrement raison, et je commence à croire que je peux y arriver. J'ai écrit quelques petits textes que Myriam m'a aidée à mettre en musique. C'est fabuleux : je dis des choses !
— Je me réjouis de voir cela en spectacle.
— J'espère que vous apprécierez, toi, papa, Yves ; François semble aimer beaucoup !
— À propos, où est passé notre Don Juan ?

Non loin de la salle flânait une petite place ombragée de quelques oliviers tout noueux. Près d'un de ces bouquets vert-de-gris, un banc de pierre, comme un autel érigé en l'honneur de la nature qui offrait à cet endroit une vue impressionnante, plongeant vers les calanques. De ce belvédère, le regard atteignait la maison : il sembla à Jamie que c'était là l'objet de fierté que François voulait montrer à ses deux admiratrices. Ce qui composait ce tableau sympathique, esthétique même, de trois paires de fesses sur un grès presque noir de lustre, inclinées vers une garrigue soulignée du rouge Terre de Sienne des calanques et du bleu de Prusse du ciel infini.

— François, je retourne à la maison : tu reviens avec moi ou tu restes avec Brigitte ?

La brise légère lui rapporta quelques gazouillis mêlés aux rires des jumelles, puis François se leva pour reprendre le chemin de la maison aux côtés de Jamie, la main posée délicatement sur la hanche de sa mère.

Par de petites ruelles tout en ronde bosse et scandées de seuils en grès noir qui délimitaient de longs paliers légèrement pentus, ils rejoignirent le ruban de bitume non loin de la sortie du village, laissèrent de côté l'épicerie de Sonja et Agnès pour remonter vers l'ouest la petite route qui mène chez eux.

Les crocus et les perce-neige progressivement laissaient la place aux jonquilles tandis que la sauge, le romarin et la farigoule répandaient à l'envi les fragrances enivrantes de leurs petites fleurs mauves.

Le décor aussi se peaufinait pour la fête du printemps.

Chapitre XX

Histoire d'eaux

Yves aussi était en ville, si l'on pouvait nommer ainsi la petite bourgade tassée sur le plateau, à quelques centaines de mètres des calanques. La place où siégeait le Flore et sa terrasse très fréquentée se situait de l'autre côté de la petite route, assez proche du centre du bourg et donc de la cafétéria.

La journée avait été aussi colorée et teintée d'espérance que ce jour de printemps.

— Falut, Vyves !
— Falut Victor ! Salut tout le monde ! En forme ?

Pas besoin d'attendre leur réponse : ils l'étaient. La saison probablement.

— On commence par quoi aujourd'hui ?
— Pain.
— Courses.
— Compter, Vyves.

— Ca — Ca — Café !
— T'as raison, Claude. On va d'abord prendre un café pour commencer la journée. Qui va les servir ? Toi, Victor ? Ok.
— S — S — Sucre
— Bien sûr, Claude : tu peux prendre du sucre et tu peux aussi en présenter aux autres.
— Un, deux, trois, quatre… quatre…
— Ah, voilà Victor qui amène les cafés.
— Compter !
— Extra Victor ! Bon, qui va chercher le pain ? Toi, Bernadette, je vois que tu as levé la main d'un demi-centimètre ?
— Ouisshhh.
— Bien ça ; tu te lances ! Mais tu ne sais pas encore bien compter.
— Compter, Vyves, compter !
— Ah, évidemment. Fais attention à tes tasses de café, Victor. Bernadette, tu veux bien aller chercher le pain avec Victor ?
— Ouisshhh.
— Ok, Victor : t'as gagné. Quand vous êtes prêts, vous pouvez y aller. N'oubliez pas de prendre de l'argent et de ramener la note. Tu as bien compris, Victor ?
— Oui, Vyves.
— Il me semble, surtout, que tu faisais le sot. Répète-moi ce que tu dois te rappeler ?
— Compter !
— Tu vois, à faire l'idiot…
— Oui, Vyves.
— Y-ves

— Oui, Vy-ves.
— Bon ! Et toi, Bernadette, tu as retenu ?
— Papier.
— Bien, très bien ! Tu entends, Victor ? Il faut ramener le papier avec le prix et ne pas oublier de prendre de l'argent. Un quel billet ?
— Jaune.
— Bien Alain. Tu as l'air d'aller mieux, aujourd'hui. En forme ?
— Mwouais…
— Tu sais dire combien c'est d'argent, un billet jaune ?
— Dix sous ?
— Oui, dix sous ! Ils auront assez pour acheter le pain pour les sandwiches ?
— Je crois, oui.
— Ok, on verra ça quand ils reviendront. Tu veux aller chercher les légumes ? Tu prends la liste prévue et si tu ne sais pas bien lire, tu regardes les images. Tu es d'accord, Alain ?
— Oui, Yves, mais j'ai un peu peur.
— Tu veux quelqu'un pour t'accompagner ?
— Je veux bien.
— Bon, qui veut aller avec Alain ? Claude ?
— O — O — O — Oui !
— Denis aussi, oui ? Mais tu ne grattes pas dans ton nez devant les gens ; essaie de te contrôler.
— Moi-aussi, je-vou-drais-a-ller-fai-re-les-cour-ses, Yves.
— D'accord, Armand, et Julie, pour mettre une fille dans l'équipe ? Ok, Magdeleine au comptoir et John aux préparations. Ça roule.

Voilà, la journée est mise en place. Dès que le pain sera là, le client pourra être servi. Il va pouvoir comptabiliser les présences du mois dernier et effectuer le paiement des salaires. Il faudra aussi réparer la plaque chauffante pour la soupe. Travailler sur le projet d'installation d'un nouveau chauffe-eau. Et puis, améliorer les idéogrammes de la caisse enregistreuse ; ceux de l'eau plate et de l'eau gazeuse ne sont pas suffisamment discriminants, et donc source de confusions possible pour les travailleurs handicapés.

C'est ce dernier point le plus délicat, mais aussi le plus passionnant. Car ce clavier de caisse enregistreuse est la clé de voûte de son travail. C'est ce qui permet aux non-lecteurs de communiquer avec les clients. Le principe est d'éviter tout passage par l'abstrait puisque c'est cette presque totale impossibilité d'abstraction qui définit le handicap mental. Et c'est l'utilisation de pictogrammes qui rend possible cette continuité dans le concret. Sauf qu'ici, le pictogramme analogique est trop imprécis : comment discriminer une bouteille d'eau plate d'une pétillante ?

— Excusez-moi ; il paraît que c'est à vous que je dois m'adresser.
— Si c'est pour un sandwich, il faudra attendre que le pain arrive de la boulangerie.
— Je ne suis pas venue pour un sandwich mais pour Yves Darbo, le responsable de cette cafétéria.

Du coup, il s'était levé, maladroitement, délaissant ses fiches de présence.

— C'est moi. De quoi s'agit-il ?

— J'ai besoin de vous.
— Euh… oui…

La fille semblait s'amuser de cette situation, mais lui ne se sentait pas trop à l'aise, peut-être intimidé par la plastique plutôt agréable de son interlocutrice.

— Je termine mon compagnonnage avec le professeur Henschel, l'orthophoniste. Je prépare mon chef-d'œuvre : je travaille sur les unités fondamentales de son, les phonèmes, et vous sur les unités fondamentales de sens, les sèmes. Alors, je voulais vous demander si vous seriez d'accord d'être mon superviseur.
— Votre demande est flatteuse, mais pourquoi moi ?
— J'ai lu certains de vos écrits et vos recherches rejoignent mes questionnements sur le langage primal. Vous partez des images et moi des sons. Alors, je me suis dit que… enfin, si vous étiez intéressé…
— Ça m'intéresse au plus haut point. On peut en parler à un autre moment, ce soir, après mon travail ?
— Ça me va. Je vous retrouve où ?
— Le Flore, vous connaissez ? On se retrouve à la terrasse.
— Parfait. Vers dix-sept heures ?
— À ce soir.

Il était seize heures vingt et Yves était déjà là. À attendre une fille plutôt jolie, mais surtout quelqu'un qui avait les mêmes centres d'intérêt que lui. Aujourd'hui, il n'avait pas traîné à la fin de sa journée de travail. Celle-ci s'était écoulée dans la seule perspective de cette rencontre inespérée,

perspective avec une seule ligne de fuite : une jeune fille dont il ne connaissait même pas le prénom.

— Salut, déjà là !

Elle était arrivée dans son dos, tôt elle aussi.

— Tout à l'heure, j'ai oublié de demander votre prénom.
— Amandine Martin. Mais Amandine tout court, c'est plus simple. Et si on se tutoyait ?
— Comme vous… enfin… Ok, on se tutoie. Alors, explique.
— Ah non, c'est toi qui dois m'expliquer.
— Expliquer quoi ?
— Tout ! Tout ce que tu as appris depuis quatre ans dans ce projet de cafétéria. M'expliquer comment tes gars peuvent utiliser une caisse enregistreuse sans savoir lire, sans connaître les chiffres. M'expliquer ce langage non verbal.
— D'accord. Mais tu m'apprends les phonèmes.
— Je ne suis pas bien loin dans mes recherches. J'en suis encore au stade des intuitions. Et j'ai besoin de toi, de ton expérience pour aller plus loin, pour voir si ces intuitions sont fondées.
— J'en suis pas beaucoup plus loin, tu sais. Je suis un peu comme Champollion devant les hiéroglyphes : je suis persuadé qu'il existe des images mentales, mais je sais qu'il n'y a pas que ça. Je pense qu'il est quasi inévitable de devoir également envisager l'existence des concepts, genre d'idéogrammes mentaux, articulant plusieurs images mentales.

Et toi, tu vas pouvoir m'éclairer sur une troisième composante : les sons en tant que véhicules de sens, ce que tu nommes les phonèmes. Ces trois composantes se retrouvent dans les hiéroglyphes ; c'est ce qui a compliqué leur décryptage.

— Waow. C'est encore plus fort que je ne le pensais !

— Un exemple ?

— Ah oui. Mais ça n'empêche pas de boire quelque chose.

— Ça, c'est vrai ! Eau plate ou pétillante ?

— Moi, je serais plutôt vin blanc.

— Moi aussi. L'eau plate ou pétillante, c'est pour l'exemple. Gérard, deux vins blancs ! Si tu m'avais répondu "eau plate", j'aurais pu te poser la question "Comment différencier l'eau plate de l'eau pétillante ?"

— C'est écrit sur la bouteille !

— Tu oublies que tu es handicapée mentale et que tu n'as pas accès à l'abstraction et donc à l'écriture.

— La couleur de l'étiquette !

— Juste ! Mais ces codes de couleur peuvent varier d'une marque à l'autre. Trop de risques, donc : cela va convenir pour une cafétéria, pour deux, pour trois, mais pas pour toutes. Or je cherche un langage universel.

— Tu ne fais pas dans la simplicité !

— Je veux prendre le temps. Je vais d'ailleurs introduire une demande de pension au Conseil du Travail pour me consacrer exclusivement à la recherche.

— Super, s'ils acceptent ! Et l'eau ?

— Pour l'instant, sur la touche de la caisse enregistreuse, en plus de la mention écrite "Eau plate" et du prix, il y

a la couleur bleue pour signaler qu'il s'agit d'une boisson froide, ainsi que le pictogramme : un nuage avec des gouttes d'eau.

Pour l'eau pétillante, le pictogramme diffère un peu, car il mobilise plutôt les sensations : c'est aussi un nuage, mais accompagné de cristaux de neige. J'ai voulu, par là, associer le piquant de l'eau pétillante au piquant du froid. Là, on est plus dans l'idéogramme.

— Pas mal. Et ça marche ?

— Ça foire encore trop souvent. L'ancrage ne me paraît pas suffisamment profond. Alors, pourquoi pas le son ?

— Et la question devient : "Est-ce que l'eau pétillante est liée à un son ?" "Psshht" quand on ouvre la bouteille. Ou alors, on décompose : le bruit de l'eau, "glouglou" par exemple, auquel s'ajoute le bruit de l'eau pétillante. Mais si on y arrive, après il faut pouvoir transcrire cela en image. Ça risque d'être la galère.

— La tâche est rude, bien sûr, mais pas nécessairement impossible. Les hiéroglyphes en sont un exemple.

— Retrouver la matérialité du son, l'onomatopée...

— Voilà, c'est dans cette voie qu'il faut chercher.

— Ensemble ?

Elle avait planté ses yeux, droit dans ceux d'Yves ; des yeux partant d'un vert intense et tendre pour finir dans les tons de brun en passant par un jaune flamboyant.

— Ensemble !

Chapitre XXI

Delenda Carthago

— Maman, maman, maman…

La porte avait claqué, bien plus violemment que le volet de la chambre de François, que Jamie avait récemment ressoudé. Pressentant une tempête dont il savait sa sœur détentrice de la recette exclusive, François s'était enfui, aussi discrètement que prestement, pour se réfugier dans sa chambre. Il abandonnait volontiers la cuisine aux femmes, décrétant cette pièce "zone de turbulences à éviter pour un bon moment".

— C'est ta répétition qui t'a mise dans un tel état ?
— Maman, maman, maman !
— Quoi, maman, maman, maman ?
— Yves !
— Quoi, Yves ? Il travaille, non ? Enfin, il doit avoir fini. Il devrait arriver, à moins qu'il ne se soit arrêté au Flore.
— Justement, je l'ai vu au Flore !

— La belle affaire ; c'est pas la première fois !
— La première fois avec une fille, oui !
— Boh ?!
— Non, pas dans un groupe, pas une copine comme ça. À deux, seuls à une table, l'un en face de l'autre à se regarder béatement !
— Elle est comment ?
— Un peu plus jeune que mon frère, je crois, mais il faut reconnaître qu'elle a de la classe. Le teint mat et cuivré, les cheveux longs et très noirs, grande, plutôt musclée, même trapue…
— Tu es sûre ?
— Euh… oui, je crois en fait…
— Chimpanzée ?
— Ben oui, on dirait. Mais elle a l'air sympa, en plus d'être assez jolie, et ils paraissaient très bien ensemble. Ils semblaient discuter de sujets sérieux, mais avec beaucoup de complicité.
— Qu'est-ce qu'elle fait par ici ? Je me réjouis de la voir.
— Je me demande qui c'est.
— Et moi donc, une Chimpanzée… Et eux deux, tu es sûre que… ?
— Ah ça, tu peux me faire confiance.
— Effectivement, sur ce sujet-là, je t'accorde toute ma confiance !
— Maman !
— Bon, bon, mais quand même, mon fils avec une chimpanzée…
— Oh oh ! Je sens comme un petit fond d'intolérance.
— Tu as raison ; je ne devrais pas. C'est complètement idiot !

— Est-ce que tu ne m'expliquais pas que la richesse de notre culture bonobo réside dans l'approche positive de la différence ?
— Touché ! Je me suis laissé aller.
— Quand l'émotion est trop présente, la peur a le champ libre.
— Ma chère fille, vous avez pertinemment raison ! Il est question de mon fils et, aussitôt, la peur submerge ma raison. Ce que tu viens de dire tient du génie : si nous appliquons cette maxime aux humains, nous devons reconsidérer entièrement notre position à leur sujet. Tu ne peux pas savoir le cadeau que tu viens de me faire !
— C'est si peu de choses !
— Oh, ne t'en étouffe pas dans ta modestie !
— Pas de danger, seule ma raison me guide.
— ...
— Je me sauve dans ma chambre ; je te laisse à tes méditations.
— Si tu vois François, tu me l'envoies.
— Ok.

C'est vrai que c'est puissant ce que Brigitte vient de dire. La peur est d'une force incommensurable. Elle-même, à l'instant, en a été la preuve vivante. Et les chimpanzés aussi, probablement, quand ils martèlent — Delenda Carthago — qu'il faut éradiquer l'Humain. C'est Caton l'Ancien qui redoutait et désapprouvait tellement la richesse de Carthage qu'il terminait chacun de ses discours par cette formule assassine : « Il faut détruire Carthage ». Et finalement, Rome a déclaré la guerre et a rasé sa concurrente.

— Ah, te voilà, toi ! Où te cachais-tu ?

François revenait de sa chambre, un grand sourire narquois sur son panneau d'affichage, sonorisé de gazouillis nettement ironiques.

— Maintenant que tu es sorti de ton repaire, tu viendrais bien m'aider à tailler la haie ; elle a besoin d'un petit rajeunissement.

François sortait déjà les outils de la remise ; bottes, gants, cisailles, tronçonneuse...

— Carrément la tronçonneuse, François ! Tu n'y vas pas un peu fort ?

Elle s'approcha du mur de lauriers qui délimitait le fond du jardin. Derrière, c'était la garrigue épicée, jusqu'aux calanques, et enfin la mer. François s'engouffra dans la haie de larges feuilles luisantes, invitant Jamie à sa suite. Il avait raison : les branches étaient devenues troncs, la haie bosquet. La tronçonneuse ne serait pas superflue et le travail ne serait sûrement pas terminé avant deux ou trois jours.

Ce début de soirée était très doux. On était au cœur du printemps ; les jours s'allongeaient sensiblement. Jamie disposait d'un bon moment pour entamer ce travail, d'autant que Brigitte lui avait repris sa faction pour la préparation du souper. En désherbant autour du potager, l'autre jour, elle avait trouvé des escargots, des petits-gris qu'elle avait récoltés et placés dans une jarre en terre cuite gris et bleu. Le soir venu, le couvercle de la jarre avait été soulevé

et la terrasse envahie de fiers coursiers marquant leur passage de pistes gluantes ! Après avoir dégorgé pendant trois jours, ils s'apprêtaient à terminer leur carrière au four, agrémentés de beurre à l'ail.

Les troncs s'abattaient, dans les hurlements du petit moteur deux-temps. François les évacuait et les empilait en vue de leur débitage. La haie s'étrécissait, libérant un bon mètre de terrain brûlé par l'ombre. À deux, la tâche s'effectuait rapidement. François était tout affairé, conscient de l'importance de son rôle.

Tout à coup, il se mit à gesticuler, les bras écartés, s'interposant presque entre la tronçonneuse et les lauriers. Le jardin, la garrigue, les calanques : tout n'était plus que silence. Seul le vent véhiculait, lointain, le grondement de la mer contre les rochers. Ce même grondement sourd qu'elle avait déjà ressenti avec François et les autres enfants sur la plage. Cette même sensation angoissée dans le soleil déclinant.

Jamie déposa la tronçonneuse, inquiète plus qu'intriguée. François avait retrouvé tout son calme. Il fit deux pas vers sa mère, délicatement, lui prit la main dans un geste rassurant et l'attira sous les lauriers. Au-dessus de leurs têtes, à un entrelacs de trois troncs, dont celui que Jamie venait d'entamer à la tronçonneuse, un nid s'accrochait encore, déjà de guingois.

Aucun signe de vie et toujours ce silence oppressant, scandé par le grondement sourd de la mer, lointaine mais terriblement présente. Grimpée sur une escabelle légèrement vacillante, Jamie aperçut deux petites boules de duvet

frissonnant, deux rejetons, vraisemblablement, de Mr et Mme Merlot, ce couple de merles que l'on apercevait régulièrement de la terrasse. Presque des locataires ! En tout cas, des habitués que l'on apercevait souvent à la pêche aux vers sur la pelouse ou picorer les mies de pain jetées sur la terrasse. C'est Brigitte qui les avait nommés Mr et Mme Merlot.

Le nid donnait de la gîte. Les oisillons étaient tapis dans le fond, tétanisés, la tête enfouie dans le léger duvet qui se mêlait aux matériaux de la construction : brindilles, poils et terre. Jamie n'osait y toucher, craignant que les parents n'y reviennent plus s'occuper de leur progéniture. Mais l'inclinaison rendait la situation vraiment fort précaire.

Elle recentra l'habitacle au creux du trident, symbole du pouvoir de Poséidon aujourd'hui au service de deux jeunes merles, fils d'Hermès le messager ailé de Zeus. Puis, après avoir replacé quelques branches au-dessus du nid en guise de protection contre les intempéries et les prédateurs, ils rassemblèrent les outils et les rangèrent à la remise.

Des effluves de beurre d'ail caracolaient et racolaient.

Chapitre XXII

Les saints de glace

Jamie et François se laissèrent guider par ces effluves ensorcelants qui les menèrent jusqu'à la cuisine. Les autres étaient déjà assis dans la chaude impatience du repas.

— Tout le monde est là ! Alors je sers.

Charles déposa sur la table une grosse marmite en cuivre encore fumante : compote de rhubarbe. C'était la tradition : chaque année, la première rhubarbe du jardin était l'objet d'un rite familial. Charles préparait sa compote de rhubarbe.

Ce rite tombait immanquablement en même temps que les saints de glace, ces trois derniers jours de froid que la religiosité humaine avait liés à son calendrier des saints, dont Mamert, Pancrace et Servais étaient les représentants les plus frigides. Il est vrai que cette croyance peut paraître absconse ; n'empêche que les 11, 12 et 13 mai marquent presque à coup sûr les dernières gelées.

Et cette année n'avait pas dérogé : ce matin, le sol était couvert de givre. Vive Pancrace ! La nature était tout engourdie, stoppée dans son élan de la mi-printemps. Les cigales, transies, étaient muettes. Un pâle soleil déchirait une brume lourde et cotonneuse, rampant sur l'herbe givrée. Sûr que la compote de rhubarbe allait vite estomper ce froid matin.

Une pétarade de tondeuse à gazon vint crever le brouillard. Une tête ronde et joviale garnie d'un casque rouge d'où s'échappaient deux boucles blondes, chevauchant un bolide à deux roues, rouge lui aussi : la factrice motorisée apportait le dernier courrier de la semaine. Une lettre pour Yves. Ses mains hésitèrent : c'était un courrier officiel, le Conseil du Travail.

Une cigale muette passa, déployant ses deux paires d'ailes au-dessus des têtes pour imposer un silence religieux. La pendule au salon tictaquait, hypnotique. L'enveloppe déchira l'éther en accouchant d'un froissement parcheminé. Les yeux d'Yves couraient de gauche à droite. Arrivés en bas, ils remontèrent brusquement et reprirent leur balai. Le visage était opalin, les traits figés.

— Mauvaises nouvelles ?
— Pas vraiment…
— Ben raconte !
— Brigitte, si ton frère ne veut pas en parler…

Le visage d'Yves reprenait quelques couleurs tandis qu'un sourire discret renaissait sur ses lèvres. La table entière était suspendue à ce mystère contenu dans la lettre.

— Tu ne veux pas en parler ?
— 'man, tu es pire que ta fille !
— Je n'ai rien dit, moi. Et puis, tu ne parles pas !
— Laissez-moi respirer !
— C'est le Conseil du Travail ?
— Pas toi, 'pa ! Pas comme les femmes !
— Non, mais... on aimerait savoir.
— Vous êtes tous de gros curieux !

Même François n'en pouvait plus d'attendre, semblait-il : il tapait des mains sur la table.

— Oui, même toi François !

Celui-ci partit d'un éclat de rire qui résonna comme un cri de mouette dans les calanques. Brigitte ne tenait plus en place et tenta de lui chiper la lettre, mais Yves avait anticipé le geste.

— Allez, montre-nous !
— Ok, ok. Voilà : ma demande est acceptée.
— Ta demande... ta pension ?
— Oui, 'man ; c'est accepté.
— Déjà ?
— Oui, 'pa ; j'ai introduit la demande il y a presque trois semaines, puis ils m'ont convoqué huit jours après, et voilà !
— Super !
— Tu l'as dit, sœurette, c'est génial. Je vais annoncer ça à Amandine. À tantôt.
— Tiens donc, à Amandine !

Mais la porte se refermait déjà ; Yves n'avait même pas pris la peine de répliquer à sa sœur.

— Trois semaines qu'il sort avec cette fille et il n'en parle toujours pas : 'man, c'est pas normal !
— Ah, ma fille ; les hommes sont souvent des ours inabordables, surtout lorsqu'ils se réfugient dans leur caverne. Dans ces cas-là, il est beaucoup plus prudent d'attendre qu'ils en sortent par eux-mêmes. N'est-ce pas, mon chéri ?
— Grrmmmpf...
— Qu'est-ce que je te disais ! Tu les laisses revenir, tout doux comme des agneaux bêlant leur mère. Tu les valorises pour leur force de caractère et tu te montres reconnaissante. Après, tu en fais ce que tu veux !
— C'est vrai, 'pa ?
— Bwophhhh...
— Il faut les dégrossir, les sculpter en les sortant de la gangue de pierre brute, sinon parfois ils restent pierre, avec laquelle on bâtit les murs.

Voyant la tournure prise par la discussion, Charles préféra se détacher de l'orbite de Vénus pour rejoindre celle de Mars, dans la quiétude du labo photo.

— J'ai quelques clichés à retoucher ; à tout à l'heure.
— À ce soir mon chéri !
— Salut, 'pa. Mais pourquoi il ne dit rien, Yves ? Si c'était moi, tout le village serait au courant !
— Oui, mais il s'agit de ton frère. Et il ne déroge pas à la règle masculine : c'est un tendre qui veut se montrer

fort. Il me semble que sa vie traverse des bouleversements profonds ; il se pourrait que cela le déstabilise. Ce qui expliquerait sa tendance à s'isoler pour se protéger. Regarde ton père : au labo ! C'est un véritable refuge pour lui.

— Moi, quand c'est comme ça, j'ai besoin d'en parler.

— Les hommes, eux, ont besoin de penser. Enfin, c'est ce qu'ils croient !

Moqueur, un gazouillis soliloquant s'éloigna de la cuisine pour se perdre dans le jardin. Les deux femmes n'y prêtèrent guère attention, habituées à la gouaille de moins en moins dissimulée de François.

Chapitre XXIII

Ã

Costaud, le fiston ! Le voilà pensionné, à vingt ans… Et c'est le Conseil du Travail qui a donné son aval ; une première ! D'un côté, ça rend un peu jaloux ; mais le rôle d'Yves n'en devient pas moins important. Le voilà dépositaire d'un projet de recherche, d'un devoir moral de passage d'informations, d'enrichissement de la culture Bonobo.

Il a eu du cran ; d'un coup arrêter son métier pour aller plus loin, passer à autre chose ou plutôt une autre manière d'envisager les choses. Il suit son idée. Pas un plan de carrière, un cheminement autant spirituel que social. Costaud.

Et lui, Charles, où en est-il ? Lui aussi pourrait demander sa pension. Il pourrait enseigner la photo. Quarante-deux ans, c'est pas excessivement précoce ; il pourrait y aller progressivement, graduellement. Et puis, son fils a bien eu sa pension à vingt ans ! Enseigner la photo : il faudra qu'il en parle à Jamie pour voir ce qu'elle en pense.

Expliquer le cadrage et le nombre d'or, le réglage de la luminosité avec le couple dialectique vitesse/diaphragme, la profondeur de champ et les focales, et puis le travail en labo. Mais cette technique intéresse-t-elle encore les jeunes ? Le numérique est en plein essor, mais lui ne s'y est pas encore frotté. S'il diminue son temps de travail, il pourra s'y mettre. Il dispose déjà d'un bon ordinateur, il ne lui manque qu'un scanner à négatifs ou un appareil numérique. Voilà un bon plan !

Le voilà tout guilleret. Les images suspendues aux cordes à linge semblent plus lumineuses. Le sable rejette la chaleur du soleil qui dessine d'un noir profond l'ombre des pins parasols. Charles entend le bruit des vagues, les cris des goélands ; il sent sur sa peau les caresses du vent chargé d'embruns. Sa photo vit, s'illumine de l'intérieur. Ah que ce serait bon de partager ces sensations, les faire ressentir à d'autres !

C'est décidé : demain, il se numérise. Ensuite, il contacte le Conseil pour demander de réduire son temps de travail et se proposer pour encadrer des étudiants. Ça va lui aérer la vie professionnelle, ramener du sang neuf.

C'est quand même efficace ce système : confier l'enseignement des jeunes aux anciens ! On brasse le sang neuf et l'expérience dans une dynamique conciliant tout autant le changement que la tradition. Chez les Bonobos, on appelle cela la Continuité. C'est un concept aussi important que celui de l'attrait de la différence.

C'est Van Vogt qui parle très bien de cela dans son Traité de Sémantique Générale. Le monde humain s'est construit autour de la logique bivalente d'Aristote : on est ou on n'est pas, c'est blanc ou noir. La logique Bonobo, non-aristotélicienne (Ã), est polyvalente, multiordinale. Elle se méfie des idées préconçues, des dogmes, des préjugés, des étiquettes, des mots. La réalité est tellement complexe que le langage est souvent trop cadré, trop pauvre, intemporel ou incomplet pour la décrire avec fidélité.

C'est cette logique Ã qui permet d'éviter le manichéisme opposant progressisme et conservatisme. La Continuité n'est pas dans un de ces deux pôles, mais dans l'adaptation au réel qui mobilise autant changement que tradition. Ainsi, les mentalités s'adaptent, évoluent, mais avec elles les paramètres plus matériels comme le "numerus clausus" : le nombre de Compagnons dépend du nombre de Mentors en exercice.

Pourquoi cette digression philosophique ? Comme le dit bien Van Vogt, la Sémantique Générale traite des rapports du système nerveux humain et du monde extérieur. Or c'est ce que fait la photographie : transformer le monde extérieur en images pour les présenter au cerveau humain. Pourquoi avoir tant tardé avant de penser à cela ? Décidément, il semble que ce soit le fils qui influence le père ! Car c'est bien d'images mentales dont parle Yves.

Beaucoup de gens pensent que la photo est un morceau de réel capté par l'appareil : eh bien lui, Charles, va montrer qu'il n'en est rien !

Un bruit de vaisselle sortit Charles de ses divagations sémantiques. François dressait la table. Le souper... C'était son tour de préparer le souper ! François est trop tôt ! Non, c'est lui qui est dramatiquement en retard !

— Salut François, salut 'pa.
— Bonsoir Yves. Quoi de neuf ?
— François peut rajouter un couvert !
— Un invité ?
— Une...
— Amandine ?
— Ouais ! Je lui ai proposé de vous la présenter et elle a accepté. Elle était même contente !
— Très bien !
— Qu'est-ce que tu nous as fait de bon ?
— Euh...
— Super ! Comme ça, cela ne paraîtra pas trop officiel. T'es vraiment génial !

Malgré le petit soupçon d'ironie, Charles ne put s'empêcher un mouvement de fierté. Il faisait fort confiance à son inconscient ! Mais là, son inconscient le prenait légèrement au dépourvu. Vite, une idée. Les femmes vont bientôt revenir et avec des renforts, en plus !

Razzia éclair sur le congélateur ! Du vite-fait-bien-fait, voilà ce qu'il faut. Des coquillages... Il y a du vin blanc, de l'ail, du persil, de l'estragon et de la crème... impeccable : "Coquilles de Vénus sauce Palavas". Des filets de flétan... Avec de l'aïoli, de la mayonnaise, encore de la crème et du safran... "Filets de flétan sauce bourride".

Chapitre XXIV

Un ver ?

Un jeune merle, deux jeunes merles… Ils rebondissent encore maladroitement derrière Mr Merlot qui picore la pelouse pour montrer l'exemple à ses rejetons. François les observe, soulagé. Les jeunes émettent des sifflements mal assurés ; François gazouille de concert. De la salle de séjour, des bruits lui parviennent : sa mère. Vite la prévenir !

Les femmes étaient arrivées, toutes en même temps. Elles avaient eu le temps de faire connaissance en descendant la petite route qui mène à la maison, Amandine à vélo, Jamie et Brigitte à pied.

François gesticule et babille, encerclant, assiégeant les nouvelles arrivées. Il sautille, agite les coudes, piaille, chantonne, dodeline de la tête…

— Papa aurait préparé des oiseaux sans tête ?
— Brigitte a une manière bien à elle de décoder le non-verbal de son frère.
— Oui, mais ça marche : souviens-toi du lapin volant !

— À mon avis, François parle d'oiseau, de plusieurs oiseaux, même. Ils chantent, ou sifflent, plutôt, et picorent, peut-être des graines.

François vint assiéger Amandine comme pour l'encourager. Son attitude était une invitation à le suivre. Il tendit la main vers cette inconnue qui peu ou prou semblait le comprendre ; elle y déposa la sienne. Il emmena tout son monde vers le jardin, d'abord précipitamment, pour ralentir en arrivant sur la terrasse. Au fond du jardin, Mr Merlot continuait l'écolage de ses deux rejetons. Tous trois sautillaient et picoraient la pelouse.

— Les jeunes merles ; ils ont survécu !
— Tu peux traduire, 'man ?
— Quand nous avons commencé à tailler la haie, avec François, nous avons dû arrêter à cause d'un nid occupé par deux jeunes merles. C'est lui qui m'a arrêtée dans mon élan ; j'avais commencé à tronçonner une des trois branches supportant le nid et celui-ci penchait dangereusement. Nous l'avions prudemment redressé et camouflé à nouveau avec quelques branches pour le protéger de la pluie, mais aussi des prédateurs.
— Puis nous les avons laissés, de crainte d'effrayer les parents. Depuis, il y a eu du vent, du froid, de la pluie. J'ai eu peur qu'ils n'aient pas survécu ; cela me soulage de les voir ainsi, en bonne santé. Ils ont l'air encore tout patauds.

François riait tout en bonheur au récit de ces aventures dont il était un peu le héros. Mais aussi tout à la joie de

rencontrer quelqu'un qui semblait pouvoir nouer avec lui une communication plus compréhensible : Amandine semblait comprendre son babillage, ce qui intriguait fort Brigitte, presque jalouse.

— Amandine, il faudra que tu m'expliques comment tu fais pour comprendre mon frère dès la première rencontre !
— Comme je l'ai dit sur le chemin pour arriver ici, j'étudie les unités fondamentales de son, les phonèmes. C'est du langage non structuré, de la communication à l'état brut. Cela véhicule surtout les émotions, mais probablement aussi du sens basique ; c'est ce que j'essaie de décoder. C'est en utilisant ces principes que j'arrive un peu à décoder le langage de François. Car c'est un langage, mais non verbal.
— Et pourquoi il ne parle pas, mon frère ?
— Soit une lésion au niveau du cerveau l'empêche de structurer son langage, soit un blocage empêche cette structuration.
— Mon fils pourrait avoir un blocage ?
— Oui, c'est possible. Le blocage peut survenir suite à une dissonance cognitive importante, un dilemme ingérable qui entraîne la démission.
— Cela pourrait être réversible ?
— Peut-être, mais j'ai bien peur que cela dépasse mes compétences.
— Salut les filles ! Déjà fait connaissance ?
— Avant d'arriver à la maison ; heureusement que tu avais prévenu ta sœur qui m'en a avertie ! C'est une présentation un peu improvisée.

— Tracasse pas, 'man, j'aime pas trop le protocole ! Et papa est bien dans le ton : il me semble qu'il avait oublié de préparer le souper.

Charles quitta sa cuisine pour saluer tout ce petit monde discourant sur la terrasse.

— Le souper est prêt : on peut servir à moins que vous ne désiriez un apéro.
— Voyons, très cher, ça s'impose ! La venue d'Amandine mérite bien un apéro.
— J'ai un Tokay au frais. Ça vous va ?

François courut chercher les verres tandis que Brigitte amenait des amuse-gueules. On prit donc un verre sur la terrasse pour l'apéro ; la famille Merlot prenait un ver sur la pelouse.

Chapitre XXV

Rideau

— Eh bien, mon chéri, c'était très bon !
— Oui, j'ai beaucoup aimé.
— Merci Amandine. Vraiment, ça t'a plu ?
— Vraiment, d'autant que, chez nous, on n'est pas trop poisson. Notre gastronomie est plus attirée par la viande. Mais j'aime un peu de tout et je suis très curieuse. J'adore goûter de nouveaux plats.
— Attention, tu rentres sur le terrain de discussion préféré de ma mère ; on risque de ne plus pouvoir l'arrêter de pérorer !
— Amandine, il faut que je vous dise : Yves est un chameau. Mais vous le savez sûrement déjà !
— Jusqu'ici, je l'ai trouvé très prévenant, très attentif ; parfois un brin bourru, peut-être... Il m'a un peu parlé de vos activités : vous participez à ce Grand Conseil qui va bientôt avoir lieu ?
— En qualité d'anthropologue. Je prépare une allocution sur la culture humaine à cette occasion. Cela promet

d'être chaud. Les représentants de votre ligue campent sur des positions plutôt fermes.

— C'est vrai, mais en même temps, la situation devient préoccupante. Vous pensez qu'il peut exister encore un espoir ?

— Je n'ai pas encore pu répondre à cette question, mais il est indéniable, comme tu l'as dit, que la situation est grave. Tu connais bien le sujet ?

— J'ai eu cours avec Antoine Bakura : son analyse est très pertinente, mais je l'ai trouvé extrêmement rigide. Il me semble que lui aussi participe à ce Grand Conseil.

— Oui, c'est lui que je redoute plus que tout autre. Je dirais qu'il est psychorigide et virulent. Ses harangues fouettent l'atmosphère sans jamais transiger. Je ne peux envisager d'accord avec lui, même s'il a en partie raison, du moins sur le fond.

— Je te l'avais dit, Amandine ; il va falloir trouver un sujet de diversion !

— Et si on parlait de toi ? Votre fils a réussi à bien mener sa barque ; à vingt ans, il a mis en place un projet novateur, publié quelques ouvrages sur le sujet et s'est dégagé la possibilité de se consacrer entièrement à la recherche et à l'enseignement.

— Et trouvé une compagne aussi charmante qu'intelligente !

— J'ai moins de mérite que vous pour votre souper !

— Et qui sait parler : Yves, prends-en bien soin, et toi, Brigitte, prends-en de la graine.

— Oh moi tu sais, 'man, la perfection m'a toujours effrayée.

— Je te rassure de suite, Brigitte, je suis loin d'être parfaite comme tes parents le laissent entendre. Ils forcent un peu le portrait. J'ai une réputation d'emmerdeuse, d'entêtée.
— C'est ce qui m'a plu chez toi : ton aplomb et ta détermination.
— Voilà mon frère en plein romantisme !
— C'est un grand romantique, derrière l'image d'ours qu'il affiche parfois.
— Bien observé ! Je vois qu'elle te connaît déjà bien. Mais dis-moi, qui va te remplacer à la cafet ?
— Bonne question, 'man ! Je me la posais aussi cette question, et puis la réponse m'est apparue il y a trois semaines.
— Amandine ?
— Eh oui ! Quand je lui en ai parlé, elle a été fort intéressée : elle pourra ainsi continuer ses recherches sur les phonèmes. Je l'initierai pendant un certain temps, en même temps que je superviserai son chef-d'œuvre.
— Et cela ne t'effraie pas trop, Amandine ?
— Le travail en lui-même, non ; le handicap mental non plus. J'ai plus d'appréhension de travailler dans un milieu Bonobo : ce n'est pas fréquent.
— L'inverse non plus !
— Non, 'man, mais cela va changer ; et tu y seras sûrement pour beaucoup. Tu ne penses pas qu'il est temps que les mentalités évoluent, des deux côtés ?
— Des trois !
— Alors, j'ai accepté la proposition de votre fils, presque par défi.

La soirée était agréablement tiède. Mr Merlot saluait l'arrivée du crépuscule, en écho à ses congénères, tandis que les cigales crécellaient furieusement dans la garrigue. Au loin, un crapaud appelait sa promise, obstinément.

La conversation se poursuivit sur la terrasse ; de là, on assistait au fabuleux spectacle de l'incendie des calanques. Le ciel était dégagé, les étoiles s'allumaient.

Le décor était planté, les acteurs étaient en place. Dès les trois coups, le spectacle pouvait commencer.

Rideau.

Acte 3

Chapitre XXVI

Vivre

Être

Exister

Vivre

Chapitre XXVII

Papillon d'hiver

Il fait gris dehors ce matin. Encore un matin qui n'invite pas au réveil dynamique. Encore un matin gris digne d'une fin de novembre avec sa froideur humide qui transperce les murs de briques rouges. Encore un matin du seul ton gris, monotone, sans violon, tout en langueurs.

Une tache orange attire mon regard à la fenêtre. Tiens, un gars qui balaie les feuilles mortes bas des trottoirs ; cela devient rare ! Puis un mouvement, plus proche, périphérique. Sans conviction je détourne le regard, sûre de m'être trompée. Et pourtant, un papillon frétille et s'acharne contre la vitre, attiré par la lumière extérieure.

T'es pas né au bon moment ; t'es tout chétif, mal adapté aux rigueurs humides de cette fin novembre. T'es le seul papillon vivant, à cette époque. Et tu t'entêtes, tu revendiques !

D'où viens-tu ? Comment… ? Et puis, après tout, à quoi bon savoir ? Comprendre ne changerait rien à ta vie !

J'approche ma main, mais tu ne veux pas te laisser attraper. Tu frétilles encore plus au risque de t'épuiser dangereusement. Si au moins tu me disais ce que tu veux !

Alors, j'ouvre la fenêtre et je te guide vers la lumière du jour. Sur le montant de cette fenêtre ouverte vers le monde, tu te poses. Tu ouvres les ailes et le vent fait trembler ton duvet. D'un côté, la chaleur douillette de cet univers clos et vide de la chambre. De l'autre, le monde vaste, froid et humide. Je ne peux rien faire d'autre que de garder cette fenêtre ouverte et d'attendre.

J'avance la main et je touche le velours d'une aile. Tu fermes et ouvres les ailes à plusieurs reprises ; je retiens mon souffle. Et puis c'est l'envol et le départ vers l'infini de la rue. Je te suis des yeux jusqu'à te perdre dans un tourbillon de feuilles mortes.

Au moment où j'écris, tu es peut-être déjà mort. J'ai rien fait d'autre que de t'ouvrir la fenêtre, t'ouvrir le choix. Tu pouvais rester au chaud, t'es parti vers le froid. Ma gorge est serrée ; je te plains et t'admire, petit papillon d'hiver.

Qui sait ; à bientôt ?

Chapitre XXVIII

Naître

Peur

Froid

Lumière

Faim

Sortir

Partir

Crier

Chapitre XXIX

Nimbes

Une absence réveilla Jamie. La nuit était sans lune, noire. Un épais brouillard aplatissait les rares ombres et encotonnait les sons épars, incongrus : même les merles se taisaient.

Seul, un papillon traversa les brumes qui nimbaient ses sens. Un papillon… en novembre… Jamie se dirigea vers la fenêtre, l'entrouvrit, laissant pénétrer une bouffée de brume froide et humide.

Le malaise s'amplifiait, toujours anonyme mais insidieux, glauque. Elle tendait la main vers le duvet d'une aile, retenant son souffle…

Chapitre XXX

Moi

Tristesse

Chagrin

Solitude

Pleurer

Merle chanter

Moi écouter

Bébé merle sauter manger siffler

Moi manger pain chocolat bon

M'asseoir manger reposer

Moi boire eau

Moi marcher ruisseau boire

Bébés merles nid cassé partir

Chapitre XXXI

Pain et chocolat

Le papillon était parti ; Jamie effondrée, en pleurs.

Douleur, peur, incompréhension, sanglots, cris… Pas de révolte, pas de fuite, seulement l'inhibition. Jamie était paralysée, tétanisée par l'ampleur du désarroi.

— Qu'est-ce qui…
— François n'est plus là…
— Comment…
— Il est parti en laissant son Pinpin sur son oreiller, comme un message.

Charles ne pouvait trouver les mots, ceux qui apaisent, qui réconfortent. Lui-même était secoué par ce qui arrivait. Il s'accroupit aux côtés de Jamie et lui passa un bras autour des épaules.

— Mon bébé !

Yves et Brigitte étaient arrivés sur ces entrefaites ; Charles les mit au courant.

— Je vais chercher Amandine : on va commencer les recherches.
— Moi je monte au village pour ramener du monde.
— Ils ont raison, nos enfants : il faut garder son calme et essayer de comprendre ce qui s'est passé.
— Mais il est si…
— Si différent, oui ; mais pas dépourvu de ressources !
— J'ai peur pour François, je me sens impuissante.
— Je comprends ta douleur ; mais je ne pense pas que ce soit si grave. François est parti, mais il a laissé un message. On va essayer de comprendre ce qu'il nous dit et on va le retrouver. Il faut garder confiance.

Ils commencèrent à inspecter la chambre, la maison. François n'était pas parti les mains vides. Il avait pris un sac à dos de son frère, une couverture de sa sœur. Une boîte d'allumettes sur la cheminée, un canif de son père, une gourde. Des vêtements chauds et des grosses chaussures. Et puis du pain et du chocolat !

Du chocolat ! Jamie éclata de rire tout en pleurant.

— Ça, c'est bon signe ! Toi qui es sa mère, tu sais qu'il ne pourrait rien envisager sans son chocolat.
— C'est vrai. Merci Charles. Merci de ta compréhension !

Des gens arrivaient par petites grappes : Yves avec Amandine et son frère, Brigitte avec Agnès et Sonja accompagnées d'autres jeunes de leur âge, des travailleurs sociaux ren-

contrés au Flore, des travailleurs de la cafet, des connaissances de Charles et Jamie. Une trentaine de personnes discutaient de l'affaire sur le pas de la porte.

C'est Charles qui prit la tête des opérations. Il forma trois équipes sous la direction respective de Brigitte, Yves et Amandine. Lui et Jamie centraliseraient les recherches.

On privilégia trois pistes, trois premières hypothèses : le village, la plage et les calanques. Les trois équipes se mirent en route et le silence revint sur la propriété.

Chapitre XXXII

Je

Le nid cassé, les bébés merles : je pars.

Regarder, sentir, toucher, écouter : je voyage.

L'eau, le soleil : c'est beau.

Le lac, la cascade, le soleil : je pense maman.

Maman, papa, Brigitte, Yves, Amandine : je suis triste.

Marcher, grimper, voyager : je suis fatigué.

Le soleil est parti : je me couche.

Le noir : j'ai peur.

Je suis seul : je pense papa, maman.

J'ai sommeil : je dors.

Les bébés merles chantent : je ferme les yeux.

Chapitre XXXIII

Trait d'union

Les trois équipes étaient rentrées : pas la moindre trace de François. Tout le monde affichait un air découragé.

— Moi, je vois un côté positif à cette journée : François se débrouille très bien pour passer inaperçu malgré la trentaine de personnes parties à sa recherche !
— C'est vrai, Amandine, je ne voyais pas mon fils capable d'une telle aventure. J'ai peut-être été trop maternante, trop protectrice.
— Et si c'était cela son message : un besoin d'indépendance ? L'autre soir, lorsque je suis venue souper, il semblait rayonner de bonheur ; il ne s'agit donc pas d'une crise majeure, désespérée.
— C'est vrai : il bondissait de joie à voir les jeunes merles qui avaient survécu et prenaient leur envol. Il était venu me prendre par la main pour me le montrer : il m'avait étonnée !
— T'as raison, 'man : il babillait sans arrêt en regardant Amandine. Moi aussi, j'avais été étonnée. À mon

avis, il avait envie de rentrer en contact, alors qu'avant, il était plutôt méfiant envers les gens qu'il ne connaissait pas.

— Vous avez raison, mon frère a changé ces derniers temps et nous n'y avons pas été attentifs, moi un des premiers. Nous sommes sûrement passés à côté de quelque chose d'important. Pas de quoi être fiers, surtout de la part d'un travailleur social !

— Cela signifie qu'il faut remettre les compteurs à zéro. Demain, on recommence tout. En attendant, je vous propose de reprendre des forces avant d'aller se coucher. Il y a des spaghetti pour tout le monde !

Tout ce petit monde commençait à se souder autour d'un même objectif, d'un même personnage. François était devenu l'élément central des préoccupations et des discussions : c'était lui le trait d'union entre tous ces gens.

Timidement s'installait comme un esprit de fête autour des grandes tables dressées sur la terrasse. Agnès et Sonja vaquaient au service tandis qu'une équipe de la cafet préparait les assiettes.

On avait même débouché quelques bouteilles de vin, histoire de remonter le moral des troupes. L'ambiance était bon enfant et on ne traîna pas avant de rentrer chez soi pour reconstituer ses forces en vue du lendemain.

Amandine fut invitée à dormir à la maison, ce qu'elle accepta volontiers, car elle habitait assez loin. Elle prit la chambre de François ; avant de s'endormir, elle inspecta ce lieu d'intimité dont elle essaya de s'imprégner.

Elle s'envola vers le territoire bleu, le ciel des songes. Deux jeunes merles prenaient leur envol, désertant le nid devenu trop petit pour eux. Elle voulut les suivre, nageant dans l'écume laiteuse des étoiles, mais les jeunes volatiles, quoiqu'encore patauds, se déplaçaient trop vite pour elle. La porte se referma derrière eux, lui bloquant le passage vers le deuxième ciel.

Chapitre XXXIV

Voyage voyage

Le soleil se lève : c'est beau, mais je suis triste.

Il fait bon : je mets des vêtements légers.

J'ai soif : je remplis ma gourde.

Je veux voyager : je repars.

J'ai faim : je mange du pain en marchant.

Il fait beau : je suis content.

Je suis seul : j'ai envie de rencontrer des gens.

Le soleil est très chaud : je mets un tissu humide sur ma tête.

J'aperçois la mer : je m'assieds pour regarder.

J'ai soif : je bois un peu d'eau.

J'ai envie de sentir bon : je cueille de la lavande.

J'ai faim : je cueille un abricot.

Chapitre XXXV

Empathie

Le nid vacillait de plus en plus. Les deux jeunes merles s'égosillaient à n'en plus finir. Les parents s'affairaient aux alentours, reprenant et amplifiant encore les cris de leur progéniture, impuissants.

Un des deux naufragés montrait des velléités à prendre son envol. En était-il déjà capable ? L'enjeu était de taille, car il s'agissait tout simplement de la survie. S'il tentait de s'envoler trop tôt, il mourait. S'il attendait trop, le nid risquait de tomber et il mourait. L'instinct de survie le poussait à l'action.

L'autre ne bougeait, plus de crainte de faire tomber le nid. Le dilemme le mettait dans une position paradoxale. Mais plutôt que de l'inciter à l'action, cette dissonance le paralysait au fond du nid.

Amandine s'éveilla en sursaut ; la lueur argentée de l'aube dégoulinait de la lucarne. La chambre de François. Les merles qui sifflent pour saluer l'arrivée du jour nouveau.

François, les merles. La discussion du dernier soir lui revenait en tête. « Nous sommes passés à côté de quelque chose d'important » — « Il avait envie de rentrer en contact » — « Il était venu me prendre la main pour me montrer les jeunes merles » — « un message d'indépendance » avait-elle déclaré elle-même.

La clé était sûrement là. Et cette clé allait peut-être leur ouvrir la porte qui s'était refermée à son nez, hier soir, dans son rêve où elle volait à la suite des jeunes merles.

Amandine descendit les escaliers à la volée. Dans son élan, elle faillit renverser Jamie qui se dirigeait vers la cuisine.

— J'ai préparé du café : je t'en sers une tasse ?
— Volontiers.

Amandine ne buvait jamais de café le matin, parfois un petit serré après un bon repas. Mais cette odeur chaude l'enivrait, et le besoin de rentrer en empathie.

— Je voulais justement vous parler.
— C'est gentil. Nous sommes les premières levées : c'est beau une maison qui dort, mais c'est parfois triste.
— Vous pensez à François ?
— Mes pensées ne le quittent pas.
— Moi aussi j'ai pensé à lui, à ce qui s'est dit hier soir. Les merles qui ont pris leur envol, ce besoin de contact : il est venu vous chercher par la main pour vous montrer…

— Oui, pas pour dire ; comme s'il communiquait par son seul cerveau droit, par les perceptions plutôt que par le langage abstrait.
— Vous pensez qu'il pourrait craindre ce langage abstrait ?
— C'est possible... comme si il m'incitait à l'approcher différemment... comme si... attends... Mais oui ! Un jour, nous redescendions du village vers la maison... Voilà ! Voilà à côté de quoi je suis passée ! J'avais pressenti des mots : « Vois-moi, sens-moi, touche-moi, entends-moi ».
— C'est étonnant, ça ! Et il n'avait rien dit ?
— Non, d'ailleurs le bruit de la cascade aurait couvert ses paroles.
— Une cascade ?
— Pas loin d'ici, en remontant vers la montagne... Oui ! C'est là qu'il faut aller voir... Évidemment ! Il se promenait les bras en croix, comme une antenne qui captait les rayons du soleil couchant. Il avait marché droit vers le soleil jusqu'à cette cascade qui reflétait les lueurs pourpres comme dans un kaléidoscope. Les traits de lumière ricochaient entre les brumes de la cataracte et la couche de glace qui tapissait encore les rochers. C'était féerique !
— Vous avez raison : il faut absolument aller voir là-bas.

Chapitre XXXVI

Savoir

La cascade, le soleil qui jouait entre l'eau et la glace, glissant sur ce petit lac enchâssé dans son écrin montagneux.

Crépuscule d'un jour mourant, d'une vie naissante. C'est le soleil qui guide mes pas, qui rythme ma vie.

Je remonte mes souvenirs, rembobine le ruban de cellulose de ma vie.

Les émotions déferlent sur ma vie, en marche arrière. La tendresse de ma mère quand je l'avais tenue par la hanche. La complicité de mon père quand je riais de son moteur en panne de piles. Les taquineries d'une sœur ou d'un frère. Tout le bonheur, tout l'amour d'une famille.

Je dois retrouver la source de vie. On m'y appelle. Je ne sais pas qui et j'ai peur.

Aujourd'hui, j'écouterai cet appel. Je ne peux plus rester caché dans ce nid qui m'a tant protégé du monde, mais qui m'a tenu à son écart.

Il faut que je sache.

Chapitre XXXVII

Cantique des quantiques

— Oui, il va arriver.
— Dès que ton frère est là, nous pouvons partir vers le lac. Rappelle-moi son prénom ?
— Isaac. Il a dix-sept ans et étudie la physique.
— Tes parents peuvent être fiers de ton frère et toi, Amandine !
— Surtout d'Isaac. C'est un vrai intellectuel ; d'ailleurs, il faut l'être pour être l'élève de Planck.
— Puisque j'ai encore un peu de temps, je vais aller prendre mon appareil photo ; ça peut servir.

Tout le monde était prêt pour la deuxième journée de recherches. Le moral en hausse depuis les nouveaux éléments amenés par Jamie.

— Isaac va arriver, tu es prêt ?
— ...
— Charles ?
— Jamie...

— Qu'as-tu ? Une mauvaise nouvelle ?
— Le vigipasse…
— Quoi, le vigipasse ?

Tout le monde s'était tu, soupçonnant quelque chose de grave, mais ne comprenant rien à la situation. Le mur de silence ne fut interrompu que par le claquement de la porte : Isaac était arrivé.

— Je ne trouve plus le vigipasse.
— Tu as dû oublier où tu l'as déposé !
— Non, je l'avais mis avec mon matériel photo, dans l'armoire qui ferme avec le code. Ce n'est pas possible.
— C'est quoi cette histoire de vigipasse ? En quoi est-ce si important ?
— C'est TRÈS important, Brigitte. C'est ce qui permet de communiquer avec le monde des humains. Nous ne t'en avons encore jamais parlé parce que c'est très compliqué et que ni ton père ni moi ne connaissons tout en détail. En résumé, mon statut d'anthropologue m'autorise à pouvoir aller observer ce monde ; de même que ton père a pu bénéficier de ce privilège pour certains reportages photo.
— Vous bénéficiez d'un vigipasse ? C'est rare !
— Oui Isaac, mais je crains fort que quelqu'un…
— Maman, je ne comprends rien à cette histoire !
— Je te l'ai dit, c'est très compliqué.
— Je peux essayer de vous expliquer, si vous voulez. J'ai étudié cela avec Planck, mon mentor.
— En effet, ta sœur me l'a dit tout à l'heure.

— Ben voilà : pour comprendre un peu le phénomène, il faut partir du début. Lors de la formation de la Terre, les particules élémentaires en liberté dans l'espace se sont agencées. Ces particules se définissent de trois manières : par des propriétés relatives que sont la position et l'énergie, par des propriétés externes que sont la masse et le spin, enfin par les propriétés internes que sont la charge, la saveur et la couleur.

Les propriétés internes définissent les interactions, faibles ou fortes, qui vont relier les particules entre elles. De même qu'au niveau macro où les corps célestes se déplacent autour d'autres, au niveau micro certaines particules se meuvent autour d'autres.

Les propriétés externes décrivent d'une part l'aspect matière par la masse, et d'autre part l'aspect ondulatoire de la particule. Car toutes ces particules sont perpétuellement en mouvement. Non seulement elles possèdent leur propre trajectoire, mais, en plus, elles tournent toutes sur elles-mêmes, comme les corps célestes. La trajectoire combinée à la rotation propre d'une particule détermine son aspect ondulatoire.

Pour décrire l'aspect rotation de la particule, on a déterminé le nombre Spin. On peut simplifier en disant qu'il existe des systèmes de Spin entier qui se caractérisent par les nombres –1 ou +1, et les systèmes de Spin ½ caractérisés par les nombres –½ et +½. Ces systèmes sont appelés "Bosons" pour les Spins entiers et "Fermions" pour les Spins ½.

— C'est plus que compliqué, cette histoire ! Et où va nous mener toute cette théorie ?

— Tu vas voir, Brigitte, c'est fabuleux ! Car un système est à prédominance soit bosonique, soit fermionique. Or, la combinaison de ces deux systèmes, correspondant respectivement à des nombres Spin entiers et Spin ½, n'a pas de sens physique. On ne peut les superposer. On dit que les deux espaces de ces états sont incohérents.

La Terre s'est formée par l'agencement de ces particules élémentaires : selon leurs propriétés relatives, internes mais aussi externes. Bosons et fermions en présence n'ont ainsi pas pu se constituer en systèmes cohérents et se superposer, malgré la cohabitation.

Il en est résulté deux systèmes cohabitants, liés, entrelacés mais non superposés, distincts. Une Terre et sa jumelle, non pas opposée, mais dans une autre dimension, de Spin opposé. C'est ainsi que deux mondes très semblables cohabitent, mais sans intersection.

Ces deux mondes ont évolué, parallèlement et de manière fort similaire. Jusqu'à l'apparition de la vie dite intelligente.

— C'est nous ça ?

— Pas seulement. Le monde issu du système fermionique a évolué selon les caractéristiques de leurs particules. Les fermions ayant des comportements individualistes, le système s'est orienté vers l'individualisme et a fait émerger l'être humain aux comportements individualistes bien connus : l'angoisse de la différence.

Le système bosonique a débouché sur l'émergence des Bonobos et des Chimpanzés aux comportements grégaristes, à l'instar des particules à la base du système,

les bosons. Pour nous, comme pour vous, la différence est une richesse.

— Deux mondes apposés, deux cultures opposées.

— Exactement. Deux mondes collés mais distincts. Distincts, en général... Car dans certaines circonstances particulières, ces systèmes à prédominance bosonique ou fermionique peuvent inverser leur tendance.

— Ah bon ?

— La Terre et sa jumelle sont protégées par un champ électromagnétique qui retient, comme dans un filet, les particules de matière et antimatière dégagées par les photons de la lumière solaire en rentrant dans l'atmosphère. Mais ce bouclier présente parfois des failles et laisse passer de petites quantités de ces particules de matière et antimatière.

Petites quantités qui restent sans effet. Sauf si, par un champ électromagnétique polarisé, on sépare la matière de l'antimatière. Alors, ces particules interfèrent dans la prédominance bosonique ou fermionique jusqu'à l'inverser : le système bascule alors d'un espace à l'autre.

C'est là que nous, bonobos et chimpanzés, avons un avantage sur les humains : nous avons réussi à observer de plus près la mécanique des particules. Les humains, eux, ont perdu trop de temps en spéculations théoriques, en tentant de réunir les deux théories quantique et relativiste. Nous avons privilégié l'observation et nous avons trouvé la clé de l'énigme.

Et cette clé nous permet de franchir la Porte entre les deux mondes.

— La Porte entre les Mondes !

— Nous avons pu établir un cycle des éruptions solaires assez précis ; or ces éruptions solaires influent sur le bouclier électromagnétique qui protège la Terre des photons et donc des particules de matière et antimatière. Chaque éruption solaire provoque des fissures dans ce maillage magnétique.

En combinant un de ces événements avec la production d'un deuxième champ, polarisé celui-là, on provoque une concentration d'antimatière à l'intérieur du champ et donc un basculement du système bosonique en système fermionique. Celui qui manipule ce vigipasse, cette clé, perd toute interaction, et donc toute visibilité, avec notre monde pour entrer en relation et donc devenir visible sur l'autre Terre, celle des humains.

Pour revenir, il suffit d'attendre une autre éruption et de recréer un champ magnétique inverse qui laisse alors passer la matière et fait basculer du système fermionique au bosonique. On franchit alors la Porte dans l'autre sens, toujours à l'aide du vigipasse.

— Tout simplement ? ! Et à quoi il ressemble ce vigipasse ?

— Un petit boîtier, avec des touches et un écran. Comme un transducteur : avec téléphone, caméra, ordinateur, GPS, capteurs et transmetteurs sensoriels. Il y a juste en plus un générateur de champs magnétiques.

— Ça a rapport avec des suites de chiffres, je suppose.

— Il y a des codes à insérer ; sans ces codes, il est impossible de l'utiliser.

— Alors, je crois qu'on est mal ! Il n'y a pas longtemps, j'ai vu François qui griffonnait des suites incompréhensibles de chiffres. Maintenant, je me dis que ça aurait pu être des codes. Mais je pensais qu'il jouait. S'il a vu ces codes, 'pa, il les a sûrement mémorisés : il avait un don pour retenir ces choses-là !

— Et bien, ma fille, si tu dis vrai, c'est dramatique ! Je n'ai jamais pris de précaution particulière devant François ; il est possible qu'il ait eu accès aux codes. Ils sont inscrits sur la boîte.

Chapitre XXXVIII

Vincent

— Tu me vois ? Tu me sens ? Tu me touches ? Tu m'entends ?
— Je perçois des choses, des paroles... J'ai peur !
— Ne crains rien, je communique avec toi par la pensée.
— Qui es-tu ? Je ne te vois pas.
— Je m'appelle Vincent. Et toi François, c'est bien ça ?
— Comment tu le sais ?
— Cela fait longtemps que je te perçois ; je te connais un peu. J'ai plusieurs fois essayé de communiquer avec toi, mais tu avais peur ; alors tu refusais la communication.
— C'est vrai que j'ai toujours été terrorisé par le fait de communiquer, parce que j'avais l'impression de ne pas pouvoir m'exprimer comme eux.
— Ça a été la même chose pour moi. Maintenant, je connais ma différence : cela facilite ma vie. Tu veux savoir ?
— Je crois, oui.

— Au début, il y avait ces voix, invisibles. Je ne savais pas si elles venaient de l'intérieur, de l'extérieur ou d'ailleurs. Alors, je m'étais barricadé comme toi. Puis j'ai voulu savoir. J'ai commencé à ressentir des odeurs, des couleurs, des saveurs et puis des émotions. Ensuite, il y a eu Antoine.
— Antoine ?
— Antoine Mesmer, je te le présenterai. Il dit que certaines personnes comme moi ont des facultés magnétiques particulières. Cette particularité leur permet de traduire les signaux électriques de la pensée en ondes électromagnétiques. Ces ondes peuvent se propager dans le fluide magnétique qui baigne notre univers : Antoine appelle cet espace la Magnétie.
— Tu crois que c'est le cas pour moi ?
— On a déjà dit que tu étais schizophrène ?
— Jamais entendu ce mot-là. Mais j'ai souvent entendu dire que j'étais différent.
— Moi, on dit que j'ai cette maladie de la schizophrénie. J'ai seulement eu très peur de ces voix que je pouvais percevoir. On m'a fait avaler des tas de médicaments, mais c'est Antoine qui m'a vraiment aidé à pouvoir vivre normalement.
— Tu crois que je suis malade ?
— Bien sûr que non ! Juste un passager de la Magnétie, comme moi et bien d'autres. Tu en rencontreras.
— Et Antoine ?
— Lui, c'est encore différent. C'est un intermittent. De son vivant, il a fait des expériences sur le magnétisme qui ont conduit à l'hypnose. Il a découvert comment modifier l'état de conscience et transformer sa pensée

en ondes électromagnétiques. Alors, parfois, il voyage en Magnétie ou dans le Quanta.

— Le Quanta ? C'est où ?

— Antoine dit que c'est partout et nulle part, toujours et jamais. C'est un non-espace et un non-temps. Un anti espace-temps. Un carrefour entre plusieurs mondes.

— On peut y entrer avec une petite machine, une clé avec des codes ?

Chapitre XXXIX

La Cuvette du Diable

— Des codes pour actionner une clé !

— Et je n'ai jamais pensé que François pouvait s'intéresser à cela. Jamais imaginé son monde intérieur, ses centres d'intérêt. Je ne connais pas mon fils.

— Tu sais, 'pa, je crois qu'on est tous un peu dans le cas. Mon frère a créé sa bulle et a tout fait pour nous en tenir à l'écart. Du moins, jusqu'il y a peu.

— Toutes ces négligences font que François dispose maintenant non seulement du vigipasse, mais aussi des codes pour l'utiliser. Que va-t-il faire ? Connaît-il l'existence du monde humain ? Aurait-il le désir d'y accéder ? J'imagine mal ce qui pourrait se passer si les humains le découvraient. C'est du jamais vu !

— Hélas, non. Il y a eu un cas : rappelez-vous Jean-Claude. Et je n'ai pas envie que notre fils vive ce genre d'aventure. Je suis très inquiète. Devons-nous prévenir le Conseil des Affaires Extérieures ? Demander un autre vigipasse pour partir à sa recherche, dans le monde humain ?

— 'man, tu imagines ? Tu ne sais même pas s'il y est et tu voudrais le retrouver !
— Oui Brigitte, mais que faire ?
— À part attendre…
— Et si nous allions voir au lac. Peut-être y découvririons-nous des indices, des traces de son passage.
— Tu as raison, Amandine. Allons vers le lac.

Le soleil n'éclairait encore que le haut des rochers qui bordaient le lac, cuvette d'ombre dans la clarté du ciel. De gros nuages blancs déposaient leur reflet cotonneux sur le miroir parcouru d'ondes générées par la chute d'eau. Le bruit était envahissant et semblait diffuser une froide humidité qui s'insinuait dans l'ombre. La petite troupe restait là, figée devant ce spectacle éternel. Seules Jamie et Amandine continuaient d'avancer vers la cataracte, comme fascinées.

— C'est splendide… et glacial en même temps.

Amandine découvrait cet endroit bien connu des gens de l'endroit. Bien connu, car ce paysage ne pouvait laisser indifférent : la Cuvette du Diable inspirait autant d'attirance que de méfiance. Bien sûr, ce cirque montagneux composait un paysage grandiose avec ce petit lac entouré, de manière quasi circulaire, par des abrupts rocailleux. Mais ces murs de pierre ne laissaient passer que peu de soleil et étaient à l'origine d'un microclimat spécifique. En hiver, un glacier se formait entre la chute d'eau et la paroi rocheuse. Quand le soleil atteignait cette paroi, les rayons se réfléchissaient sur ce miroir de glace et se brisaient en retraversant la nappe d'eau. C'était un kaléidoscope aveuglant qui illuminait le

pourtour des rochers ocre. Au printemps et jusqu'une bonne partie de l'été, ce glacier garantissait une fraîcheur insolite au lieu, contrastant avec le jeu des reflets solaires.

D'inexplicable, le site était devenu suspect, voire maléfique. On l'évoquait en parlant de surnaturel, de magnétisme, de diabolisme. La petite troupe s'était maintenant dispersée, en petits groupes. Yves avec ses travailleurs de la cafet ; Isaac avec Brigitte, accompagnés de Claude et Dominique, un couple d'amis qui participaient au spectacle du Printemps avec elle ; Agnès et Sonja fort intéressées par les activités photographiques de Charles...

— C'est ici que vous étiez avec François !
— À cet endroit même.

Amandine et Jamie criaient presque pour se parler.

— J'ai l'impression d'avoir déjà vécu ces instants, comme si François était là, à côté de moi. Il me semble entendre à nouveau

« Vois-moi... Sens-moi...

Chapitre XL

Message Magnétique Sensitif

... Touche-moi... Entends-moi... »

— Tu crois que ma mère peut me recevoir ?
— Difficile à dire. Antoine Mesmer dit que la Magnétie est un espace-temps dans lequel l'espace et le temps peuvent fluctuer. Tu peux donc rentrer en contact avec quelqu'un d'un autre lieu, mais aussi d'un autre moment, avec certaines limites déterminées par la puissance de l'émetteur d'ondes électromagnétiques, c'est-à-dire le cerveau.
— Comment savoir ?
— Ça dépend. Qu'as-tu ressenti, toi ?
— J'ai eu l'impression de revivre un moment déjà-vu : un soir où j'étais aux côtés de ma mère, au bord du lac. Elle me prenait dans ses bras ; j'ai alors pensé à ton message et j'ai voulu le lui communiquer.
— Alors, ton message lui est sûrement parvenu. Soit dans le passé, soit dans le présent ou même les deux.
— J'ai donc parlé à ma mère ?

— D'après ce que tu dis, ton message est passé.

Chapitre XLI

Hiéroglyphes

Amandine percevait le trouble de Jamie, aux prises avec une de ces déconcertantes sensations de déjà-vu. Elle ne trouva pas les mots pour la réconforter et, d'ailleurs, les mots étaient trop faibles dans ces déchaînements sonores de la cascade.

Alors, elle posa sa main sur la hanche de Jamie. Celle-ci sursauta, comme électrochoquée, presque hystérique.

— Je l'ai senti, comme la dernière fois où il avait mis sa main sur ma hanche. Il essaie de me parler, là, maintenant. Il veut entrer en communication.
— Regardez, Jamie, tout le monde semble se diriger vers ces buissons. Allons voir.

Pas loin de la cascade, à quelques mètres du bord du lac, un bouquet d'arbustes de maquis soulignait le bord en demi-cercle d'une cuvette. La troupe s'y était regroupée et palabrait à vive voix, pour surmonter le grondement de la cataracte toute proche. Le vent piquant, venant du glacier,

apportait aux deux femmes des bribes de paroles, saccadées. Elles rejoignirent le groupe.

— Il a sûrement dormi ici, dans cette cuvette. Les buissons l'ont protégé du vent tombant du glacier.
— On a retrouvé des mies de pain et un emballage de chocolat.
— Et aussi un dessin dans la glace, près de la cascade. Brigitte dit que c'est son frère.
— Oui. Il y a un nid, avec un oisillon tapi dans le fond et un autre prêt à prendre son envol. Ça m'a fait penser aux jeunes merles.
— Comme dans mon rêve…

À son tour, Amandine était troublée. Voir son rêve, là, gravé dans la glace. De quoi frissonner jusqu'aux os. De quoi se fondre dans la glace englobant la paroi. De quoi se perdre dans cette cuvette maléfique que le soleil ne parvenait pas à réchauffer.

Et comme pour renforcer cette impression, un rideau de vapeur grise venait maintenant coiffer cette marmite, y faisant monter la dépression.

L'assemblée était silencieuse. Ces traces de séjour, ces hiéroglyphes gravés attestaient bien du passage de François, mais ne révélaient rien de ses intentions. Il gardait la direction des événements. Toujours silencieusement, on fit demi-tour, résigné, pour se diriger vers la maison Darbo.

Chapitre XLII

Le passage

Le lac est loin maintenant. Pas seulement par la distance, mais dans les souvenirs. Un petit chemin de chèvre a promené François à travers la garrigue et les calanques. Les fragrances des plantes aromatiques ont parfumé ses pensées, tout en empathie avec celles de Vincent.

Involontairement, inconsciemment, François s'est laissé descendre le long des calanques sculptées par le vent. Il arrive maintenant sur la plage. Là, les embruns balaient les odeurs de thym et de romarin, et remplacent l'air sec de la garrigue par le souffle frais de la mer. François respire à pleins poumons, se gave de sensations marines. De souvenirs aussi, comme des images anciennes un peu sépia, des relents de crème solaire, de sable chaud et de poix. Des émotions qui sourdent du passé, d'une journée de fin septembre de son enfance.

François retrouve le même creux de rochers tapissé de sable fin. Il s'y blottit à nouveau, à l'abri du vent, à l'abri du

monde. Sa main visite le sac à bandoulière, à la recherche d'une tablette de chocolat. Une forme rectangulaire, anguleuse ; mais la matière est autre, plus dure, plus lisse, plus synthétique. Et ses doigts détectent des bas-reliefs, rectangulaires eux aussi et bien alignés. Ses doigts palpent, les estampes s'enfoncent. Une évidence lui éclate à l'esprit : le vigipasse.

Une clé, des chiffres... Autour de ce simple objet flotte un mystère. Pas celui du code ; celui-là, il le connaît par cœur. Ses parents ne se sont jamais vraiment cachés : MOD753072. C'était inscrit sur la boîte où il était rangé.

Mais qu'est-ce que ça peut bien ouvrir ? Voilà le mystère. Le tabou presque, dont on ne parle qu'à voix basse, dans la confidence. C'est ce mystère qui l'a intrigué. Lui qui éprouve le besoin de s'ouvrir au monde ! Le vigipasse risque fort probablement de lui ouvrir des portes. Et il soupçonne lesquelles.

Une pression sur le bouton rouge illumine l'écran : la date et l'heure s'inscrivent, puis la position en deux suites de chiffres. Ensuite, l'écran demande le code. François tape MOD753072. Après quelques clignotements, le vigipasse affiche un message : "Prochaine fenêtre vers le monde humain à 19h23'".

Le monde humain ! C'est donc bien cela. Mais comment le vigipasse peut-il conduire au monde humain ? Machinalement, sa main triture des cailloux, soupesant les hypothèses, les dangers. Avec un éclat de pierre encore légèrement

acéré, il grave, presque mécaniquement, le message du vigipasse : "fenêtre à 19h23'".

Son esprit vagabonde, au gré du vent. Le bruit sourd des vagues, hypnotique, rythme son métabolisme. À nouveau, les souvenirs affluent ; les cris des enfants, les odeurs de poix, de crème solaire et de sable chaud. Des chassés-croisés d'émotions l'étreignent. La présence rassurante, englobante de sa mère et ce désir de découvrir, de savoir, de comprendre, cet appel de liberté.

François prend conscience de ses battements de cœur, réguliers. Il est toujours blotti dans ce même creux de rochers tapissé de sable fin et tiède. Imperceptiblement, ses battements de cœur deviennent bruits de pas. Chargé de fines particules de sable, le vent s'écoule autour de lui en couloir aux parois pâles. Les cris des enfants s'estompent, les odeurs s'éthérisent. Il ne reste que le bruit sourd des vagues, machine souterraine, et ses pas qui résonnent dans le couloir. Ce bruit de pas qui change de tonalité, de couleur, à mesure qu'il avance vers la lumière, là, au bout du couloir. François frissonne, oppressé, mais poussé en avant.

Le couloir n'est plus que lignes de fuite, distorsions de ses perspectives, étoiles filantes dans sa nuit. François a peur. Mais il avance, exponentiel, puis explose. La clarté est totale sans être aveuglante. Partout le silence rassurant. Moment immuable, éternel.

Doucement, la clarté se dissipe, s'effiloche. Sans disparaître totalement, elle laisse s'installer un noir épais, pas un noir absence de lumière, mais un noir couleur, un noir plé-

nitude, un noir matière. Avec des zones d'ombre plus claires, très lentes et des fulgurances électriques, colorées, laissant des échos luminescents qui s'estompent linéairement.

Le silence s'est désinstallé, progressivement, au rythme des pas lointains et feutrés. Puis un nouveau pas se distingue, se colore en montant dans les aigus, inexorablement. Et brusquement, le son se décolore, retrouve du grave, du soyeux, de la proximité. Alors, dans des lambeaux de clartés évanescentes se matérialise un visage, peau mate sous une chevelure noir corbeau.

— Vincent ?
— Alain, pour vous servir. Vous cherchez Vincent, le schizo ?
— Euh, je suppose, mais…
— Je ne l'ai pas vu, enfin pas encore.
— Mais je ne le cherche pas spécialement…
— Ah ?! Et vous êtes ?
— François, je m'appelle François.
— Nous nous sommes déjà rencontrés ?
— Non, c'est la première fois que je…
— Un premier voyage en Magnétie ?
— J'ai déjà communiqué avec Vincent, mais c'est la première fois que j'arrive ici. C'est un peu effrayant !
— C'est magnétique.
— Oui, mais ces sons qui se déforment…
— Une simple question d'habitude. La Magnétie est un espace-temps mobile, souple. En y pénétrant, on se déplace dans le temps et dans l'espace. Les ondes sonores jouent un peu l'accordéon : elles s'étirent ou se

replient sur elles-mêmes. Et quand une onde se replie, des sinusoïdes peuvent se rapprocher au point de se confondre en une nouvelle onde, de fréquence fort proche, mais suffisamment différente pour altérer la tonalité. C'est l'effet Doppler que l'on perçoit en présence d'un bolide qui passe, ou de la musique du marchand de glace qui paraît changer de tonalité, comme si la mélodie ralentissait, quand le véhicule s'éloigne.

— C'est cet effet Doppler qui fait penser à des pas dans un long couloir qui réverbère ?

— C'est ça. Avec la musique, cela fonctionne aussi. Le même morceau venant de deux sources différentes synchronisées : vous décalez une des deux sources très légèrement et les tonalités se modifient par effet Doppler. Je réalisais cela avec des amis au moyen d'un enregistreur et d'une platine, un tourne-disque comme on disait à l'époque.

— Nous faisions de la sono dans les caves chez moi... L'un est devenu chanteur, l'autre écrit maintenant, après avoir tâté à un peu de tout.

De nouveaux bruits de pas décolorés par l'effet Doppler, la clarté qui se déchire, un visage anguleux, rude sous une pilosité flamboyante de rousseur.

— Je suppose que tu es François ; moi c'est Vincent. Tu as eu le bonheur de faire la connaissance d'Alain, notre "Baron" ?

— Je viens d'arriver. Alain me parlait des sons et de l'effet Doppler.

— Et je suppose que Monsieur le Baron t'a parlé de ses deux amis et de sa cave ?
— Ben…
— Tu te répètes, Alain !
— Je ne faisais qu'expliquer à ce jeune homme. Bien, je vous laisse. À une prochaine fois !
— C'est ça, à la prochaine ! Il est parfois un peu collant.
— Il m'a semblé plutôt sympathique.
— Au début, oui ; mais cela tourne vite à la redite. C'est un brave gars, mais enfant gâté d'une famille aisée, genre aristo. Et puis, il a consommé un peu trop d'alcools et autres substances plus dangereuses, et il a fini par se suicider de déprime.

Son cerveau dopé par certaines substances, comme la coke, a pu s'extirper du réel. Maintenant, il hante la Magnétie pour tenter de garder contact avec ses deux amis. Mais le chanteur à succès l'a complètement oublié ; seul l'écrivain pense parfois à lui.

— C'est plutôt triste !
— Plutôt… Et toi, te voilà !
— Oui, c'est bizarre. Je rêvassais en manipulant un appareil sans trop savoir comment il fonctionne exactement. Et avant même de comprendre quoi que ce soit, je me suis retrouvé dans ce qui m'est apparu comme un couloir qui m'a conduit ici.
— Bienvenue en Magnétie !
— Oui, mais comment cela se passe-t-il ? Tu dis que pour Alain, c'est en raison des substances psychotropes, pour toi ce serait cette maladie de schizophrénie, mais pour moi, je ne sais pas comment cela s'est passé.

— Je ne sais pas non plus. Mais c'est sûr que tu dois bénéficier de très bonnes aptitudes magnétiques qui te permettent de suivre les lignes de force du champ magnétique. Il faudrait que tu rencontres Antoine pour lui en parler.
— Oui, mais comment ?
— Je lui dirai que tu le cherches, et lui saura te trouver.
— Alors, j'attends.

Chapitre XLIII

Le langage des pierres

— Que faire d'autre qu'attendre ?
— Rien n'est joué, Jamie ; il ne faut pas se résigner. Nous sommes tous là pour vous aider.
— Je sais, Hilde, et je vous en remercie tous. Ce n'est pas de la résignation que je ressens. François semble suivre son chemin. Nous ne pouvons qu'attendre et espérer. Et être là quand il aura besoin de nous.
— Moi, j'ai quand même envie de retourner sur la plage. Vous m'avez parlé de cet épisode de son enfance. Cela ne m'étonnerait pas qu'il y passe un moment. On dirait presque qu'il remonte le temps. Qu'en penses-tu Yves ? On pourrait y descendre avec tes gars. Ça leur ferait une balade.
— Pourquoi pas ? C'est une hypothèse qui mérite attention. Qui vient avec Amandine et moi ?

Une petite troupe bruyante se mit en route, surtout composée des plus jeunes. L'attrait de la plage, sans doute, la magie de la mer. L'étroit chemin déclinait en pente douce à

travers la garrigue sèche et parfumée. Bientôt, il serpenterait, souvent de manière plus abrupte, entre les énormes blocs des calanques, ces rochers sculptés par les vents chargés de sable.

Une tête de chien, un cœur d'amoureux, un chapeau de Napoléon : on pouvait tout y voir selon l'angle d'observation et surtout l'imagination. C'était comme les nuages. Yves avait joué à fabuler des histoires abracadabrantes qui déclenchaient des gazouillis de rire chez François, quand celui-ci était petit.

Que verrait-il dans ses rochers ? Et ses gars ? Ce serait une chouette expérience à tenter avec eux. Le langage non verbal, de nouveau. Yves repartait dans ses rêves, relié par la seule main d'Amandine à ce chemin de garrigue, à ce moment présent.

Les jeunes et ceux de la cafet chahutaient. Pour eux, cette aventure relevait plus du jeu que de la tragédie. François allait réapparaître, c'est sûr, guilleret comme eux. Ils profitaient de l'instant, se gavaient des parfums de la garrigue, de la douce chaleur de cette fin d'après-midi, du vent tiède. On approchait des calanques ; les tons ocre, terre de Sienne, s'illuminaient à mesure que le soleil s'étirait vers la ligne d'horizon.

Chapitre XLIV

Était-elle belle ?

Le vent a tourné. Il s'écoule lentement, tièdement, de la montagne, s'insinue dans les calanques et vient caresser la plage, le dos d'une jeune fille, dénudé.

François ne l'a pas vue arriver. Il était avec Alain et Vincent. Son regard ne peut se détacher de ces courbes où viennent jouer les ombres et les lumières. Est-elle belle ? Cette nymphe à demi nue lui est attirante. Il observe ses formes ; ce sont les formes d'un corps, d'un corps féminin, nu. Finis le chapeau de Napoléon dans les calanques, finis les lapins bouclés dans les nuages.

Elle bouge, le corps se plie, élastiquement, puis se tourne, presque lascivement. Un sein apparaît, petit mais ferme, à demi rond. Puis l'autre, en croissant de lune. Les longs cheveux châtains ruissellent sur le visage, ainsi dérobé aux regards de François. Est-elle belle ?

Les tétons pointent maintenant vers le ciel, jeunes, arrogants. Ce ne sont pas encore des seins de femme, des seins

voluptueux et rassurants. Ceux-là narguent, promettent, gardent leur mystère. Ils jouent dans le vent, jonglent avec les lumières. Ils se rient des nuages et défient les calanques. C'est un corps féminin, rien qu'un corps féminin.

Les calanques lui apparaissent, désuètes, entre deux branches noueuses de tamaris accroché sur un tronc torturé. Rien que des pierres ocre, des silhouettes, des cris, des rires.

MOD753072 ; la fenêtre est ouverte. 02485 : le code de sa mère.

Était-elle belle ?

Chapitre XLV

Chassé-croisé

— Qu'elle est belle !

Une jeune fille dans une blouse trop large les croisa au bas du sentier. Les rochers les avaient fait rêver, la plage les émerveilla. L'eau était plate avec de grandes flaques de lumière rougeoyante, ocrante, qui s'anamorphosaient puis se contractaient comme de l'huile psychédélique. Ils étaient des enfants, les yeux brillaient. La main d'Yves serra plus fort celle d'Amandine. Beaucoup plus qu'un long discours.

— C'est vrai qu'elle est belle, cette plage. À en tomber amoureuse !
— Tu l'es ?
— Viens…

Elle l'attira vers un creux abrité derrière des rochers. Le fond en était tapissé de sable fin, tiédi par le soleil. Amandine déposa sa tête sur le torse de son compagnon. Ses cheveux lui caressaient le visage, au gré du vent. Les senteurs marines imprégnaient la plage entière.

Les autres couraient dans tous les sens, occupant tout l'espace de la petite crique, entre les rochers et la mer. Le temps s'écoulait, imperturbable, ponctué par la course du soleil qui semblait s'emballer.

— Il va falloir y aller si on ne veut pas être surpris par l'obscurité.
— Oui, Vyves. Qu'est-ce que tu as écrit ?
— Où ça ?
— Là, derrière toi.
— Bon sang !
— Qu'est-ce que ça signifie ?
— Ça veut dire, Amandine, que François est parti !

Chapitre XLVI

Les montres molles

La plage se pixélise en grincements stridents. De la fille debout, enfilant une blouse trop large, se détachent des morceaux de dos, des cubes de hanches, des pixels de fesses et de jambes. Le paysage entier devient mosaïque dont les tesselles se détachent, s'entrechoquent pour disparaître à l'infini. Tandis que du lointain chaos émergent de nouvelles facettes qui s'assemblent et s'emboîtent progressivement en un nouveau paysage, encore imbriqué à l'ancien.

Mais, brusquement, le patchwork explose dans un vacarme de tôles déchirées, hurlantes. Puis le silence revient, saupoudré de morceaux de bruits, bribes de musiques, lambeaux de vibrations, parcelles de cris et chuchotements. Et plus aucun paysage. Rien que des éléments de structures, mais sans structure, sans emplacement fixe. Tout se déplace, sans scénario apparent, à des vitesses différentes et variables. C'est un monde élastique, anarchique, mou et aléatoire. François n'a pas peur ; de quoi aurait-il peur puisque rien n'existe ? Aucun repère autre que lui ne peut l'enraciner.

Mais où est-il ? Il avait supposé arriver dans le monde humain, mais ceci ne ressemble à rien. A-t-il mal compris ce que ses parents racontaient sur les humains, leur culture, leur monde invisible mais accessible ? A-t-il commis une erreur de manipulation du vigipasse, introduit un mauvais code ? Le vigipasse ! Une pression sur le bouton rouge... Rien : ni date ni localisation.

Il lui faut de l'aide, mais qui ? Vincent peut-être. Se concentrer, ouvrir le couloir vers la Magnétie, retrouver Vincent, ou Alain, ou même quelqu'un d'autre, mais quelqu'un. Il tourne sur lui-même, mais cela même n'a aucun sens.

— Per - ? - Du

Deux syllabes qui sortent du chaos acoustique sur des fréquences différentes, se croisent, se superposent, se confondent et forment un mot.

— Perdu ?

François se tourne à nouveau, mais à nouveau en vain.

— Je ne sais pas !

Des tesselles de la mosaïque multimédia vibrent, se synchronisent, s'organisent en lignes verticales et horizontales, se structurent en morceaux d'images qui à leur tour vibrent, se synchronisent, s'organisent et se structurent jusqu'à la formation d'un visage, d'un tronc, d'un corps. Et le visage sourit, rit même.

— Je parie que tu es François.

Les lèvres ont bougé, silencieusement ; puis des mots ont déchiré l'absence de silence, de manière anarchique, comme une bande magnétique devenue élastique. Les mots ont rattrapé l'image, l'ont accompagnée un moment puis, à nouveau, l'ont abandonnée pour terminer leur course en avance sur elle.

— Je suppose que je suis encore moi, mais j'étais sur le point d'en douter ! Et vous, qui êtes-vous ? Et puis, où sommes-nous, si nous sommes quelque part ?
— Effectivement, nous ne sommes nulle part... jusqu'à présent, mais le présent non plus n'existe pas, pas plus que le nulle part.
— Vous êtes fou ?
— Je ne suis personne, sauf si je me nomme.
— Et comment vous nommez-vous ?
— Voilà une question bien posée ! Si je me nomme Antoine, Antoine Mesmer, cela te plaît ?
— Plus que tout au monde ! Vous auriez répondu Dieu, j'aurais moins apprécié.
— Pas bien de parler des absents !
— Il ne peut pas être absent puisque je viens de le nommer.
— Excellente réponse !
— Et puisque je sais qui, je peux dire maintenant où.
— Oh !
— Nous sommes dans le Quanta, qui n'est plus nulle part puisque je viens de le nommer maintenant, et puisque "maintenant" il n'est plus "jamais".

— Tu apprends très vite !
— Et, à présent que nous avons mis en place un ici et maintenant, vous pouvez m'expliquer ?

Chapitre XLVII

Fin de chapitre

C'est un moment de plus pure irréalité. Un instant où le soleil, pourtant bien rond autant hier que demain, où ce soleil se déforme. En s'approchant de l'horizon, cet horizon qui n'existe que parce que nous l'observons, l'astre de vie s'allonge d'abord. Puis il s'ouvre sur sa base et, tel une montgolfière, vient se poser délicatement sur la mer dans laquelle il s'engloutit ensuite sans une étincelle, sans une éclaboussure.

François est parti lui aussi, sans fanfare. Yves, du haut des calanques, regarde le soleil disparaître. Il reviendra demain, comme François.

— Tu es sûr ?
— Aucun doute possible, maman. François est parti. Il suit son chemin, comme tu le disais tout à l'heure.

Les rires avaient laissé la place aux frôlements des chauves-souris, seules à zébrer la moite obscurité. Les cafétériens

parlaient à voix basse ; même Agnès et Sonja écoutaient religieusement les explications photographiques de Charles.

Le chapitre "recherches" semblait clôturé. Une sorte d'après-François débutait.

Chapitre XLVIII

Antoine

— Tu dois tourner la page. Ici n'est comme nulle part ailleurs. Ce monde, si on peut le nommer ainsi, est composé de non-espace et de non-temps. Nous sommes dans un vide fluctuant entre différents systèmes, chacun avec ses caractéristiques propres comme l'espace et le temps. Ici, nous sommes soumis aux règles de ces différents systèmes.

— Et cela ne forme pas un nouveau système ?

— Non, car ces systèmes ne sont pas superposables. Les actions peuvent s'apposer, s'opposer, se conjuguer, se différencier ou s'exclure, mais toujours de manière aléatoire et donc imprévisible. Le temps n'a pas de ligne continue et orientée, l'espace n'a pas de dimension.

— Mais comment est-il possible, dans ce cas, que nous nous voyions et que nous nous parlions ?

— Rappelle-toi : tu as dû me nommer pour me voir, m'écouter pour m'entendre…

— ???

— Qu'as-tu entendu : per-du, du-per ou les deux ensemble ?
— Je ne sais pas. Je dirais les trois.
— C'est ton cerveau qui a assemblé tout cela en un système cohérent et significatif, selon ta perception du monde. Ainsi, tu ne pourras m'entendre que si tu m'écoutes, de même me sentir que si tu me renifles ou me toucher que si tu me palpes.
— C'est le monde à l'envers !
— Même pas. Dans les mondes structurés, ce processus existe aussi. Mais on a tendance à l'oublier et à croire que la perception existe de manière immanente, indépendante du récepteur.
— Et moi, qui suis-je alors ?
— C'est l'ultime question ! Tu as une idée de la réponse ?
— Plus facile de dire qui je ne suis pas, ou qui je ne suis plus. Quand je suis parti de chez moi, j'ai laissé mon Pinpin sur l'oreiller. Je voulais que mes parents gardent une partie de moi.
— Et en même temps, tu marques une rupture. Tu ne seras plus le même que celui que tu as été avec tes parents. En laissant ton Pinpin chez toi, tu façonnes un autre François pour les autres. Et quand tu rentreras chez toi, tu seras un autre François.
— Nous avons plusieurs personnalités, alors ?
— Bien sûr ! On est tel avec son père, tel avec sa mère, tel avec sa compagne... C'est la relation qui construit l'individu, qui le façonne, qui développe son cerveau en l'obligeant à s'adapter à chaque nouvelle rencontre. L'être pensant ne peut exister seul.
— Pourtant, j'étais seul, sans parler !

— Pas sans communiquer. Tu regardais, tu écoutais, tu touchais, tu sentais. Et puis, tu émettais des sons, tu agissais, tu bougeais... Tu communiquais, mais non verbalement.
— J'ai laissé mon Pinpin, j'ai dessiné, j'ai écrit...
— De même que l'on perçoit beaucoup plus que l'on ne s'imagine, on communique également beaucoup plus.
— Et pour toi, qui suis-je ?
— Tu vas te construire dans notre relation.
— Et jusqu'à présent ?
— C'est vrai que je te connais déjà un peu : en fait, j'ai pu t'observer auparavant, sans que tu t'en aperçoives. Et notre rencontre confirme ce que j'ai appris par télépathie ou par d'autres personnes.
— C'est-à-dire ?
— Que tu bénéficies d'énormes facultés magnétiques. Elles t'ont emmené très facilement en Magnétie et même ici, dans le Quanta. Que tu as grandi dans un milieu très aimant et que tu aimes tout autant ; un milieu qui t'a transmis toute sa science, sa sagesse, sa culture, la culture Bonobo.
— Je suis bonobo !
— Tu es devenu bonobo par ta naissance et par ton éducation.
— J'aurais pu être chimpanzé...
— ... ou humain. Mais tu as acquis la culture Bonobo : c'est ça qui fait de toi un Bonobo, bien plus que des différences morphologiques ou génétiques. Ces différences ne sont pas assez significatives et déterminantes pour autoriser la distinction entre races ou espèces dis-

tinctes. Ceux qui le font commettent un abus de langage, à tout le moins.

— Mais qui sont ces humains dont j'ai entendu parler de manière voilée chez moi ?

— Ils sont dans un autre monde, dans un de ces systèmes non superposables, vers lequel tu te dirigeais avec ton vigipasse. Mais tes capacités magnétiques ont permis que tu t'arrêtes en plein transit, alors que ta soif de découvertes t'empêchait d'aller plus avant. Heureusement, de surcroît !

— Pourquoi ?

— Un premier voyage dans le monde humain demande une certaine préparation. Leur culture n'est pas identique à la nôtre, basée sur la coopération. Le monde humain est affaire de compétition. C'est le plus fort qui mérite l'accès aux ressources qui permettraient aux plus faibles d'atténuer la différence.

— Cela peut être dangereux ?

— Oui et c'est pour cela que je te surveillais, depuis tes passages en Magnétie. Quelqu'un comme toi, ancré dans la coopération et aussi candide que toi, ne serait jamais vraiment en sécurité. Bonjour Marie-Jo !

François a décrypté un clin d'œil, une attitude apaisante, une tête qui se tourne vers une nouvelle venue.

— Ne-jour-an-toi-bon

François regarde dans la même direction, mais ne peut que deviner une présence en approche et des sons désyn-

chronisés qui ricochent autour de lui. De nouveau désynchronisé, hors raccord.

— Bonjour !

Chapitre XLIX

Alerte !

— Bonjour 'man, bonjour 'pa.
— Bonjour.
— Bonjour Isaac, bonjour Brigitte. La chasse a été bonne ?
— Pas mal du tout, mais j'ai dû écourter. Isaac a du mal à se faire à l'idée que les petits-gris vont terminer dans un plat sur la table, arrosés d'une sauce à l'ail et au piment.
— Tu es si sensible, Isaac ?
— Non madame, mais je crois que je serais plus à l'aise avec des lapins ou un sanglier. Question d'habitude.
— Tu expliquais que votre culture, comme le disais déjà ta sœur, est plus viande que poisson ou crustacés : peut-être serait-ce lié au lieu d'habitat qui est plus montagneux, plus à l'intérieur des terres, que bordure de mer.
— C'est possible : une corrélation n'est pas impensable. Mais où serait la cause et où l'effet ?
— S'il existe une cause et un effet !

— Viens, Isaac, je te montre comment on prépare les caracoles. C'est quand même plus digeste que les divagations sémantiques et philosophiques de ma mère !

Les cris et les rires complices s'éloignèrent vers la cuisine où ils reprirent de plus belle.

Ben, ces deux-là, ils se sont trouvés ; l'intello et la bimbo ! Quoique... ça s'est déjà vu, même un philosophe avec une actrice Barbie. Ce serait le couple ; en plus une bonobo avec un chimpanzé. C'est bizarre que le contraste semble plus frappant entre eux qu'entre Amandine et Yves. C'est vrai que les caractéristiques culturelles discriminatoires sont plus liées à la femme bonobo libérée et à l'homme chimpanzé un peu macho : une société matriarcale bonobo à l'opposé du patriarcat chimpanzé. Mais cela ne semble pas inquiéter ces deux-là. Comme des enfants : ils jouent, ils rient, sans se soucier du reste, des tourmentes ni du lendemain.

Quand même, ma fille ; treize ans. C'est une fameuse... Mais, au fait, non ! Elle ne fait pas sa mijaurée... même pas un peu minauder, pour allumer juste un rien. Brigitte ? Non... elle ne va pas tomber amoureuse, tout de même ! Bon, elle approche de ses quatorze ans, c'est vrai, et c'est pas vraiment hors norme chez les bonobos... Mais c'est Brigitte ! Ma Brigitte... qui apprend à cuisiner... qui a rangé sa chambre... qui s'occupe de son linge... Alerte !!!

— Charles !
— Mmhhh...
— Où es-tu ?

— Au labo…
— Charles, ta fille me tracasse.
— C'est ta fille aussi, si je peux me permettre.
— Charles, je te dis qu'elle me tracasse !
— Comment ?
— Son comportement avec Isaac.
— Tu exagères toujours un peu ; elle ne fait rien de grave.
— J'en suis pas si sûre.
— Elle flirte juste un peu !
— Non : elle n'a même pas allumé Isaac.
— Et puis ?
— Et puis, elle cuisine avec lui, elle a rangé sa chambre, et je l'ai même surprise à s'occuper de son linge.
— Tu as raison : il faut faire quelque chose !
— Et puis regarde Isaac : malgré ses cheveux soignés et courts, sa carrure à peine sportive, il en a au moins autant dans sa tête que dans les muscles. C'est pas un bellâtre : c'est un type bien.
— Elle serait…
— … amoureuse ! J'en ai bien l'impression.
— Qu'est-ce qu'on va faire ?
— Ben rien, grand nigaud ! Elle a bientôt quatorze ans, et lui dix-sept.
— Ben ça, frère et sœur bonobo avec sœur et frère chimpanzé. Quand François va voir ça !
— Oui, quand il reviendra ; il y aura eu du changement.

Chapitre L

Cluj Napoca

— Bonjour Marie-Jo : je te présente François. François : Marie-Jo.
— Bonjour François.
— Bonjour Marie-Jo.

Les sons se synchronisent, les images se mettent en place. Les choses se définissent et donc prennent vie. François commence à s'y habituer.

— Ils t'ont encore "soignée" ?
— Oui Antoine. J'ai encore été méchante, qu'ils disent.
— Non Marie-Jo, tu n'es pas méchante ; tu le sais. Tu es adulte : tu sais te prendre en charge quand tu le veux. Tu l'as montré, non ?
— Oui, mais ils disent que je parle trop, que je crie, que je dérange et que je ne sais pas m'arrêter.
— C'est vrai que tu pourrais peut-être essayer de parler un peu moins, et surtout…
— Mais ils ont dit que si je…

— Marie-Jo !
— Oui, Antoine.
— Du calme, détends-toi. Ici, tu sais que tu peux parler, mais aussi que tu peux écouter quand les autres parlent.
— Oui, Antoine.
— Bien. Reprends ton calme... Voilà ! Essaie d'y retourner vite, ainsi ils croiront que leurs traitements fonctionnent et que tu guéris : alors, ils te laisseront.
— Tu as raison, Antoine : j'y retourne. Au revoir... euh...
— François... Au revoir Marie-Jo.
— Elle n'a pas l'air bien.
— Elle est pas bien. Chez elle, les humains, les gens un peu différents sont "soignés" pour qu'ils rentrent dans la norme.
— Ils sont bizarres !
— Oh, c'est pas partout comme ça ; ils évoluent, lentement. Mais là, ils ont des vieux hôpitaux, avec de longs couloirs gris, mal éclairés, et des grandes salles vitrées où vivent, parfois complètement nus, ceux qu'ils appellent "fous" et qu'ils tentent de guérir.
— Marie-Jo, les médecins l'ont déclarée "hystérique". Elle vit un peu dans son monde à elle, se fait son petit théâtre, parle beaucoup, toute seule souvent. Mais à force de vouloir empêcher ces comportements, ils ont fait apparaître des crises plus aiguës.
— Alors, on l'immobilise dans une camisole qui lui entrave les bras. On l'attache sur une civière et on la conduit au long de ces couloirs gris sans fin, éclairés tous les dix mètres par une petite ampoule famélique,

vers une pièce toute blanche, avec au milieu un énorme fauteuil tout rembourré de cuir, naguère blanc, peut-être. Au-dessus du siège, deux gros coussins du même blanc éteint, rectangulaires, qui viennent lui immobiliser la tête, comme tout le reste du corps l'a été avec des sangles, en cuir fatigué.

Puis, l'électricité, la secousse insupportable, les cris à peine étouffés, noyés par le bâillon, et le cerveau qui disjoncte... Le calme ; l'apaisement croient-ils.

— Mais Marie-Jo n'est plus là ; elle s'échappe pour venir ici, parce qu'on l'accepte, telle qu'elle est. C'est ici qu'elle se soigne.

— C'est terrible, ça ! Pourquoi ne fait-on rien ?

— Pour les humains, il n'y a rien d'extraordinaire à cela.

— Mais les bonobos ?

— Très bizarrement, les humains ignorent tout de l'autre Terre, celle des bonobos et des chimpanzés. Ceux-ci ne se sont jamais décidés à se dévoiler, et les humains semblent tellement imprégnés de leur supériorité absolue, de droit divin, qu'ils paraissent dénier toute autre existence que la leur.

— Les humains ignorent notre existence ?

— Consciemment ou inconsciemment, oui. Scientifiquement, ils n'ont pas encore accès à ce savoir qui leur ouvrirait la porte vers notre monde. Ils ne disposent pas, comme toi, du vigipasse. Ce qui est étonnant, c'est qu'ils n'aient pas identifié ceux qui, de chez nous, allaient visiter leur monde. Juste quelques légendes d'extraterrestres ou l'épisode Jean-Claude.

— Ouh la la, j'ai failli gaffer, moi !

— Oh oui ; c'est pour cette raison que je te surveillais.

— Mais comment n'ont-ils pas repéré les différences… ?

— Pas évident ; déjà dans notre monde, les variations d'aspect sont multiples quoique parfois subtiles. On n'est pas toujours certain de pouvoir distinguer à coup sûr un bonobo d'un chimpanzé, probablement en raison des brassages ethniques. Et c'est valable aussi entre nous et les humains.

Chez eux, les morphologies varient également, et fort semblablement, selon des statures, la couleur de peau, les cheveux ou les yeux. Ils ont bien tenté de déterminer des races, mais aucun critère scientifique ne peut avérer ces distinctions raciales présupposées, même par l'analyse du génotype, cette nouvelle technique qui vient d'être mise au point.

— Et entre bonobos et chimpanzés ?

— Je ne sais pas. De mon vivant, la question ne se posait pas. Maintenant, d'après ce que je peux entendre, le Grand Conseil ne voit toujours pas d'un très bon œil ce genre de questionnement. Et surtout : les humains chez eux et nous chez nous.

— Mais on dit aussi qu'ils deviennent dangereux. Pourrons-nous continuer longtemps à les ignorer ?

Chapitre LI

Caracoles a la llauna

— Oui, madame…

— Jamie !

— Oui, madame Jamie, c'est là la plus importante menace. Souvenez-vous. Notre système est bosonique à l'opposé de celui de l'Homme qui est fermionique.

Or, quelques particules de matière ou d'antimatière peuvent influer sur ces systèmes au point de faire basculer leur prédominance d'un état à l'autre : fermionique vers bosonique ou inversement. C'est cette propriété qui est mise en application dans le vigipasse en utilisant les photons émis par les éruptions solaires.

Imaginez maintenant un vrai conflit nucléaire dans le monde humain. Il ne s'agirait plus de quelques photons, comme ceux émis par le soleil, mais d'une multitude chaotique de particules de matière et antimatière qui irradieraient de manière anarchique aussi bien leur monde que le nôtre.

— Ce serait un big-bang incommensurable, le chaos total !
— Voire l'écroulement complet de ces deux systèmes parallèles en un amas non identifiable, une sorte de non-lieu où ni le temps ni l'espace n'existeraient plus.
— La fin du monde.
— Des deux mondes : l'apocalypse bilatérale !
— 'man, laisse un peu manger Isaac. Les caracoles refroidissent !
— Tu as raison, Brigitte. De plus, c'est excellent.
— C'est vrai, tu aimes ?
— Beaucoup, tu es très douée.
— Si tu savais…
— Mais, Isaac, comment pourrait-on empêcher cela ?
— C'est évidemment la grande interrogation, mais qui dépend plus du politique que du scientifique.
— Tu as raison. Mais le Grand Conseil ne semble pas à l'aise avec cette question. Il applique la politique de l'autruche : chacun chez soi, chacun pour soi.
— Y envoyer quelqu'un… ?

Chapitre LII

Jean-Claude

— J'y suis allé ! J'étais jeune, idéaliste. J'avais beaucoup entendu parler des humains ; le sujet était prisé à cette époque.
— Mais comment es-tu arrivé là-bas ?

Antoine avait dû s'absenter : un appel télépathique de Marie-Jo. Cela semblait suffisamment important pour qu'il interrompe cette discussion sur le champ. François s'était retrouvé seul, perdu dans ce non-lieu du Quanta.

Il en avait profité pour visiter un peu ce qui n'était pas. Des impressions fugaces et fuyantes de réalité qui hésite à s'afficher, une mosaïque en perspective morcelée, du trompe-l'œil superposé à du trompe-l'oreille qui trompe-la-mort.

Et puis, comme dans un mystère de Magritte, une table flottant dans un ciel cotonneux subissait les assauts de quatre joueurs de cartes à moitié ivres et fumant des arômes herbacés. Un moine paillard au faciès rubicond disait s'appe-

ler Hieronymus Bosch et discourait peinture avec un nabot à l'œil lubrique dénommé Toulouse-Lautrec, tandis qu'un certain Gainsbourg au bord du chavirement essayait d'en rajouter aux délires poétiques du dernier qui portait le nom de Rimbaud.

L'absinthe s'évaporait des godets, donnant du répit aux cartes qui s'étalaient paresseusement sur la table parmi les volutes de fumées colorées. Était-ce l'effet du Quanta ou de la liqueur mêlée au cannabis, François n'avait pas vraiment réussi à décrypter ses joyeux drilles. C'est en les laissant à leurs libations qu'il avait rencontré Jean-Claude.

— Par hasard, presque. J'étais presque aussi imbibé que ceux-là, tiens. On fêtait l'anniversaire d'un ami, un physicien qui tentait de nous expliquer le fonctionnement d'un appareil récent qui permettait de visiter un autre monde, le vigipasse. Tu imagines la suite !
— Aisément, mais pourquoi tu n'es pas revenu ?
— Je te l'ai dit : j'étais jeune et idéaliste. Et inconscient : je leur ai parlé de notre philosophie, de la différence comme richesse, du refus de dominer les autres. Au début, le message est bien passé chez les gens du petit peuple, mais ce sont les religieux qui n'ont pas apprécié, eux qui justifient leurs lois par la foi en un seul Dieu.
— Mais les gens... ?
— Ils m'ont instauré prophète au début, celui qu'ils attendaient. Ce sont les hommes de loi, les religieux qui ont fait basculer l'histoire. Ils voulaient savoir d'où je venais, de quel pays. J'ai répondu que je n'étais pas de

là. Alors, ils ont commencé à s'énerver et à prétendre que je voulais prendre la place de leur Dieu.

— Tu n'as pas eu peur ?

— Bien sûr que si, mais j'avais perdu mon vigipasse dans toutes ces aventures : impossible de revenir. Et les religieux qui ne me lâchaient plus. C'est comme ça que j'ai fini cloué sur une croix. Ils sont fous ces monothéistes !

— Et maintenant, tu hantes le Quanta !

— Attends : le meilleur reste à venir ! Mes amis me cherchaient depuis ma fugue avec le vigipasse. Ils m'ont retrouvé, mais trop tard : au moment où on me détachait de la croix ! Par un petit tour de passe-passe, c'est un linceul vide qui a été enfermé dans la grotte tandis que mon corps était ramené chez nous. Ils n'imaginaient pas que cela allait tourner ainsi.

— Comment ?

— Certains humains ont voulu récupérer mon corps et ne l'ont pas trouvé. Du coup, j'étais devenu le fils de Dieu ressuscité. Jésus-Christ, J-C lui-même !

— Et ça dure, depuis si longtemps ?

— Deux mille ans ! Mais c'est un peu de ma faute. Toutes ces souffrances avaient provoqué chez moi un genre de dissociation, comme toi je suppose. Alors, par télépathie, j'ai essayé d'expliquer mon aventure aux humains que j'avais connus. Mais cela n'a fait que renforcer leur foi en ce fils de Dieu ressuscité.

— Et maintenant ?

— Maintenant ? Dieu, Yahvé et Allah sont mes grands copains. On passe de bons moments ensemble.

— Ils existent vraiment ?

— Bien sûr, puisque des millions de fidèles croient en eux ! Et ça les fait bien rigoler de voir ces trois communautés religieuses, qui se prétendent les élus du seul Dieu tout-puissant, s'entredéchirer et propager la guerre sur toute la planète. Tout cela à cause d'un bonobo !

— Mais ces trois communautés sont sœurs.

— Bien sûr, et elles se jalousent comme de vraies sœurs. Et encore, je ne parle pas des subdivisions de ces religions : anglicans, protestants, orthodoxes, soufis, wahhabites, chiites, pentecôtistes, messianistes, hassidiques, kabbalistes, catholiques, quakers, sunnites, juifs, calvinistes et tant d'autres qu'il existe presque autant de religions que de croyants !

Tous se disent les seuls élus d'un Dieu unique. Et pour en convaincre le monde entier, ces trois religions monothéistes, et leurs ramifications, se font la guerre depuis quelques centaines d'années, au nom de leur Dieu tout-puissant et bon.

Mais aujourd'hui, ça devient grave. Ils mettent le monde à feu et à sang avec leur islamisme, impérialisme ou sionisme, au risque de faire péter la planète, au nom de Dieu. L'allégeance au monothéisme a pris le pas sur le bien-être de l'individu.

L'humanisme a disparu, alors qu'il sous-tend le message des textes sacrés, tous pour la plupart repris dans ces trois religions. MON message a été détourné par ceux qui ont récupéré ces religions pour les soumettre à leur volonté, les mettre sous leur domination, alors que le message de départ était le refus de toute domination.

Heureusement que moi, je ne croyais pas à cette folie de dieu unique. Et heureux que ni Dieu, ni Yahvé, ni Allah n'y croient eux-mêmes. Ça les fait bien rigoler d'ailleurs.

— Mais ils pourraient intervenir au moins !

— Comment ? Ils ne sont ni uniques, ni tout-puissants. Ils ne sont que la matérialisation des phantasmes humains. Mais sans aucun pouvoir, et probablement sans aucune volonté d'en posséder.

— Alors, il n'y a pas d'espoir !

— Pas avec eux : ils sont fous ces monothéistes !

— Des avions sur les tours de New York !

— Oh nom de Dieu ! Oups, pardon les gars.

— François, il faut que je te laisse : Allah vient d'envoyer ses intégristes sur New York. Dieu et Yahvé ont pas mal d'autels par là : ça va saigner !

— Mais qu'est-ce...

— C'est un jeu, "Destins", un peu entre le Monopoly, le jeu de l'oie et Stratego. C'est à mourir de rire, trop divin. Le pire, c'est que beaucoup d'humains croient que le jeu est réel ! Allez, je file, sinon ils vont m'envoyer au diable.

Un peu abasourdi, François le regarde s'éloigner. Il éprouve quelques difficultés en essayant d'imaginer Jean-Claude à la même table que Yahvé, Allah et Dieu pour jouer à un jeu de table d'un goût aussi douteux. Vraiment, il faut être un peu fêlé pour jouer à amasser le plus d'argent, de terrains et de richesses, juste pour que les autres n'en possèdent pas.

Décidément, ils sont fous ces monothéistes !

Chapitre LIII

Lucie

— Tu as raison, mais nous ne sommes pas tous ainsi.

La transparence du noir était zébrée d'une multitude de traits lumineux très rapides. Ils étaient légions, bien plus nombreux que lors de son premier séjour en Magnétie. Alors, presque toutes les trajectoires suivaient un même plan que l'on pouvait qualifier d'horizontal, bien qu'il n'existe pas d'horizon. Cette fois, beaucoup de ces zébrures semblaient suivre une trajectoire ascensionnelle et plus lente, comme moins empressées, formant un bouquet d'artifices.

François s'était demandé s'il n'y avait pas un lien entre cette recrudescence du nombre de traits lumineux et les victimes des intégristes d'Allah. Et si ces fulgurances étaient la manifestation de transferts d'énergie mentale ?

— Qui ça, vous ? Et toi, qui es-tu ?
— Moi, c'est Lucie. Je ne te vois pas, mais cela fait un moment que je capte des bribes de tes paroles. Qui

es-tu pour parler ainsi des humains : tu n'en es pas un ?
— Difficile de t'expliquer comme ça. Où es-tu ?
— Je crois que je suis toujours dans ce maudit centre. On m'a plongée dans le coma. Difficile aussi de te raconter, seulement par la pensée.
— Comment puis-je te rejoindre ?
— Aucune idée. Je ne peux plus que penser !
— Alors, pense très fort. Pense mon prénom : François. Pense ma voix, pense mon esprit.
— C'est beau comme prénom, François.

Un éclair, une boule de lumière dorée frôle le visage de François, dans un hurlement d'effet Doppler chuintant.

— Ben dis donc, t'es douée, toi ! On va recommencer, mais essaie de penser moins vite.
— Moins vite ?
— Une pensée aussi forte, mais un peu plus lente, moins pressée…
— Je vais essayer.

Cette fois, François est prêt. Il est déjà en mouvement, sur la trajectoire du quantum mental précédent. Une nouvelle boule lumineuse apparaît, plus sinusoïdale, cette fois, plus musarde. François s'y attelle sans trop de mal, malgré la vitesse encore impressionnante.

— J'y suis, ne me lâche pas !
— Mais je fais quoi ?
— Pense à l'endroit où tu es, fais comme si tu y allais.

La trajectoire s'est aplatie tout en s'incurvant vers le bas. À cette vitesse, impossible de faire demi-tour, ou même de changer radicalement de direction. Le quantum mental se met à parcourir tout l'espace périsphérique de la Magnétie et se dirige, à une vitesse vertigineuse, vers son lieu d'origine.

Déjà, François s'apprête à quitter la Magnétie, mais pour quel lieu ? Il n'y a pas réfléchi. En fait, il va droit dans le monde humain, et sans utiliser le vigipasse ! Un moment de panique, mais il se ressaisit. Faire confiance à Lucie et suivre sa pensée. Prêt à tout, il laisse s'évader son esprit. Le chuintement Doppler revient, de plus en plus prégnant. Des lumières le croisent à des vitesses à peine perceptibles, comme un champ d'astéroïdes.

Puis tout explose et implose en un même mouvement. Le vacarme s'engouffre dans un puits de silence, les lumières deviennent noires.

— Lucie, tu es là ?
— Ça va ?
— J'ai peur de perdre ta pensée à cause des turbulences. Je ne sais pas où je suis ni où je vais.
— Tu viens vers moi, je te sens approcher. Je me concentre un peu plus. Ça va mieux ?
— Je crois… Oui, oui, ça va : je vois où je suis !

Des morceaux de bruits, des pixels colorés : le Quanta ! Pas très surprenant, finalement. Il avait découvert ce non-lieu non-temps en voyageant avec le vigipasse vers le monde humain. Maintenant, il reprend la route là où il l'avait laissée. Des silhouettes disloquées flottent au loin ;

les joueurs de cartes ? Jean-Claude et ses divins potes ? Pas le temps de synchroniser : la pensée de Lucie le tracte. Elle est son seul repère, son seul point de fuite.

— Ne me lâche pas, Lucie : à partir d'ici, je rentre en terrain inconnu.
— T'inquiète pas : je te tiens.

Autour de lui, les tesselles de mosaïque se modifient, se regroupent, commencent à former des lambeaux d'images et des phrases sonores. Des structures naissent, les bruits prennent sens, des formes apparaissent. Le réel se recompose, se disloque à l'envers.

— François ?
— ...
— François, où es-tu ?
— Lucie ?
— Ça y est ! Je te sens tout près.

L'image se compose, les sons naissent des bruits silencieux et les odeurs s'infiltrent maintenant en lui. Des effluves d'herbes mouillées et d'humus l'entourent tandis que des cris colorés d'oiseaux dessinent des arabesques.

Mais là, au fond du parc, une grande bâtisse rectangulairement grise menace cette bucolique quiétude. Des cris déchirent le calme éther du parc, de ces cris qui ne ressemblent en rien aux gazouillis aviaires. Des cris dont la couleur est aussi grise que les murs de l'austère bâtiment.

— N'aie pas peur, François. Tu es un visiteur et tu rentres par la grande porte vitrée. Tu me suis ?
— Je te suis, mais je ressens de grandes détresses, beaucoup de souffrance et de misère.
— Reste derrière moi. Le long couloir peu éclairé ; tout au fond, une de ces chambres. Ça y est, tu es tout proche.

Une porte entrouverte, une petite lueur au-dessus d'un lit sur lequel repose un corps inerte, des machines qui rythment la vie et essaient de tenir la mort à l'écart, un avenir en suspens.

— Lucie, c'est toi ? Tu es vivante ?
— Je suppose que je n'en ai pas l'air !
— Rien ne bouge ; juste une faible respiration et le bruit des machines qui contrôlent ton organisme.
— Ils ne m'ont pas ratée avec leur piqûre !
— Quelle piqûre ?
— C'est une longue histoire. Pour faire court, j'étais en état de conscience altérée après une petite séance de relaxation et méditation. La respiration diminue de même que le rythme cardiaque. C'est un état qui peut ressembler à une transe et les infirmiers, eux, ont cru à une crise : d'où la piqûre de tranquillisants. Ceux-ci ont encore baissé la respiration et le rythme cardiaque : trop pour le cerveau qui n'est alors plus assez irrigué et se met en sécurité. Et me voilà dans le coma.
— Et comment on en sort ?
— Je suppose que c'est une question d'énergie mentale, mais je n'y arrive pas.

— Si tu manques d'énergie, je peux essayer de t'apporter la mienne.

François est concentré au maximum ; la sueur perle sur son front. L'électrocardiogramme reste impassible, calé sur 45 pulsations. La respiration est toujours faible, ténu souffle de vie pulsé par une machine métronome. Seul l'électroencéphalogramme a sourcillé, témoin de l'activité magnétique de Lucie.

— Pas assez, même à nous deux. Il faudrait encore augmenter le magnétisme.
— On n'y arrivera pas, et je fatigue de plus en plus.
— On va y arriver. Je t'emmène.
— Où ?
— La salle d'électrochocs ; il doit en exister une dans cet établissement.
— Tu es fou, tu veux me tuer ?
— N'aie crainte, j'ai une idée. Tu sais où se situe cette salle ?
— Je crois : dans la section psychopathologies.
— Tu penses pouvoir te passer du respirateur ?
— Peut-être pas très longtemps, mais cela devrait pouvoir aller.
— Je débranche tout ?
— On débranche tout !

Curieux spectacle que ce lit roulant dans les couloirs tout imprégnés d'une nuit à peine dévoilée par une demi-lune blafarde. François arrive dans la section psychopathologie, salué par les cris et chuchotements d'un monde différent.

Différent, mais en souffrance. François ne connaît pas cette différence qui fait souffrir. Elle le met mal à l'aise. Il veut réussir à aider Lucie.

Beaucoup de portes bordent ce couloir interminable. Toutes des chambres : on entend le sommeil au travers. Un sommeil cadenassé, verrouillé. Tout au loin, une pâle lueur : le bureau des infirmiers. Quelques mètres avant, un autre couloir ouvre sa gueule, prêt à dévorer un imprudent. François s'y engage, presque à tâtons. La pharmacie est facilement reconnaissable, bardée d'une porte en métal que l'on devine épais. En face, une porte avec un symbole étrange et une indication : "Danger".

La porte non verrouillée dévoile un siège, comme celui, décrit par Antoine, où on soigne Marie-Jo. Peut-être même celui-ci ; ce serait une fameuse coïncidence. François installe Lucie dedans, mais sans la sangler. Sa tête repose entre les deux coussins blancs qui abritent les électrodes. À la place du gel qui permet d'assurer la conductivité, il place de chaque côté, entre le coussin et la tête, un oreiller. Puis il se dirige vers les commandes et veut enclencher. Rien.

C'est la désillusion : tout son plan s'effondre. À la faible lueur de la lune, il fouille l'obscurité dans l'espoir de découvrir un interrupteur, un coffret de commande.

— Tu brûles !
— Que...

Un lutin ricane en lui montrant une clé.

— C'est cela que tu cherches ?
— C'est cette clé qui fait fonctionner la machine ?
— Tu n'es pas d'ici, toi ?
— Lucie, oui, et elle a besoin de moi, de nous.
— Alors, si c'est pour Lucie, je te la donne. Mais si tu avais été d'ici, tu saurais comme moi qu'elle est toujours cachée sous l'extincteur.
— Comment t'appelles-tu ?
— Julien, mais tu peux m'appeler Juju.
— Ok Juju : tu me donnes un coup de main ?
— Pas de problème.

François met la machine en marche. L'électricité parvient aux deux électrodes au niveau des tempes de Lucie. Sans les coussins qui font fonction d'isolant, elle sentirait les premiers picotements de l'électrochoc. Mais avec les coussins, les électrodes se transforment en condensateur qui va stocker une charge électrique et donc modifier le champ magnétique entre les deux coussins.

— Prête ?
— Terrorisée, mais prête !
— Juju écoute bien : Lucie et moi allons nous concentrer ensemble. Mais pour sauver Lucie, il faut encore plus de magnétisme. Alors, tu vas nous aider. Quand je te fais signe, tu augmentes légèrement le courant en tournant ce gros bouton. Compris ?
— Compris.
— Vas-y, doucement hein !
— J'y vais doucement.

La sueur commence à perler sur le front de Lucie et sur le sien aussi. Sa tête semble sur le point d'exploser. Le corps de Lucie frémit, mais ses poignets ne trahissent pas d'accélération du rythme cardiaque.

— Juju, encore un tout petit cran.
— J'ai peur !
— Un tout petit !

Le champ magnétique grimpe encore. François s'apprête à interrompre la tentative.

— Attends encore…
— Ça devient dangereux, Lucie.
— Encore…

Une petite secousse dans la main, mais est-ce conscient ? Un grand battement du cœur et puis c'est l'explosion ; la vie qui reprend le pouvoir. La respiration s'amplifie, le cœur s'affirme et quelques mouvements animent ce corps déserté encore quelques secondes avant.

— Juju, coupe !
— C'est fait, qu'est-ce que tu crois. Je suis pas fou, moi !
— Super, Juju.

Chapitre LIV

Digitales

— Ensuite, j'applique la transformation sur l'image que je viens de coller…

Des pointillés apparurent, laissant bientôt place à un cadre continu et équipé de huit petits carrés : quatre pour les coins et quatre à mi-distance de chaque côté.

Le pointeur s'agita à l'écran, s'acharna sur les petits carrés, tortura rageusement le rectangle de sélection… mais rien ne se passa : le non-événement humiliant. L'image défiait Charles, impavide.

— … et rien ne bouge !
— Agnès !
— Boh, juste un peu d'humour pour détendre l'atmosphère. Hein, monsieur Charles ?
— J'ai pourtant bien suivi le processus.
— Mais l'image ne se transforme pas !
— Tout se perd, rien ne se transforme…
— Agnès, tu exagères !

— Laisse, Sonja, ta sœur a raison : il faut dédramatiser, prendre du recul. Si l'image ne se transforme pas…
— … qu'est-ce qui s'est transformé ? Tu vois, chère sœur, que j'ai suivi !
— Bien vu les filles. Si ce n'est pas l'image, qu'est-ce qui a changé ?
— Euh…
— Ben…

Le pointeur s'éclipsa vers le coin supérieur droit de l'écran : "Calques". La palette se déroula, découvrant l'ensemble des calques composant la nouvelle image.

— Bien vu, monsieur Charles ! On n'était pas sur le bon calque.
— Tu as raison, petite sœur : on essayait de changer la forme du calque de réglage à la place du calque image.
— Vous avez raison : c'est le calque des niveaux qui est surligné en bleu. C'est donc le calque actif sur lequel vont s'appliquer nos actions. Je sélectionne le calque image…
— … et l'arbre se modifie ; quelle équipe !
— Oui, mais comment se fait-il que nous étions sur le calque de réglage ?
— Ah ça, mes demoiselles, voici une question pertinente, mais, en définitive, pas vraiment existentielle. Le plus important est que ce manuel semble correct et suffisamment bien expliqué, puisque nous avons réussi à suivre le processus.
— Vous, surtout ; nous n'aurions pas réussi toutes seules !

— Un peu de patience ; vous débutez à peine, toutes les deux.
— Mais nous avons un bon professeur, monsieur Charles. Avec vous, c'est gai d'apprendre.
— C'est fort agréable pour moi aussi. Vous n'êtes pas aussi pestes que vous le jouez parfois.
— Ne le répétez pas : cela pourrait nuire à notre image de marque !
— Il n'y a que François et vous qui nous connaissiez un peu différemment.
— Il n'y a pas que vous que je vois différemment. Grâce à vous, j'ai osé me lancer dans le numérique et voir la photo avec un autre regard. Et puis, François aussi. J'essaie de le voir sous un autre éclairage. Je m'aperçois que nous ignorons beaucoup de lui. J'attends son retour avec impatience : nous avons tant de choses à nous dire !

Chapitre LV

Juju et compagnie

— Qui ça ?
— Mes fiancées.
— Juju, c'est pas possible. On n'a pas le temps !
— Si, on a le temps !
— Mais Juju…
— Sinon, je crie !
— C'est pas vrai…
— On y va ?

Nouveaux couloirs, nouvel étage, même obscurité lugubre et glauque, et une troupe gonflée de Marilyn et Suzanna, les fiancées de Juju.

Marilyn, la séductrice, et Suzanna, la tigresse, jouent les éclaireuses devant un Juju magistral et protecteur, suivi par François soutenant une Lucie encore faible de son coma.

Soudain, les filles s'immobilisent. Juju gesticule de garder le silence. Là, au bout du couloir, des froissements de papiers, des frôlements infimes : le bureau des éducs. Un bar-

bu chevelu lutte contre le piquage de tête dans des rapports journaliers. Pas toujours suffisant pour résister à Morphée toute la nuit.

Avec une grâce toute trisomique, Marilyn la séductrice s'avance à pas feutrés, Suzanna sur les talons. Juju veille au grain : un clin d'œil aussi discret qu'une demi-lune indique que la voie est libre. Marc, l'éducateur, est endormi.

La porte au fond du couloir, deux volées d'un escalier en métal qui impose légèreté et discrétion. Plus qu'une porte avant l'extérieur, plus qu'une flaque d'obscurité.

Une lame de clarté déchire brusquement cet espace noir. D'abord simple fleuret, mais qui devient bientôt sabre de lumière métallique. Les filles se figent à nouveau. Une ombre s'infiltre puis s'immobilise à son tour, face à ces cinq statues de chair pétrifiée.

Arrêt sur image ; le temps s'éternise, suspendu au balancier lumineux qui fige la scène de son éclat blafard. Personne ne bouge ; seul Juju a porté un doigt à ses lèvres tandis que son autre main, à l'horizontale, semble vouloir apaiser les éléments. Les secondes s'entrechoquent.

Chapitre LVIL

Le coup du robinet

— Alors, ces élèves ?
— Aussi charmantes que motivées.
— Vraiment ?
— Mais elles m'ont fait promettre de ne pas l'ébruiter.
— Et cela te plaît, ce rôle de professeur ?
— Cela m'aide à apprendre moi-même. Expliquer aux autres permet de réellement comprendre les choses. Usuellement, on ne saisit le réel qu'en surface : pour l'expliquer, il faut en comprendre les rouages profonds. Et ce n'est que dans l'échange que l'on peut accéder à cette connaissance.
— C'est joli ce que tu dis là.
— C'est toi qui m'avais dit un jour que nous n'étions pas propriétaires de la connaissance, mais bien locataires. Et que notre devoir était de faire circuler ce savoir pour qu'il appartienne à tous, et donc à personne.
— C'est vrai que j'avais dit ça. Et toi, maintenant, tu le découvres en l'appliquant.
— Et toi, que nous mijotes-tu ?

— Le coup du robinet…

Mais Jamie s'éloignait déjà, tout affairée à ses projets. Encore une métaphore sociologique, se dit Charles. Sa compagne était décidément riche en surprises, parfois même déroutante. Mais il avait une confiance totale et indéfectible envers Jamie.

Nulle inquiétude en son esprit ; c'était plutôt la curiosité qui dominait. L'anthropologue ne parlait plus de cette fameuse échéance du Grand Conseil, pourtant imminente. Et la mère de famille n'envisageait plus l'absence de son fils autrement que comme une situation transitoire. D'où venaient ce calme et cette apparente quiétude ?

Chapitre LVII

Chiaroscuro

Dans le rai de lune qui déchire l'entrée latérale de l'institution, un prudent no man's land s'est installé. Les acteurs figés semblent attendre les mots magiques.

— Qui êtes-vous ? Où allez-vous ?

La voix est autoritaire, le ton péremptoire. Mais on ne la fait pas à Juju, pas ainsi.

— Et toi, t'es qui toi ?
— Gégé, journaliste.
— Juju, trisomiste.

Une main est propulsée vers l'arrivant, boudinée, une poigne de centaure.

— T'as une voiture ?
— Ben, euh…
— Allez, on y va alors.

La porte du petit cube bleu à peine ouverte, trois lutins hilares trônent sur la banquette arrière de la citrouille qui entend bien, d'ailleurs, le rester.

— Pas grand, hein !
— Excusez-moi, monsieur Juju, mais c'est une Fiat Uno. Si vous désirez mieux, il faut vous adresser à mon réda-c'chef pour qu'il m'alloue autre chose que des cacahuètes en échange de mes papiers. Et vous, les tourtereaux, vous comptez rester là ?

Dans un mouvement d'épaules résigné, François s'assied sur le siège voisin du journaliste et attire Lucie sur ses genoux, pliée en deux, son visage enfoncé dans les épaules, proche de celui de François. Petite gêne à l'avant, rires étouffés à l'arrière.

— Je vous emmène où ?
— Boire une bière !
— Julien !
— Quoi, ma biche, c'est pas bien ?
— Une, alors.
— Et fumer, et danser, hein Julien !
— Oui, Suzanna.

Après quelques crachotements, la Fiat automatique démarre par soubresauts successifs, propulsant la tête de Lucie contre la tôle bombée du toit. Aussitôt, la main de François vient se glisser, en tampon, dans les cheveux bouclés d'où les lueurs de la rue décochent des flèches cuivrées.

— Ça va les amoureux ?

Seule réponse de Lucie au journaliste, une concentration des taches rousses de son visage vers les pommettes. François, lui, paraît plus soucieux ; tandis qu'à l'arrière c'est l'euphorie, la fiesta déjà.

Dans la petite taverne, tout en clair-obscur, l'ambiance est montée d'un cran parmi la bande à Juju. Le pacha fait son cirque. À l'autre pôle de la table ronde, la conversation est plus posée... en apparence.

— Mon vrai nom est Giovanni Giorno, avec deux "G" comme Gégé. Mais on me surnomme souvent le Coyote ; ahouhhh... J'ai pas mal bourlingué en Amérique.

François sourit, par complaisance. La situation lui échappe, complètement. Quant à Lucie, elle ne peut s'empêcher de rire aux éclats. Le personnage est truculent, avec son jeans, son gilet en daim sur une chemise à carreaux, un foulard sudiste autour du cou d'où s'échappe une touffe neigeuse qui escalade le visage et se termine en maquis poivre et sel au sommet du crâne. Et puis les yeux clairs, oscillant entre gris et bleu. Deux petites flammes luisant de malice et de perspicacité qui jouent à colin-maillard derrière les sourcils en broussailles et d'épais verres de lunettes. Le Coyote est un animal haut en couleur, d'un abord rustre et sanguin, mais aussi passionné et laissant parfois sourdre la tendresse.

— La Camargue avec ses taureaux et ses chevaux sauvages. Traverser les States le long d'immenses rubans de bitume striant de vastes étendues désertiques. Ah, les States ! Ça c'est la liberté, pas comme ici ; ici c'est la

démocrassssie ! Le blanc européen est émasculé, embourbé dans sa gauche caviar. Il faut un sheriff pour nettoyer la société de ses parasites. Fini, tolérance zéro ! Mon grand-père était communiste en Italie ; lui, c'était un vrai. Ici, tout est pourri…

— C'est bien beau, tout ça, mais ça ne nous explique pas ce que vous faisiez à l'institution.

— Ma petite Lucie, je ne devrais pas, mais je vais vous le dire, parce que vous m'êtes très sympathique, et votre compagnon aussi, même s'il a l'air de venir d'une autre planète.

— Mais d'abord, monsieur Henri, remettez une tournée de bières s'il vous plaît.

Et six nouvelles pintes crémeuses atterrissent sur la grande table ronde, déclenchant une rafale d'exclamations festives chez Juju et ses deux admiratrices.

— Il y a quelques jours, j'ai rencontré une personne…

Chapitre LVIII

Corps de métier

— Qui c'est ?
— C'est l'plombier !

Charles ouvrit la porte de la chambre noire qui ne l'était plus, car éclairée par un écran d'ordinateur. Jamie s'encadra dans la vue et les sens de son compagnon. En bleu de travail, ses seins dilatant les bretelles de la salopette, des traînées noires sur le front, les cheveux ébouriffés que ne parvenaient plus à retenir un élastique autrefois jaune, une clé à molette à la main : le fantasme érotique de tout bon bricoleur du dimanche.

— J'ai besoin de toi.

L'éclairage diffusé par l'écran se retira pour faire place à la lumière inactinique, moins agressive pour les papiers photo, mais aussi beaucoup plus intime.

— Il faut toujours que tu fasses l'idiot !
— Et si tu déposais cette méchante clé à molette ?

Chapitre LIX

Taverne du coyote

— Marie-Jo ?

— Mais il parle, en plus ! On voit bien que tu n'es pas d'ici : les François que je connais sont bien plus bavards. Oui, elle s'appelle Marie-Jo. Elle est parfois un peu bizarre, mais elle est très gentille, malgré qu'elle parle sans arrêt, comme toi François !

Elle m'a raconté un truc ahurissant. Dans l'institution où elle était et dont elle vient de se sauver, on pratique encore l'électrochoc. C'est une institution dinosaure, perpétuant d'anciennes pratiques aussi primitives que cruelles. J'ai mené une petite enquête sur le sujet et je voulais quelques images pour mon papier.

— Marie-Jo vous a bien renseigné : l'électrochoc existe et est toujours en bon état de fonctionnement.

— Vous l'avez vu ?

— Nous l'avons même utilisé !

— Vous rigolez, là ?

— Mais où est-elle, Marie-Jo ?

— Je lui ai trouvé une chambre ; elle doit se cacher depuis sa fuite de l'institution. Vous la connaissez ?
— Un peu…
— Moi je la connais.

Un peu éméché, le Juju, mais toujours dans le coup.

— Elle pleurait. Elle voulait pas aller à la chaise. Mais les docteurs disaient qu'elle était méchante. Ils sont cons, les docteurs.
— Bien parlé, monsieur Juju. Je note ça pour mon papier. Tous ces imbéciles d'universitaires qui ne connaissent rien à la vie et qui prétendent imposer la vérité ! Ah si j'étais sheriff comme aux States : crrrrac !
— Ouais, bien parlé, Coyote !

François ne suit plus la conversation. Il pense à Marie-Jo, à Antoine et aux conversations qu'il a eues avec lui. Deux mondes entremêlés, mais qui s'ignorent. Si seulement ces deux mondes pouvaient se côtoyer, ne fût-ce que par moments.

Il faut qu'il rencontre à nouveau Antoine. Cette seule idée occupe son esprit. Il n'entend plus Lucie et Gégé, le récit des aventures de la soirée, avant leur rencontre au clair de lune et la fuite en Fiat uno. Pas plus qu'il n'entend les libations de Juju et ses groupies, en pleine effervescence. François est comme dans les films où les lumières diffractent et les sons écholalient. Ses perceptions, son état de conscience sont altérés.

Lucie l'aperçoit, le surveille du coin de l'œil tout en nourrissant la conversation avec le Coyote et en abreuvant le trio trisomiste, comme s'était lui-même qualifié Juju. Elle a compris où est parti François. Elle sait qu'il suit son chemin, sans pouvoir se préciser lequel. Mais elle l'aidera dans cette quête, quoi que cela lui coûte.

Lucie aussi a du mal à rester ici, dans cette taverne de plus en plus enfumée, de plus en plus sombre. Elle aimerait tant suivre François, mais il est déjà loin.

Chapitre LX

Coaching

— Où est-il ? Toujours pas de nouvelle de François ; et ce congrès qui débute aujourd'hui !
— Il faut te concentrer sur ton congrès. Je pense que notre fils ne risque rien. Il a prouvé ces jours-ci qu'il possédait bien plus de ressources que nous le pensions.
— Je m'inquiète.
— Je sais, mais cela ne changera rien à la situation. Par contre, tes responsabilités t'attendent. Tu attendais cet événement avec une telle impatience !
— Tu as raison, comme toujours ! Je vais me donner toute à cette intervention au congrès et à cet affrontement avec Antoine Bakura : ça va être chaud !

Les derniers événements avaient révélé un côté plus fragile de Jamie, d'habitude si forte. Mais loin de la dévaloriser aux yeux de Charles, cela l'avait rendue encore plus attirante à ces yeux. Il la voyait de plus en plus belle ; sa séduction trouvait chaque jour plus grand écho en lui.

— Tu es la meilleure : je suis persuadé que tu vas trouver les mots justes qui vont apaiser cette tension palpable sur la question humaine.
— Tu es gentil.
— Je connais tes compétences et tes qualités morales. Je suis fier d'être ton mari.
— Et si tu venais assister à ce congrès ?
— Pourquoi pas ? Je peux ?
— L'audience est publique. Cela me ferait plaisir de pouvoir retrouver ton regard dans la foule. Tu me redonnerais du courage au ventre.
— Et je pourrai prendre mon appareil photo ?
— Si tu ne fais pas le clown comme lors de notre première rencontre !
— Comment vais-je pouvoir te séduire, alors ?
— Tu n'as plus besoin de me séduire, pas à ce point-là !

Charles vint se poster contre le dos de sa compagne attablée devant son portable. Il lui massa légèrement les épaules tout en jetant un œil à l'écran.

— Tu es prête ?
— Pas sûr. Bakura ne négocie pas : il tente d'imposer ses opinions. Ses arguments sont le pouvoir et la loi ; il ne veut entendre autre chose. Difficile de manœuvrer devant un type pareil.
— Mais tu as la sagesse et l'érudition.
— Peut-être, mais je crains que ce ne soit une garantie suffisante. Ça sent le coup de force, la prise de pouvoir pour imposer sa guerre préventive. Comment affirmer qu'il a tort, qu'il aura encore tort dans le futur ?

Comment s'opposer à lui sans mobiliser soi-même la force ?

— Ce type est un dangereux ! Incompétent et dangereux, si ce n'est pas synonyme pour quelqu'un au pouvoir.

— J'en ai bien peur ! La partie va être rude. D'autant que du côté des humains, rien d'encourageant ne se profile. Bakura a le beau jeu en agitant le spectre de l'insécurité. Mais ce dont je suis sûre, intuitivement et scientifiquement, c'est que c'est vers cette même insécurité qu'il risque de nous précipiter.

— Tu vas réussir ; tu vas trouver comment le contrer.

Jamie aurait tant voulu en être aussi sûre que son compagnon ; mais des doutes subsistaient, alimentés par un doute suprême pour une mère : où était son fils ? N'était-il pas en danger ? N'avait-il pas besoin d'elle en ce moment ? Ce doute la taraudait sans qu'elle puisse se l'avouer vraiment. Où était François ?

Chapitre LXI

Monsieur Albert

— Ah… te revoilà, François !
— Bonjour, Antoine. J'ai encore besoin de votre savoir.
— Si je peux t'aider ! Sur quel sujet ?
— La Porte entre les Mondes.
— Vaste sujet ! Mais que voudrais-tu savoir, au juste ?
— Comment on peut l'ouvrir.
— Avec le vigipasse, mais cela, tu le sais. Alors… tu voudrais…
— Laisser la Porte ouverte !
— Tu ne doutes de rien, mon garçon !
— Oui mais, vous imaginez, un passage permanent : cela permettrait aux deux mondes de communiquer, d'apprendre à se connaître. Et alors, plus de guerre…
— Utopie !
— Peut-être, mais attrayante, non ?
— Cela ne réduirait pas le risque de guerre aussi simplistement.
— D'accord, mais pourquoi pas ?
— Parce que utopie.

— Mais comment le savoir si on n'essaie pas ? L'utopie n'est-elle pas quelquefois une réalité que l'on n'a pas encore osé approcher ?
— Un point pour toi.
— Ah !
— Mais cela est impossible ; comment voudrais-tu essayer ?
— En posant la question.
— À qui ?
— Ça, c'est à vous de le savoir. C'est vous le spécialiste.
— Deux points, mais je te trouve un peu trop impertinent.
— Ou trop pertinent ?
— … !
— On ne compte plus les points ?
— Nan !
— Allez, boudez pas ! À qui on pourrait demander ?
— J'ai bien une idée, mais… Suis-moi.

Bruits de couloir avec effets Doppler, fulgurances électriques et clarté noire : la Magnétie. Puis très vite explosion des sons, des lumières et de toutes sensations : ils quittent la Magnétie pour le désert du Quanta, le silence brusque où se décalent les lambeaux de sons et d'images. Difficile de s'y habituer. François est à la traîne.

Alors, Antoine l'accroche par une pensée et le guide dans ce Quanta déconcertant, slalomant au travers d'images pixélisées. Peu à peu, son cerveau s'habitue, organise les images et les recompose, parfois dans des agencements peu probables.

Là devant, une image démente prend naissance, sorte de boule sinueuse de graffitis tissant sa toile qui englobe tout l'espace autour des deux visiteurs : un monde de symboles à perte de vue. Ils semblent animés d'une vie propre, se modifiant, se combinant, s'intégralant sans fin.

— Où sommes-nous ?
— Dans l'esprit d'un vieux monsieur un peu fou.
— Dans l'esprit ?
— Dans le cerveau, si tu préfères : c'est ça le Quanta.
— C'est fou !
— Tu peux le dire. Je n'ai jamais pu déterminer si Albert était un génie ou un fou.
— Albert ?
— Monsieur Albert Einstein. À sa mort, son cerveau a été prélevé et conservé en grand secret.
— Et nous sommes à l'intérieur de ce cerveau ?
— On peut le dire ainsi. Regarde autour de toi, que vois-tu ?
— Des symboles à l'infini !
— Des équations ; les raisonnements mathématiques d'Albert.
— Cela me fait penser à une sphère pesant sur un filet.
— C'est cela qui est extraordinaire : sa pensée a pris la forme de sa théorie sur la relativité générale. La sphère est une planète qui déforme le filet représentant l'espace-temps.
— Extraordinaire ! Mais comment "cela" peut-il nous aider ?
— Il suffit d'essayer ! Pense à nos deux mondes, bosonique et fermionique. On sait que l'on peut basculer

d'un monde à l'autre par l'action de particules de matière ou d'antimatière. Puis pose la question de la Porte ouverte entre les deux mondes.

C'est alors que la sphère se met à palpiter plus régulièrement, en accélérant le rythme. La toile semble s'animer d'une vie autonome, faisant circuler comme des signaux électriques entre ses mailles. Les symboles cascadent d'une ligne à l'autre comme sur les panneaux annonceurs des aéroports. Des équations se forment, s'effacent, réapparaissent et se transforment. Des schémas prennent vie et se mettent en mouvement. Puis tout se calme et reprend son activité de croisière.

Sur le grand écran de la toile, deux ballons solaires sont représentés avec leur mode de fabrication et leurs composants : sacs poubelle en plastique noir, papier scotch, et ficelles.

— On dirait la saucisse de Pif gadget !
— Là, par contre, c'est plus sérieux. Ça m'a tout l'air d'expliquer la fabrication de deux mini engins nucléaires... Mais oui : un qui produit des particules de matière et l'autre d'antimatière ! En conjuguant leur explosion en altitude, on crée un vortex qui prend la forme d'un tunnel reliant les deux mondes.
— Et les ballons solaires ?
— Certainement afin d'éviter les dégâts au sol et optimiser le vortex. Ingénieux !
— La Porte entre les Mondes !

— Reste un problème de taille : trouver le combustible nucléaire...
— Merci Monsieur Albert.

Et monsieur Albert reprend ses équations, à la recherche du modèle mathématique qui réconciliera la théorie quantique et celle de la relativité générale. Une quête sans fin peut-être...

Chapitre LXII

Le congrès

La salle du Congrès est noire de monde. Les portes sont ouvertes sur une assistance qui s'étend jusqu'à l'extérieur. Une chaleur stressée et moite imprègne tout le bâtiment et semble contaminer la nature jouxtant celui-ci. Et toute cette foule applaudit : Antoine Bakura vient d'achever sa harangue.

Il a joué sur la corde sensible : la survie de la race, les lois de la Nature, la sécurité du peuple Chimpanzé et Bonobo. La partie s'annonce difficile pour Jamie, d'autant qu'elle ne bénéficie pas de l'entier soutien de la Ligue Bonobo. Certains sont partisans de l'argumentation radicale de Bakura.

Du regard, elle parcourt l'assistance ; ses yeux y dénichent Charles occupé à photographier cette marée humaine qui déjà semble se mettre en route, sublimée en mouvement de masse. Cette foule qui se réfugie sur son appartenance identitaire, son formatage social, sa standardisation culturelle.

Oubliés le goût de la différence, la curiosité intellectuelle pour l'Autre, l'attrait de l'inconnu, le respect de l'altérité. Face à la menace, à peine suggérée soit-elle, les rangs se resserrent, se replient en plèbe compacte et vociférante. La Peur est la plus forte, galvanisée par un habile manipulateur. Pour Jamie, c'est sa propre identité de Bonobo qui se dilue.

Elle attend un peu que l'ardeur enveloppante s'atténue. En scientifique qu'elle est, elle projette de démonter l'argumentation de son adversaire, systématiquement, patiemment, méthodiquement et sans affect. Elle voudrait rassurer l'auditoire et surtout le collège qui va devoir voter pour la politique future à adopter. Et ça, elle ne sait pas encore comment elle va pouvoir s'y prendre.

La rumeur s'essouffle un peu et le silence reprend progressivement ses droits. Jamie se lance.

— Nous avons entendu parler, depuis de longues minutes, de la menace que représentent les Humains ; mais que savons-nous d'eux réellement ? Ne craignez-vous pas de céder à la facilité des discours alarmistes ? Il est vrai que la situation est préoccupante, mais nous n'avons pas encore investigué tout le champ des possibles. Or, vers quoi nous dirigeons-nous : vers la solution finale, dont nous subirons peut-être nous-mêmes le contrecoup ! Ne cédons pas à la noirceur de nos pulsions les plus basses.

Les mots de Jamie ne portent déjà presque plus. La houle haineuse ballote le frêle esquif de la raison, fétu de sagesse sur une mer d'ignorance déchaînée. Jamie sent qu'elle perd

pied, qu'elle va tout perdre. La raison ne vaincra pas l'obscurantisme.

Et pourtant, la lumière surgit, dans l'allée centrale, d'habitude réservée aux cérémonies protocolaires et épargnée de l'envahissement par la populace trop impressionnée. Dans cet espace sacré, nimbé d'une lumière aveuglante tombant d'une haute verrière dominant les portes, un petit groupe s'avance, insouciant ; trois gnomes aux sourires en demi-lune, suivis par un couple rayonnant de jeunesse et de beauté.

Une frêle jeune fille, à la chevelure de feu et au teint pâle moucheté de rouille, s'avance majestueusement au bras d'un prince, fier et élégant malgré sa tenue quelque peu délabrée. Sa prestance, son charisme sont impressionnants malgré la jeunesse de ses traits. Toute l'assemblée semble sous influence et se tait, par étonnement mais aussi par respect.

Jamie aussi s'est tue laissant le silence noir et glacial s'installer dans la Salle des Congrès. Seules deux larmes viennent témoigner d'un peu de chaleur.

— Je crains que toute ta science ne suffise à combler un si grand vide intellectuel, maman.

Le silence se charge de méfiance et de stupéfaction, gronde comme une bête dangereuse parce que blessée.

— Mais qui êtes-vous, jeune impertinent ?
— Et vous, monsieur Antoine Bakura, qui êtes-vous pour manipuler ainsi tout un peuple, le maintenir le nez

dans son ignorance et le conduire de la sorte à sa déchéance morale ?

Je suis bonobo, fils de père et mère bonobos, d'une famille de bonobos pour laquelle la différence sera toujours une source de richesse, et la domination une dérive à éviter à tout prix.

Et vous, peuple Chimpanzé, ne participez-vous pas à ce même monde de coopération ? Ne bannissez-vous pas autant cette concurrence qui ruine ce monde humain que vous voudriez condamner aux gémonies de l'éradication ?

Vous le savez, monsieur Bakura : c'est cette peur de la différence, commune à tous les êtres pensants qui ronge et cancérise cette société humaine. C'est ce mal qui pousse ces êtres incomplets à se réfugier dans l'irréel, à s'inventer des dieux auxquels ils se soumettent ou qu'ils utilisent afin de dominer les autres.

Et ces dieux-là les ont conduits à encore plus de peur, à encore plus de concurrence. La perversité de ce fonctionnement se renforce de jour en jour et, pire, semble accélérer exponentiellement l'avènement de l'échéance funeste.

Oui, monsieur Antoine Bakura, sur ce point, votre analyse est correcte. Je reviens de ce monde humain et je confirme vos hypothèses. Je vous présente monsieur Juju, Suzanna et Marilyn. Ce sont des humains, comme Lucie, avec qui je passe des moments de bonheur intense.

Pensez-vous, monsieur Bakura, qu'ils représentent un réel danger pour nous ? Pensez-vous leur être supé-

rieur ? Ne sont-ils pas, comme nous, fils et filles de la Nature ?

Aurions-nous perdu à un tel point confiance en cette Nature qui nous guide depuis les origines ? À un tel point que de renier notre culture tout en nuances, non aristotélicienne, notre culture de coopération, notre culture de respect, et même recherche de la différence. Oublierions-nous notre identité profonde dans le seul but de nous débarrasser d'autrui ?

Notre propre peur nous rend aveugles. Nous avons observé les humains faire fausse route : chercher éperdument à dominer les autres au nom de dieux détournés de leurs messages d'amour et de respect. Nous les avons pris de haut, nous les presque dieux.

Nous ne sommes pas intervenus, nous, les aînés. Nous les avons laissés livrés à eux-mêmes et à leurs idoles sans chercher à les connaître mieux, sans venir à leur aide, sans leur laisser une chance, la chance dont nous avons bénéficié.

Et maintenant, nous les condamnons. Ne sommes-nous pas autant, voire plus coupables qu'eux.

Nous ne les éliminerons pas : nous irons vers eux. Ils viendront vers nous lorsque nous nous serons dévoilés à leurs yeux.

Ne dites pas non, monsieur Bakura : vous n'avez pas le choix. Je ne vous laisse pas le choix : vous n'en feriez pas bon usage. Dans quelques instants, monsieur Juju et son équipe vont œuvrer à la réunion de leur monde au nôtre.

Maman, c'est ta croisade : c'est à toi que je fais ce cadeau suprême. Je t'offre une porte. Non pas un petit vigipasse, mais une vraie Porte. Une Porte que tout le monde peut franchir, dans les deux sens. La Porte de la connaissance. La Porte de la Liberté. La Porte de l'Amour.

Maman, voici la Porte entre les Mondes.

Épilogue

— On s'était pourtant bien démerdés ; on avait trouvé le carburant nucléaire qui manquait à son projet ! La qualité d'un bon journaliste, ce n'est pas de savoir, mais de savoir comment savoir. Où trouver ce combustible nucléaire ? Il suffit de demander à la science elle-même.

On était donc partis en expédition nocturne, une de plus, à la Maison de la science. Une amie serveuse à l'Âne Rouge lui avait fourni le tuyau : du temps où elle travaillait à la Maison de la Science comme hôtesse, elle avait discuté avec un technicien qui lui avait raconté certaines expériences qu'il réalisait avec ce genre de matériau. Il en avait un peu trop dit, sans doute pour essayer de l'impressionner.

L'information s'était révélée exacte. Avec une vieille clé qu'avait conservée Titi, la serveuse, ils avaient réussi à s'introduire dans les bâtiments et à se procurer quelques grammes de cette précieuse matière. Ni vu ni connu !

J'aurais jamais dû le laisser faire. Maintenant, François était là, prostré, comme un enfant dans sa bulle.

Moi, Gégé, le Coyote, j'en avais les larmes aux yeux.

Pourtant, tout s'était passé comme prévu. François avait donné le signal télépathique à Marie-Jo qui avait enclenché l'interrupteur relié à la nacelle du ballon solaire par un fin câble électrique.

L'explosion en altitude s'était transformée en magnifique aurore boréale, sous l'effet conjugué de la deuxième explosion synchronisée. Puis, le feu d'artifice irisé s'était métamorphosé en tourbillon qui s'était

mué à son tour en une sorte de couloir. Marie-Jo et moi, on s'y était aventurés, pas très rassurés ; mais on était bel et bien arrivés près d'une grande salle où la foule, médusée, venait d'assister, comme eux, à ce spectacle grandiose.

François gisait là, babillant et regardant ses mains comme si c'était des jouets.

Personne ne comprenait ce qui s'était passé. Lucie était consternée. Juju, Marilyn et Suzanna pleuraient. D'autres personnes, que je ne connaissais pas, s'étaient regroupées autour de François, essayant de lui parler, sans succès ; sûrement de la famille.

Puis Lucie s'est assise, a couché son ami sur ses genoux, la tête dans son giron, et l'a bercé. De longues minutes dans une posture piétale.

"Vois-moi, sens-moi, touche-moi, entends-moi"

Ces mots ont chuchoté dans l'éther. Une femme, certainement la mère de François, a éclaté en sanglots en prononçant son prénom.

Alors, Lucie, s'est levée doucement, stimulant François à en faire autant. Ils se sont pris par la main, et ont marché vers le couloir.

L'espace s'est mis à vibrer autour d'eux. Les silhouettes se sont éloignées en s'estompant.

Et le couloir s'est lentement refermé sur deux enfants qui se tenaient par la main.